Deuxième partie

L'identification

JEAN GUIR

IDENTIFICATION ET PHÉNOMÈNES PSYCHOSOMATIQUES

> Les réactions psychosomatiques échappent aux constructions névrotiques.
>
> J. LACAN

Ma pratique médicale m'a conduit plus spécialement à m'occuper de patients présentant des maladies «dites» psychosomatiques. Le matériel ici évoqué, a été recueilli dans ma consultation et dans un contexte hospitalier.[1]

Je me propose, comme il s'agit le plus souvent d'entretiens préliminaires, d'en tenter un déchiffrage à partir du concept analytique d'identification.

I

«LA JOUISSANCE DU CORPS DE L'AUTRE EST IMPOSSIBLE»

Ayant eu l'occasion de voir beaucoup de patients atteints de troubles de la peau (psoriasis, eczéma, acné, vitiligo, etc.) réputés comme lésions psycho-somatiques, nous nous sommes interrogés sur quelque chose de banal en apparence mais jamais résolu par des dermatologues : Pourquoi une lésion chez un sujet, en dehors des localisations classiques décrites dans les livres pour l'affection, est-elle située à un endroit du corps et pas à un autre ?

---

1. Je remercie ici les nombreuses personnes qui ont travaillé avec moi sur des cas cliniques précis, et qui m'ont permis d'avancer dans l'étude des phénomènes psycho-somatiques, et en particulier, Mesdemoiselles Benveniste et Estrabaud, Monsieur Jothy, Mesdemoiselles Kortemme et Manès, Monsieur Ott, Mademoiselle Pesenti, Mademoiselle Philippi-Kiehlholz.

Bien vite, il nous apparut qu'il existait chez ces malades un «mimétisme bien spécial.» Lorsqu'un phénomène psycho-somatique apparaît chez un patient, l'investigation clinique montre que dans l'entourage du sujet, une autre personne présente au niveau même de la zone anatomique remaniée par la lésion, une particularité notable. Ce mimétisme partiel s'exprime de deux façons :

a) *L'«identification» à un trait caractéristique de l'autre corps, est manifeste. On retrouve dans la famille du patient un sujet présentant au même endroit sur son corps, une altération visible (cicatrice, trou, malformation, maladie...).*

Donnons des exemples :

1) Un patient se plaint d'une plaque de psoriasis au niveau du gland. Au cours des entretiens, il nous apprend que son meilleur ami pour lequel il *«irait au feu»* présente une plaque d'eczéma au même endroit. Entre eux, il y a l'histoire de *l'avortement* d'une femme. Parlant de son ami, il dit «Vous savez, on s'aime bien, on se raconte tout, *on se refile un tuyau l'un à l'autre.*»

2) Une dame présente un psoriasis de l'ongle du petit doigt *droit*. Sa belle-sœur qui vient d'*accoucher* présente une malformation du même petit doigt droit.

3) Deux patients au cours d'un traitement présentent sous la tempe *gauche,* une plaque de psoriasis tout à fait inhabituelle pour eux. A l'époque je portais au niveau du visage une patte gauche *asymétrique.*

4) Une jeune femme enceinte présente au septième mois de sa grossesse une paralysie faciale *a frigore droite.* Le père de cette femme porte un tic et une verrue pli naso-génien *droit,* la mère montre une verrue à la paupière supérieure *droite.* L'atteinte périphérique du nerf facial dans sa partie supérieure renverrait à la mère, dans sa partie inférieure, au père.

5) Une infirmière souffre d'un œdème de Quinck très important. L'affection a commencé aux paupières, s'est étendue au pharynx, larynx, puis bientôt aux bronches. Son mari au début allait *voir* les prostituées, puis s'est mis à *boire* et enfin est tombé pulmonaire (tuberculeux). Elle parle de son mari «Je l'avais dans la peau.» Après guérison passagère, elle fait un accès de rhinite *gauche.* Spontanément, elle est tombée amoureuse d'un malade qui présentait une hémorragie de la narine *gauche.*

6) Une dame présente une polyarthrite chronique évolutive de la racine du pouce gauche compliquée d'une cyclo-iritis de l'œil *gauche.* L'affection de l'œil débute au moment où elle a raté un rendez-vous avec son frère qui devait lui présenter sa fille qu'elle n'avait jamais vue. Celle-ci présente une microphtalmie de l'*œil gauche.*

7) Une dame présente plusieurs plaques d'eczéma. La plupart des zones touchées renvoient à différents membres de la famille. La lésion du pli du coude droit renvoie aux nombreuses prises de sang pratiquées sur le même bras de son mari. L'eczéma de la paupière supérieure droite est en liaison avec l'œil crevé de son cousin.

Les cas de polymimétisme, ne sont pas rares.

b) *Dans le discours du patient nous apprenons que la zone corporelle chez lui atteinte, renvoie chez un autre sujet à une partie du corps identique qui aurait dû ou aurait pu être altérée ou mutilée.*

Voici quelques exemples :

1) Une avocate présente un liseré de psoriasis, au niveau du cou à la racine des cheveux. Pendant la guerre, son père aurait dû être guillotiné pour fait de collaboration. C'est sa mère avocate qui l'a sauvée.

2) Un jeune homme présente un psoriasis du bras droit. Son père vient d'être démis de ses fonctions, il était le bras droit du patron.

3) Un chauffeur de taxi présente sa première plaque au niveau du cou après que sa mère ait essayé de se pendre.

Il existe enfin, un cas particulier assez intéressant pour que l'on s'y arrête : l'«Autre corps» est le sujet lui-même à une certaine période de sa vie. Deux exemples éclairent cette possibilité :

1) Un sujet souffre d'une arthrose patellaire débutant du *genou* gauche. Cela a débuté avec l'arrivée d'un nouveau patron intempestif qui ressemblait fort à son frère. Il refuse de se mettre à *genoux.* A l'âge de quatre ans, au moment de la naissance de son frère, il portait une jambière au même genou.

2) Une jeune fille se séparant d'un prétendant présente un vitiligo du bras. Sa naissance a été difficile. La sortie du même bras hors de l'utérus de sa mère a entraîné une infection mortelle pour celle-ci.

Ce cas particulier est-il un phénomène général ? Nous l'ignorons, mais il semble que la zone investie par la lésion psycho-somatique a dû l'être autrement à un moment donné dans l'histoire du sujet. Le modèle mimétique rencontré dans l'entourage du sujet réactiverait la zone autrefois impliquée. (Ce qui expliquerait l'absence de lésions psycho-somatiques de la peau chez l'aveugle de naissance, qui, au dire des dermatologues interrogés, sont indemnes de ces affections.)

Le mimétisme observé est curieux : la plupart du temps lorsque le phénomène psycho-somatique est *latéralisé,* la disposition des lésions *n'est pas en miroir* : une lésion gauche chez un sujet renvoie à une atteinte gauche chez un autre sujet (de même droite-droite). Un seul cas dépouillé avec tenacité nous a montré le contraire. Il s'agissait d'une femme souffrant d'un psoriasis de l'oreille droite prédominant derrière le pavillon. Sa mère avait été opéré d'un cancer gauche de l'oreille. Ce qui était insupportable pour cette femme était ceci : voir l'image de sa mère se coiffant devant un miroir. La poursuite des entretiens nous a amené à penser à une psychose paranoïaque.

Ayant envisagé la notion de mimétisme, nous allons maintenant parler des mécanismes qui précipitent un sujet dans une telle catastrophe psycho-somatique.

II

«IL N'Y A PAS D'AUTRE DE L'AUTRE» LE VRAI TROU

Ici nous ne parlerons pas du choix de l'affection psycho-somatique ni des mécanismes qui font passer l'individu d'une maladie psycho-somatique à une autre, nous envisagerons ce qui précipite un sujet dans une telle catastrophe psycho-somatique. Bien souvent, nous avons observé que par un jeu de signifiants particuliers le sujet perd son nom propre. Perdant son *identité,* le sujet se résigne par une lésion corporelle qui par voie mimétique attestera son appartenance «réelle» à un autre corps de la famille. Le signifiant opérant est souvent un signifiant «datal» en rapport avec une naissance. Il est comme «imposé» au sujet. Le sujet est contraint par ce signifiant de prendre la place d'une autre personne de la famille. Nous verrons dans les deux exemples qui vont suivre que le patient va prendre la place d'un sujet impliqué dans l'Oedipe d'un de ses parents.

1) Une petite fille* (les temps préparatoires au déclenchement d'une RCUH ont été expliqués dans un exposé fait à l'École à Nice, Mai 77, par Jean Guir et Noëlle Kortemme) dont le prénom contient les signifiants renvoyant à sa grand-mère maternelle, déclenche une recto-colite ulcéro-hémorragique, lorsqu'elle rencontre un signifiant datal qui la renvoie dans l'histoire familiale à la naissance de sa mère. Elle «enfante» du même coup sa mère en se plaçant au niveau de sa grand-mère maternelle. Cette dernière est morte d'un cancer de l'intestin. Identifiée à sa grand-mère elle est forcée à un moment particulier de rentrer dans l'Oedipe de sa mère. Cette contrainte se marquera par une trace dans le corps qui renverra au corps de sa grand-mère.

2) Une dame** déclenchera un cancer du sein sous les auspices d'un signifiant datal renvoyant à *la naissance de son père.* Toute son histoire retrace qu'elle occupe la place de la mère de son père. Arrive le moment où il faut effectivement prendre cette place, le cancer du sein se développe.

3) Un cas particulier où nous n'avons pas pu encore évaluer l'importance du signifiant datal est le domaine de l'allergie respiratoire. Nous en parlons quand même, car là, il semble que la faillite du nom propre, la perte d'identité soit directement impliquée. Deux patients ont développé des allergies respiratoires à des pollens dont le nom de l'allergène (vérifié par les tests) renvoyait directement à des métaphores de leur nom propre. Peu avant l'allergie, le sujet a été mis en demeure, en présence fortuite de l'allergène, de renoncer à son nom propre.

Les mécanismes ici décrits posent le problème de l'interprétation des phénomènes psycho-somatiques dans la cure. Il est certain que la ponctuation, au cours de celle-ci, de ces signifiants dataux, déjà, et c'est important, repérés dans les entretiens préliminaires, peuvent entraîner une résolution spectaculaire des lésions et surtout permettre par voie de conséquence la découverte pour le patient de relais identificatoires nouveaux.

---

* Ce cas a été examiné avec la collaboration amicale de Mlle Estrabaud.

** Ce cas a été discuté avec la collaboration amicale de Bernard Jothy.

DISCUSSION APRÈS L'EXPOSÉ DE JEAN GUIR

A la demande de **MARIA CARRIÈRE, JEAN GUIR** précise ce qu'il faut entendre par «rencontre du sujet avec son signifiant datal.» Il propose un véritable schéma du déclenchement de la maladie psychosomatique.

«C'est toute une structure. Il faut trois temps : le premier c'est une séparation d'avec un autre sujet — qui peut être la mort, ou le départ de l'autre —; le deuxième temps c'est le retour du signifiant de cette séparation, ou bien une nouvelle séparation d'avec cette même personne; le troisième temps c'est la constitution de la lésion qui ne peut se faire que si intervient un certain signifiant qui entre là comme par effraction, signifiant presque réel puisqu'il n'est pas autre chose que la date même à laquelle une certaine personne atteint un certain âge» : le sujet fait la maladie au moment-même où par exemple le frère aîné atteint tel ou tel chiffre d'âge. La maladie se déclenche de cette rencontre.

MICHELINE GLICENSTEIN s'inquiète. Est-ce qu'il y a eu, dans ce cadre hospitalier, en dehors des entretiens préliminaires que rapporte Jean Guir, de véritables cures analytiques menées par lui ? Est-ce que dans certains de ces cas, les phénomènes psychosomatiques ont été découverts *par l'analyse,* à savoir seulement au bout d'un certain temps ?

Le problème des entretiens en psychosomatique est certainement de savoir faire basculer le sujet dans une demande analytique plus générale : **JEAN GUIR** en convient. Mais «dans les entretiens préliminaires, on recueille beaucoup plus d'informations», et plus vite.

GUY SAPRIEL voudrait savoir si, pour Jean Guir, le mimétisme dont il parle, qui fait que le patient constitue sa lésion en s'identifiant à un trait caractéristique d'un autre sujet, si cette identification est pour lui, l'origine constante de la maladie dite «psychosomatique.» Auquel cas la «réponse» de l'infirmière, — [qui après avoir été guérie par Guir, avait fait un accès de rhinite gauche parce qu'elle était tombée amoureuse de quelqu'un qui avait des hémorragies de la narine gauche] — ne prouverait qu'une chose, c'est qu'elle avait parfaitement su renvoyer son thérapeute à son «système.»

Vous parlez beaucoup de «jeux de signifiants», ajoute G. Sapriel. Jeux pour qui ?

JEAN GUIR se défend d'avoir élaboré la formule générale de la psychosomatique. Il a rapporté de son expérience quelques cas isolés. Quant aux jeux de signifiants, l'élaboration très précise d'arbres généalogiques au cours des entretiens préliminaires, permet de les repérer, rendant possibles les interventions ultérieures dans la cure : quand le sujet approchera ces signifiants, l'analyste sera à même de les énoncer.

MARIE-JOSÉE FLOUEST interpelle à son tour Jean Guir.

«Vous travaillez dans le service du professeur W. Je vais vous raconter une histoire :

«Avant les vacances, j'avais un petit eczéma; je connais assez bien le Pr W. : malheureusement il ne pouvait me recevoir et m'a envoyé chez un de ses collaborateurs dont je tairai le nom. Après m'avoir interviewée pour savoir ce que je faisais, celui-ci me dit : — Ah, comme c'est amusant; justement, moi, la psychanalyse cela m'intéresse énormément...

«Evidemment, l'eczéma l'intéressait moins. Il me dit : «Vous savez, on a dans notre service quelqu'un de formidable qui nous a appris, tableaux à l'appui, que les gens qui avaient du psoriasis avaient tous un enfant mort dans leur famille.» Il me dit aussi : «C'est formidable, parce que quand on le leur dit, ils guérissent tout de suite.»

«Je me suis quand même interrogée, d'abord parce que mon eczéma n'est pas parti (il ne m'a même pas regardée, il m'a donné une petite pommade), cela ne l'intéressait pas du tout. Ce qui l'intéressait bien davantage c'était la psychanalyse, c'est de savoir comment utiliser la psychanalyse dans sa pratique.

«J'ai trouvé tout à fait extraordinaire qu'on puisse dire : — Les gens qui ont du psoriasis ont forcément un enfant mort dans leur famille. Il m'a cité l'exemple d'un ouvrier qui était venu le voir et qui effectivement, avait eu un enfant qui était mort, qui s'était tué en moto quelques mois avant : le père avait du psoriasis, il avait suffi de le lui dire, et le psoriasis avait disparu.

«Ce qui m'inquiète, c'est l'usage que les gens font, après-coup, de l'interprétation. L'inconscient est quelque chose de tellement différent de ce dont on leur a parlé au cours de leur formation, qu'il sortent ces choses comme des trucs de mathématiques : voilà la théorie, point, à la ligne. Je trouve cela dangereux.»

JEAN GUIR croit que «les médecins sont beaucoup plus sensibles à l'inconscient que ne le pense son interlocutrice.»

MARIELLE DAVID corrobore la thèse de l'enfant mort. Ce thème se retrouve — fût-ce sous la forme du fantasme — dans de nombreux cas de «maladies psychosomatiques.» («Quand le fantasme sort ou que l'événement est évacué, le symptôme s'arrête.»)

Mais **MICHELINE GLICENSTEIN** déplore qu'on puisse ainsi dire n'importe quoi. «Les élèves du professeur W. (qui est, lui, un homme fin et intelligent) entendent parler un psychanalyste qui fait des tableaux. Alors, à leur tour, ils se mettent à refiler des petits tableaux à des malades qu'ils ne regardent même pas... Je trouve ça insupportable.»

PATRICK VALAS ne pense pas qu'on puisse tenir Jean Guir pour responsable de l'utilisation qui est faite de ce qu'il dit dans ce service de dermatologie, où il tente l'élaboration théorique d'une écoute. Le procès des psychanalystes qui vont travailler dans les services de médecine est un vieux débat, hors de propos.

Pour **GUY SAPRIEL** la question est différente : de quelle façon ces analystes travaillent-ils dans les services médicaux, quelle est leur part de responsabilité dans des modes aussi discutables de transmission d'un savoir qu'ils trimballent ? Ce qui est contestable c'est que l'analyste se mette à systématiser son savoir. Voilà le fond du problème.

SERGE ZLATINE à son tour conteste l'étiquette confuse de psychosomatique qui pourrait aussi bien recouvrir tout le domaine médical. Il met Jean Guir en garde : «N'allons pas reconstituer un autre discours médical» : «Donner des interprétations comme on administre une pilule, je ne crois pas que ce soit ce que tu cherches.» Lorsqu'un sujet présente un symptôme qui a rapport à quelqu'un de sa famille, c'est une façon de se placer dans la lignée. Il s'agit alors d'élucider des éléments du domaine de l'histoire, non de la maladie. Un paranoïaque peut, par un symptôme de cet ordre, signaler que quelque chose n'est pas forclos. Si, à toute force, on veut le faire parler sur le physique, tout peut être compromis.

JEAN GUIR concède : «Il est certain que la cure de gens qui ont des maladies psychosomatiques va se faire comme une cure de névrosés.»

SERGE ZLATINE : «Je ne vois pas en quoi ils seraient autre chose.» Pourquoi rabattrait-on quelqu'un sur son symptôme corporel ? Il s'agit du désir de qui ?

Mais **JEAN GUIR** semble tenir qu'il y aurait deux temps : celui des entretiens préliminaires, «où il pourrait y avoir une certaine violence des interprétations», et où un maximum de données psychosomatiques pourrait être recueilli, et puis un second temps «plus en douceur», celui de la cure... Cette position se défend quand on pense que certains symptômes se sont jamais levés, parfois ils ne sont pas même évoqués dans les cures, poursuit-il.

SERGE ZLATINE s'inscrit en faux. Pourquoi le thérapeute irait-il aiguiller quelqu'un sur un ulcère si ce quelqu'un n'en parle pas, bouchant ainsi quelque chose de l'histoire de ce patient pour satisfaire ses propres fantasmes de guérison ? L'analyste a à se mettre dans une position de non-savoir. Zlatine rappelle à ce propos l'épisode de cette présentation à Sainte-Anne par Lacan d'un patient qui faisait une allusion elliptique aux (courses automobiles de) «Formule I.» — Qu'est-ce que c'est que ça ? demandait Lacan. Qu'il soit «sorti quelque chose de ce *Formule I*, dans l'entretien, a peut-être tenu à ce que Lacan, contrairement à «tout le monde» n'était pas au fait de cette désignation.

«Oui ou non, êtes-vous ceci ou cela ?», «Avez-vous mal ici ou là ?» Le médecin cherche à obtenir l'aveu, note **MARIELLE DAVID**. Cet aveu qui distingue la médecine de l'analyse n'en a pas moins certains effets.

Mais **MICHELINE GLICENSTEIN** ne se tient pas pour quitte : — Quand je guéris tel patient de l'asthme, il arrose ses enfants d'essence, lui confiait un psychosomaticien. Et Perrier pensait que la manifestation psychosomatique est la dernière barrière avant le délire.

JEAN GUIR objecte : «Vous oubliez le transfert.»

HANA ROTTMAN : M. Zlatine nous dit qu'on ne doit pas parler aux patients de leur symptôme. Mais ces malades viennent en psychosomatique à cause de ce symptôme : c'est eux qui sont gênés par lui et, en dehors de ce symptôme, ils ont peu de choses à dire. Ils y reviennent constamment.

Quand on veut leur faire retracer leur histoire ou leur généalogie, cela leur paraît aberrant : une histoire ne se retrouve pas comme ça, elle comporte des trous, ils ont oublié. Ils disent : tout est normal, je viens d'un bon milieu, je n'ai rien à dire, il y a si longtemps ; moi j'ai un ulcère et c'est ça qui m'ennuie, mon médecin m'a dit de venir vous voir parce qu'il paraît que c'est psychologique, mais je ne sais pas, moi, ça me fait mal, j'ai mal à midi, j'ai mal le soir...

Et, pratiquement, il est très difficile de faire que le malade renonce à cette position; si on essaie de l'en extirper, à la longue, on se demande ce qu'on fait et si nous ne nous présentons pas à notre tour avec un délire devant quelqu'un qui vient, lui avec une demande toute autre. Faut-il à tout prix débarrasser le malade de son symptôme psychosomatique ? Finalement ce n'est pas tellement nous qui en décidons...

CLAUDE GILLIAN : «S'il y a une chance pour que ces patients puissent parler d'autre chose, c'est que l'analyste ne s'intéresse pas au symptôme.»

Enfin **HENRY CESBRON-LAVAU** pose à Jean Guir une question très directe : «A vous entendre, il semble que l'intérêt que l'analyste doit avoir pour le corps du patient devrait se supporter de connaissances médicales... ?»

JEAN GUIR : —«Je le crois : médicales..., disons biologiques.»

La position de **J.-P. LEHMANN** est, à cet égard radicale : les problèmes médicaux se traitent en dehors de l'analyse et l'analyste ne les prend en considération qu'en tant que symptômes.

Il y a ici un malentendu source de confusions : on semble sous-entendre qu'il y aurait une structure psychosomatique. Il faudrait, plus simplement peut-être, parler de symptômes de conversion.

Pour conclure **RÉGIS ADAM** rappelle la distinction entre symptôme et signe. «Le signe représente quelque chose pour quelqu'un...; le symptôme est peut-être autre chose.»

JOSÉ GUEY

L'identification
Palais des Sports
(Samedi matin)

IDENTIFICATION ET STYLE

Ces quelques pages que je tiens, je vais essayer de vous les dire.

J'oserai vous rappeler que les *Écrits* (s'il est besoin de préciser : de Lacan) sont à lire et d'ajouter : non à comprendre.

Par contre, il est vrai que lire un écrit à un auditoire endort. Est-ce sur ce paradoxe de nos journées d'études et de nos congrès qu'il faudrait s'attarder ?

Je ne le crois pas, pour ma part. Lacan énonce que la psychanalyse a consistance des textes de Freud, et plus loin d'évoquer Shakespeare et Lewis Caroll. N'est-ce pas qu'un texte est seul susceptible de donner consistance à nos échanges ?

Je prendrai les choses à partir de Rome, précisément du Congrès de 1974.

Là, entre autres, j'ai entendu quelqu'un — quelqu'une plutôt, puisqu'il s'agissait d'une femme — s'exclamer à propos de l'intervention à la tribune d'une autre femme : —«Comme elle parle bien Lacan !.» Parler Lacan comme on dirait parler chinois.

Pourtant pas de doute le nommé, le seul dans ma petite anecdote, Lacan, utilise la même langue que nous, tant pour sa grammaire que son vocabulaire. Pourtant, cette langue, *lalangue,* telle qu'il l'écrit, il la travaille, cisèle la syntaxe, dérange la sémantique, l'enrichit des termes que nous entendons, parfois moins pour leur valeur néologique que leur portée de mot d'esprit, voire de jeux phoniques.

S'il y a une chose que personne ne songe à lui contester, c'est même un point d'achoppement, un reproche à son adresse, s'il y a une chose parfaitement incontestable, c'est qu'il a créé un style, style qualifié diversement au gré des interlocuteurs interloqués, jamais indifférents même s'il s'agit d'apathiques impénitents ou d'analystes qui, dans leurs harangues en font un motif de discorde, au second temps de la scission dudit mouvement français de psychanalyse.

«Ça cause»; c'est aborder ainsi le rapport au maître, la transmissibilité de la psychanalyse. Il faut ajouter que ce que je ramenais à Rome, en mon début, aussi bien au discours de, celui de 53, je le tiens de la bouche d'une femme selon l'expression : «de la bouche» pour dire «de sa voix.»

Donc, une troisième; au total, j'ai compté jusqu'à quatre. La fonction des

élèves nécessite à l'origine une oreille au moins, une seule, une qui entende de préférence, pour que ça passe. Ça ne suffit pas. Entre l'émetteur considéré premier, arbitrairement, et le texte écrit représentant d'un moment de conclure, il importe que s'intercalent plusieurs filtres, peut-être en un nombre pas indéterminé.

J'avancerai que l'intraduisible, c'est ce que l'écriture n'a pas pu transcrire mais également ce qu'elle a ajouté à la langue.

Freud découvreur, mais aussi bien Freud élève de Breuer et de Charcot.

Nous parlons en tant que psychanalystes sans plus nous y arrêter souvent, des théories sexuelles des enfants, voire de celles de Bertha Pappenheim. Breuer transmet ce qu'il ingore à Freud auquel il faudra dix ans pour ramasser cette clef tombée des mains du co-auteur des *Etudes sur l'hystérie.* Dix ans, après l'instant où est passé l'enseignement de celle qui deviendra Anna O., représentent le temps d'un travail sans y penser. Si nous comptons jusqu'à quatre, comme je m'y suis essayé tout à l'heure nous allons :

— d'Anna O. à Breuer, à Charcot et à Freud;

— ou encore, de Freud à ses élèves, à ceux de l'après-Freud — la psychanalyse à l'américaine — et à Lacan.

Ce petit exercice n'a pour visée que de tenter de s'y reconnaître, de distinguer la place de la transmission orale de celle de l'écrit, de celui qui fait date.

La fonction d'élève trouve son répondant dans celle de dissident. Ainsi l'apport des piliers de l'Institut parisien ou de l'I.P.A., n'est pas mince, eu égard à la mise en chantier des structures de notre École, structure qui n'aient pas à servir le mouvement constant d'amortissement massif de la psychanalyse.

Dans l'E.F.P., se substitue au terme de hiérarchie qui implique une subordination, celui de «gradus» qui, il n'est pas superflu de le relever, renvoie pour les latinistes tout au moins à un ouvrage destiné à favoriser l'exercice de la versification.

En titre, j'ai annoncé : *Identification des styles.*

Autrement dit, est-il possible de différencier des styles dans l'analyse, soit de les opposer et ce un peu plus loin que nous l'apprennent les critiques littéraires. Ce serait sans contexte tourner le dos à la tentation d'une psychogenèse.

A suivre, c'est-à-dire à tenir compte de Freud (rappelons la contemporanéité d'élaboration des *Trois essais* et du *Mot d'esprit*) et de Lacan, il nous faut concevoir un rapport entre la syntaxe d'un énoncé et l'inconscient, celui-ci commandant à celle-là, la syntaxe.

Or, ce rapport échappe radicalement au sujet c'est en quoi il pourrait intéresser le psychanalyste.

Je prendrai référence de l'hystérie masculine.

Il est tout à fait frappant de constater au passage que les premières lettres à Fliess et les communications à la société savante viennoise, au retour de chez Charcot, mentionnent la structure hystérique chez l'homme.

A partir des *Études sur l'hystérie,* et jusqu'aux derniers écrits, il n'en reste presque plus trace et pas davantage depuis dans la littérature psychanalytique, sauf très exceptionnellement.

Tout le monde sait pourtant de quoi il s'agit, psychiatres d'hier et d'aujourd'hui. C'est une question chauve-souris, qu'on oublie dès la mise à jour, le bi-sexe aussi. Mais écrire la structure hystérique de l'homme n'est pas équivalent à l'état névrotique caractérisé. Il nous est impossible de concevoir une symétrie ou une complémentarité en ces chapitres :

L'hystérie masculine de tout temps garde ses masques. Charcot qui était arrivé à cette reconnaissance par des questions médico-légales à lui posées notait qu'«on concède volontiers à un jeune homme efféminé de présenter des phénomènes hystériformes. Mais qu'un artisan vigoureux, solide, etc., un chauffeur de locomotive par exemple, nullement émotif auparavant, du moins en apparence, puisse, à la suite d'un accident de train devenir hystérique au même titre qu'une femme, voilà qui dépasse l'imagination.»

En somme, il ne s'agit point de s'arrêter à la forme. Mais devons-nous nous tenir pour quittes à renvoyer à la question de l'une : —«Qu'est-ce qu'une femme ?», celle de l'autre : —«Qu'est-ce qu'un homme ?» ou bien encore à les conjuguer : — «Que serait-ce pour un homme qu'être une femme ?»

L'hystérique homme affronté à la proposition de prendre le parti de son sexe s'en retrouve défait, sans jaculation; pour lui la sexualité est évincée, les femmes interdites, soit que leurs qualités auxquelles il rêve excluent qu'elles portent leur intérêt sur lui, soit que du fait de leurs avances éventuelles, il les juge indignes de son attente.

Notons encore que le désir de cet homme pour une femme souvent ne saurait passer que par l'exclusive d'un ami rappelant ainsi la fonction d'un M. K. et de son relais obligé pour Dora.

Ce qui peut nous renvoyer aussi à la position d'un Charcot ou d'un Fliess auprès de Freud.

De l'hystérique, par le biais des manuels, le psychiatre s'en gausse grâce à ce qu'il nomme son hyper-expressivité. Hors des remparts universitaires elle embarrasse le médecin toujours, le psychanalyste à l'occasion. Hyper-expressif son discours l'est, quoique voilà bien peu dire. Le caractériser plus s'avère-t-il entreprise si malaisée ?

Outre la richesse des superlatifs, la fluidité des énoncés, la superfétation des termes, le chaos des associations, la dispersion, le décousu, l'allusif, le déchirement des thèmes, les contradictions des intentionnalités, l'éclat provoqué l'est autant au sens de reflet scintillant de facettes multiples qu'à celui d'image corporelle morcelée.

Un défi à l'ordre du texte. Elle passe du coq à l'âne — où l'âne n'est jamais celui qu'on pense — donne un mot pour un autre, dédouble les personnages mis en scène, véritables duplications en règle au rythme d'identifications labiles et proliférantes avec un accent de duplicité qui ajoute à cette disjonction en brouillant du sujet la division.

Au point que nous pourrions y reconnaître un véritable style d'identification.

Fonderions-nous une clinique psychanalytique sur les modalités du discours ? Si oui nous n'en serions qu'au début.

L'obsessionnel s'adresse à l'analyste tout autrement. Lui disserte. Il raisonne largement, en chicane, imperturbablement, pesamment, sans laisser de blancs.

D'une séance à l'autre, il ne perd pas le fil d'une lente prosopopée, oublieux des accents, des césures, martelant un tempo monocorde, il redouble le flottement inattentif de l'auditeur. C'est un espace qu'il organise alliant les contraires, empruntant aux bons auteurs, sans rien prendre à son compte, examinant toutes les alternatives avec l'art achevé précautionneux d'esquiver les choix : «Que l'autre décide, afin que je puisse contester, annuler, discuter.»

La neutralité bienveillante, cela le connaît et l'assure du maintien en équilibre subtil de ce *tout dire* ramassé pour que l'autre surtout n'entende pas ce qui glisse tout de même du fait même du langage. Mais que la bienveillance devienne prévenante, il se voit menacé, que la neutralité se révèle désintérêt dédaigneux pour une phraséologie indéterminée, il en est renversé, le charme est rompu. Ce qu'il multiplie, ce sont les significations, il en rameute, les met en balance, molle et morne composition. Universitaire, il disserte, sur l'étendue du savoir; chercheur, du sens il en cherche plus qu'il en trouve.

Malheur à l'analyste qui rajouterait sa part, malheur, pour l'analyse s'entend, où nulle dialectique ne se déchaîne. Notre narrateur impénitent manie l'humour avec une certaine maestria, mais du lapsus et mieux du mot d'esprit, il s'en méfie comme de la peste.

C'est que ceux-ci — les mots d'esprit notamment — suscitent tout autre chose, soit ce par quoi s'unissent très étroitement le son et le sens. Le mot d'esprit vous le savez, se soutient de l'équivoque et opère tant que l'original de ses effets ne sont pas mis à plat. Sa résonnance heurte et propage ses discordances pour autant qu'il échappe à l'explicatif.

Serge Leclaire traitant du désir de l'obsessionnel aborde en passant la texture du récit d'un dénommé Philon, autre homme aux *rets* dans les mailles desquels s'immobilise l'impossible du désir.

Le Philon, donc finit par déclarer : «C'est comme si elle — ma mère — avait trouvé en moi la satisfaction de ce qu'elle ne trouvait pas en mon père, comme si je lui avais été nécessaire.»

Comblement du plaisir. Cette proposition signale à quoi est suspendu le discours obsessionnel. Secrètement accordé, pour plaire, il préserve à mots feutrés passionnément cette communion, ces moments exquis d'effusion, d'extase et de connivence sous le regard — pas l'oreille si possible — de celui qui l'écouterait complaisamment. Mais que celui-ci intervienne sous crédit d'analyse et le plaisir du texte sur celui qu'elle aime, celle qu'il aime, complices, se déchire. Philon sort, à peine

différé : «Merde ! comme si ça te regardait.» La rencontre d'une ponctuation autre, possible, brise la masse sonore compacte et sourde de l'agencement qui oubliait toute réponse. Ainsi la «séance courte» interdit le locuteur, l'interruption non prévue laisse des points de suspension, la phrase inachevée, l'alternative sans son second terme provoque l'option, la reprise d'un seul vocable rompt l'articulation; enfin autre chose se fait entendre que ce qui maintenait le dit.

Si la structure de toute névrose est hystérique en son fond, nous devrions envisager l'obsession comme une rature de l'hystérie; rature, soit un écrit surchargeant un autre écrit, sans aucun effacement.

A propos d'obsession, Freud écrivait à Abraham : (dans une lettre de janvier 1908) : «C'est un autre dialecte.»

Vous pourriez m'objecter que cette minuscule tentative de confronter des modalités du discours repose encore sur une distinction nosographique.

C'est exact et d'autres essais plus amples, plus serrés, gagneront à porter sur la différence des caractéristiques du discours, par exemple au début et à la fin d'une analyse.

Le fait stylistique reste à rapporter sans doute à la structure et ce fait ne retient pourtant que peu notre attention; cette réserve — c'est la question que je pose — tient-elle à la difficulté qu'il y a à parler de structures ? Ou bien à notre aisance à nous en tenir aux formes ?

Marcel Cressot dans un *Manuel des techniques à l'usage des étudiants d'universités* nous en donne des aperçus que je dirais pertinents. Ainsi énonce-t-il que, s'agissant de parole ou d'écrit, nous sommes en droit toujours de supposer une activité émettrice du locuteur prolongée d'une activité réceptrice du destinataire.

A l'énonciation s'ajoute une intention, certes, quelque chose que Marcel Cressot appelait en première approximation «le désir d'impressionner le destinataire.»

Tout être parlant use des virtualités de la langue, des nuances qualitatives et quantitatives associées aux particularités d'un certain vocabulaire, d'un certain tour de phrase et même dans l'énoncé oral à certaines articulations, intonations qui ne sont pas sans provoquer quelques effets sur l'auditeur.

D'autre part, tout locuteur opère un choix (choix si peu réfléchi) non seulement sur les possibilités du matériel linguistique qui lui est propre mais aussi en tenant compte et ce de façon toute imaginaire de celui qu'il suppose chez le destinataire. Les constructions langagières restent déterminées par des convenances liées aux interlocuteurs mais aussi par les lois de la langue. Cependant une laxité reste manifeste vis-à-vis tant de la syntaxe que de la morphologie des termes et de leur ordre. La complexité de la langue trouve son ouverture dans les variabilités créatives.

Dans ce que nous appelons l'œuvre littéraire le travail sur les sonorités n'est que plus systématique, délibéré, évident, de plus il s'inscrit graphiquement, et ce n'est pas le moindre terme.

L'étude stylistique classique se réduit en l'étude de l'utilisation lexicale et du matériel grammatical mais les effets stylistiques la dépassent. Les structures

variables des termes, des phrases, leur organisation réciproque donnent relief aux sens, démultiplient l'évocation, introduisent l'ambiguïté et l'énigme, échappent à la délimitation significatoire, relancent l'activité du récepteur qui du coup n'en est nullement réduit à l'enregistrement simplifié informatique.

Rimbaud jouant avec les voyelles écrivit : «A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu...»

A l'examen, la valeur évocatoire des sonorités s'avère radicalement indépendante du sens, pas plus que les explications du beau ou d'un parallélisme logico-musical soient susceptibles d'en rendre compte. De même, concevrez-vous qu'un homme dise à une femme : «Mignonne, allons voir si la rose...» ? D'une part ceci aura une toute autre portée que certaines trivialités que nous avons tous en mémoire. Mais d'autre part, imaginez-vous qu'une femme s'adressant à un homme, de nos jours, même, use de cette série organisée de sons y compris en accordant au masculin son premier terme ?

Le style, nous indique Littré, est ce poinçon dur et pointu servant dès l'origine de l'écriture à tracer des lettres sur des surfaces molles. Le stylet, plus incisif, en dérive. Le style par métonymie de l'instrument, devient l'écriture elle-même et par extension les particularités du discours oral. La plastique des noms renvoie à leurs sonorités, la trace pour le lecteur retrouve les effets de la parole. Les psychanalystes sont-ils prêts à faire résonner autre chose que le sens ? Pouvons-nous entrevoir la dimension de ce que pourrait être l'interprétation à l'aide de la stylistique poétique ?

Lacan, lors de son premier séminaire du mois d'avril 1977, nous invitait à nous référer à l'ouvrage de François Cheng : *L'écriture poétique chinoise.* La langue chinoise est douée d'un nombre limité de caractères simples qui forgés par couples auxquels s'adjoint un signe phonétique donnent des idéogrammes monosyllabiques et invariables d'une grande autonomie et d'une grande mobilité de combinaisons. Les homonymies en conséquence se manifestent en nombre et le sens quoique codifié n'empêche d'autres sens en-dessous d'être toujours prêts à jaillir.

La langue chinoise a donc des ressources dont nous pourrions dire que la nôtre est dépourvue.

Dans cette poétique orientale existent des notions tout à fait frappantes — qui tout au moins m'ont frappé — par exemple la notion de mot clé, «tzu-yen», mot susceptible d'éclairer d'un coup tout un poème, livrant les mystères d'un monde réputé caché, libérant l'exploitation du pouvoir évocateur. Celui qui a révélé le mot nécessaire et absolument juste permettant d'achever un poème et de parachever la création est dénommé «maître d'un mot» (I — tzù — shih). La base de l'art complet chinois est représentée par la calligraphie d'un poème dans l'espace d'un tableau où les lignes du poème, leur équilibre et leur rythme «trouent» véritablement l'espace blanc en y introduisant une dimension temporelle.

Le poète chinois utilise toutes les virtualités de la langue : le rythme y joue le rôle primordial de démarcation et de liaison entre les mots, l'ellipse, la substitution

fréquente des termes ajoute à la force de l'ambiguïté, aux orientations des sens dans de multiples directions. Rien d'étonnant à ce que chaque vers donne lieu à des traductions, à des interprétations très diverses. Les procédés actifs, formes et règles prosodiques, recherchent avec l'opposition des césures, des places de la rime, le contre-point tonal, la valeur phonique des mots, d'audacieuses transgressions, les bouleversements syntaxiques, et mon évocation n'est pas limitative, recherchent et parviennent à imposer un autre ordre verbal.

En Chine le langage poétique et le langage ordinaire s'entre-croisent étroitement, ceci se vérifiant dans toutes les cultures mais prend là une extension toute particulière.

Ce qui pose, me semble-t-il, le problème des relations entre le discours et l'univers du discours.

Nous pouvons donc entrevoir que la poésie cherche ici à briser le circuit signifiant-signifié et à établir d'autres rapports entre les noms et les choses afin qu'ils tiennent autrement.

La poétique stylise et transforme, écrit Roman Jakobson. Puisqu'il n'existe pas un A qui soit égal à A, la poétique marque cette différence sans que pour autant, ses moyens et sa technique en soient aisément repérables.

Pour Freud le mot d'esprit marque un trait pour en révéler un autre surprenant. L'art masque, d'une manière générale, féminise l'objet, tandis que la critique du même art ne jouant pas sur la multiplicité des portées, leurre son lecteur sur des questions accessoires, aboutissant de fait à la censure.

Le style rend son poids au mot. Nous nous en tenons, surtout en tant qu'analyste, toujours trop longtemps à ces pas découverts par Robinson sur la plage, juste avant l'effacement de la vague. A en rester à ces signes nous oublierions totalement l'autre bout de la chaîne signifiante, soit cet autre pas qui, à le franchir, nous mène à celui, dans notre langue, de la négation.

Voilà ce que je peux dire aujourd'hui de ma tentative de trouver des voies qui équivoquent sur l'interprétation plutôt que d'amortir des interprétations de sens.

Pour finir, je dirai qu'à nous appuyer sur la poétique, nous pouvons espérer trouver pour chaque analysant la particularité de l'intervention en même temps que l'occasion pour nous de lâcher nos imitations incertaines, qu'elles soient de Freud, de Lacan ou de quelques autres.

M. DOUMIT — Il faut remercier M. Guey de son exposé si diversifié. Avez-vous des commentaires à présenter ?

M. KLAPAHOUK Je n'ai pas l'intention de dire quoi que ce soit dans ce congrès studieux; malheureusement — peut-être est-ce ma sottise — je viens d'entendre un exposé dont j'avoue qu'il m'a beaucoup attristé.

Si je fais référence à Rome, je dirai qu'en effet l'orateur parlait de ces femmes qui

parlaient bien Lacan, qui parlaient le chinois, j'ai bien entendu une longue conclusion en chinois; je voudrais, tout en notant — comme c'est au fond le fait — que la polémique n'est pas dans le champ de l'analyse, dire que je déplore cette espèce de procès que j'ai entendu faire de l'hystérique et de l'obsessionnel dont l'orateur aura beau se défendre, je l'ai bien entendu comme ça, de s'adresser un auto-satisfecit aux dépens des malades dont tout de même les analystes tirent quelque peu leur subsistance...

J'avoue que je n'ai pas très bien saisi; je l'imputerai sans doute à mon ignorance.

JACQUES HASSOUN

L'identification
Président de séance : J.P. Dreyfuss

LE TEMPS DE L'INSATISFACTION

Dans ce texte, je vais essayer de parler de l'identification par incorporation du père. Et le plus/le moins naturellement du monde j'ai été amené au fur et à mesure que ce texte s'ordonnait, à parler de l'amour.

L'amour exclu de savoir à partir de la constitution du discours scientifique, c'est-à-dire à partir du XVIIème siècle (comme le souligne Danièle Lévy), serait-il par différentes voies en passe de s'y ré-inclure ?

Peut-être, si l'on considère que la soi-disant révolution sexuelle — dérive sexuelle, dirais-je — n'a pas manqué en quelques décennies, de révéler la futilité sinon le nauséabond de son projet, et du même coup nous permettre de déceler ce qui de l'amour étant exclu de la vie, revient dans la violence et le tremblement.

Et cela, nous ne manquons pas de le rencontrer dans notre pratique analytique, de plus en plus fréquemment.

Ici, il m'a semblé impossible de faire l'économie de cette référence à l'amour, d'autant que je me suis essayé — vous verrez par la suite pourquoi — d'aller inconsidérément décomposer, travailler cette forme d'identification.

Ce faisant, je me permets de supposer que le point sur lequel je travaillerai sera entendu comme un moment effectivement mythique et pourtant susceptible de nous fournir un matériel propre à nous faire avancer, dans ce qui, ici, nous préoccupe. Ajoutons enfin que ce texte développe une partie d'un exposé — sur l'identification — fait au séminaire de Conté, Dumézil et Simatos, en février 1977.

Nous l'avons rappelé, l'identification dite par incorporation du père, relève du mythe. D'ailleurs, quand on y réfléchit, il est inouï de penser que l'incorporation du père, termes en eux-mêmes mystérieux quand on quitte le terrain hasardeux d'une anthropologie elle-même hypothétique, — puisse frayer un chemin au «identifier-s'identifier» de l'identification. Mais que propose le mythe, sinon de rendre compte ?

En effet, le mythe — de style et de forme — est une épopée qui tend à rendre

compte d'une structure et de ses agencements. Aussi, un parti-pris d'ignorance ne saurait être absent dans la constitution de tout mythe.

Ainsi, quand les prêtres de l'ancienne Égypte situaient en toute (mé-)connaissance de cause, les sources du Nil à la hauteur de l'actuel Assouan, tout en n'ignorant pas que le fleuve s'étendait en amont bien plus au sud, ils ne faisaient rien d'autre que créer une limite territoriale mythique propre à donner une assise, à rendre compte d'une structure, et du même coup à historiciser une dynastie royale d'essence divine, dans laquelle une géographie construite en dépit, non du bon sens, mais, de ce que les sens pouvaient aisément vérifier, venait prendre place.

Repris dans la théorie, le mythe — qui tend à déplacer sur un mode épique — les frontières de la préhistoire, ou les limites du non-savoir, historicise et donne fondements à ce dont nous ne connaissons que les effets lointains.

Mythique enfin, l'identification par incorporation inquiète. J'avancerai l'hypothèse que cette inquiétude surgit au point où l'évocation de ce qui fonde la croyance en un dieu in-ek-sistant, ne pourra être totalement éludée.[2]

De cette forme d'identification, enfin, dont Lacan dit qu'elle précède le temps historique de l'investissement «libidinal de la mère», nous ne pourrons donc que supposer, construire... vous proposer à la limite... une fiction, qui nous permettra de repérer ce qui est aussi banalement nouveau et insupportablement ancien que l'amour et la mort.

J'essayerai donc de dé-tramer ce qui se pose comme question — identification par incorporation — et de glaner ce faisant, quelques fils conducteurs qui me permettront de reconstituer un texte dont l'impertinence ne m'échappe pas. Entreprise ambitieuse, qui pourrait être aussi considérée comme rigoureusement sacrilège, amenés que nous serons, à nous emparer, comme à voler (et c'est bien l'étymologie de «sacrilège»), et en tous cas à interroger, un mythe propre à Freud et à son histoire — et je veux parler ici de ce que Freud a longtemps soutenu d'un amour maternel dépourvu d'ambivalence, mais sacrilège aussi, puisque cela suppose que nous interrogions un des aspects du rapport de Freud à la théorie.

J'avancerai ici l'hypothèse que l'aspect «matricide» de toute théorisation nous semble parfois avoir échappé à certains lecteurs d'œuvres telles que *Totem et Tabou.*

Pourtant que révèle cette œuvre ? Que le meurtre du Père et sa dévoration ont les plus étroits rapports avec l'amour qui lui est voué et avec la constitution du Nom, mais aussi que le meurtre du père «cache le lien étroit qu'il y a entre la mort et l'apparition du signifiant» (J. Lacan : *Formations de l'inconscient;* 26/3/58). C'est à ce point que ce qui ne cesse pas de s'oublier du savoir, que ce qui nous induit à théoriser aussi, s'articulent à cette part de la mère qui est en soi, qui passe par la mort, et ce faisant s'inscrit dans le symbolique (et c'est cela que d'aucuns nomment le matricide).

Mais encore, quelle place, ce mythe légué par Freud occupe-t-il dans la théorie ? Nous en percevons les prolongements dans *Deuil et mélancolie* quand Freud, évoquant l'élection d'un objet d'amour la réfère à l'identification par incorporation. Aussi, est-ce dans ce *pas* qui sépare «l'amour pour l'objet, qui ne peut pas être

abandonné»... ((de)... l'«objet lui-même qui est abandonné»[3], que j'ai essayé de poser quelques questions — il y a cinq ans exactement[4] — articulées autour de la fin de l'analyse, et du temps de passage du mythe à la théorie, pour l'analysant. C'est ce *temps* que j'avais désigné du terme d'[enfant-mort].

Nous aurons, au cours de ce texte à re-travailler cette rencontre entre cette forme d'identification et l'[enfant-mort], au même titre qu'elle se révèle nous avoir travaillé sourdement des années durant. Avançons pour l'instant qu'elle n'est paradoxale qu'en apparence.

Entendons l'[enfant-mort] comme le point de surgissement du sujet et l'espace d'ancrage de la pulsion de mort dans cette part ébauchée du Moi du narcissisme primaire... Cette délimitation, j'ai été amené à l'inscrire comme prise dans un couple d'opposition, où l'autre terme serait l'enfant meurtri parce que comblé, parce que merveilleux, dans la perspective que pose : père mort/père assassiné. Mais à y revenir avec une telle constance, pour apporter de nouveaux remaniements à ce terme — et, pourquoi pas ?, l'abandonner — n'est-ce pas marquer que ce qui se révèle opératoire pour un sujet déterminé, à un moment donné, ne saurait se graver dans un définitif où la théorie deviendrait doctrine, dogme, inscription sur une stèle funéraire, ou dérision à l'instar de ces professions de foi inscrites au fronton des édifices publics ?

Mais encore, que ce texte ne cesse pas de me faire écrire m'éclaire aujourd'hui sur ce qui le sous-tendait. Car, au même titre que l'[enfant-mort] traverse le sujet, son existence durant, au titre d'une fonction, d'un verbe, la mort du père «fixe dans l'absolu du commandement originel» cette «forme d'amour suprême que représente l'amour pour le père»[5].

Ce temps premier, essentiel «dans la structure mythique de l'Oedipe»[5], Freud l'a travaillé tout au long de son œuvre, au point que nous pouvons dire qu'au même titre que l'Oedipe, il trans-labore l'ensemble du texte freudien.

Mais de la même manière que la construction d'un mythe tend à rendre intelligible ce qui s'impose comme origine, comme cause, *l'incorporation du père cause une limite, point décidément infranchissable qui rend possible qu'il puisse y avoir de l'amour... sans que folie ou mise à mort ne s'ensuive,* et c'est dans cette perspective que nous allons nous situer quand nous parlerons de l'amour. Michèle Montrelay[6] dit que vouloir parler des conditions inconscientes de l'amour est peut-être le pire des contresens; l'amour, ajoute-t-elle, fait la métaphore de tout ce qui se joue comme haine, destruction et violence éprouvée à l'égard de l'autre. C'est donc le point où l'amour comme *dire* laisse apparaître l'angoisse et la fureur que nous allons ici interroger.

En d'autres termes, ce n'est ni le moment de l'aveu (qui mériterait à lui tout seul un long développement), ni le temps de la chansonnette et de la guimauve qui nous arrêteront. Ce qui a pu causer ce texte pourrait se résumer par cette phrase que j'extrais d'un livre d'Aragon (de la première période) : *Le paysan de Paris* : «Je suis ta créature, ta victoire, bien mieux *ma* défaite», dit l'énamouré à la belle indifférente.

Proclamation qui rencontre cette double interrogation : le «comment je ne me

consume pas sur place ?» que pose celui qui se trouve plongé dans la violence, la débâcle et la débine, auquel fait écho l'entourage, par ces questions «mais qu'est-ce qu'il nous raconte là ?... qu'est-ce qu'il a encore à *la* ramener ?».

Comédien et martyr, c'est dans la coalescence de ces deux termes que rien ne semble pouvoir dialectiser, que nous entendons et percevons la victime de l'amour se débattre.

Dans cette comédie qu'il offre, l'amoureux tente d'entraîner partenaire et entourage dans une communion de sympathie parfaitement dérisoire, dans une mise en scène où semble prédominer le malheur, la souffrance dans laquelle il campe, et où, nulle place ne semble être laissée, au regard du spectateur, pour la dérision, l'humour, ou le tragique. Si cette souffrance semble inébranlable, rappel d'une dépossession redoublée, je prétends pour ma part que ce qui fait butée, dans ce cas, n'est pas étranger à ce qui se traduit en termes d'incorporation.

L'incorporation du père se marquerait donc de l'amour, mais de l'amour, qui, aussi suprême qu'il puisse être, n'est pas moins vivable, «humain», possible, opposé à un tout-amour toujours prêt à re-surgir pour envahir le sujet jusqu'à ce que dépossession totale s'ensuive. Nous opposons donc ici cette forme d'amour à celui qui serait voué à une bienfaitrice toute-puissante : *l'omnipotentia supplex* maternelle.

A cet endroit, nous allons évoquer la définition que N. Landais donne du terme «incorporation», dans son *Dictionnaire des dictionnaires français* (Ed. Didier, 1852) :

«*Incorporation* : se dit en chimie de l'action de mêler ensemble diverses matières. *Au figuré* : se dit 1) de la réunion d'une terre à l'autre; 2) d'un régiment dont on supprime le nom et dont on fait entrer les soldats dans un autre corps»...

Je rapporte ici cette définition pour souligner que si pour Freud, l'incorporation est un «rejeton de la première phase orale», elle ne relève pas moins d'une *opération de transfert de fonds* où l'objet estimé est incorporé par le moyen du «manger» au même titre que le cannibale s'incorpore ce que, de son ennemi aimé, il convoite[8].

D'ailleurs, comment entendre cette forme d'identification au père quand on considère que Freud définit la paternité comme «une conjecture basée sur des déductions et des hypothèses[9] ? Dans ces conditions, par quel trajet l'incorporation s'actualise-t-elle ? A travers quel impossible corps à corps ? Ou plutôt, n'est-ce pas parce qu'il y a d'emblée faillite et faille du/dans le corps à corps mère-enfant, que le père s'incorpore ? Cette faille nous la situerons «dans cette phrase commencée avant» dans laquelle le sujet est pris et qui fonde son ek-sistence[10]. Il est assujetti à cette phrase, par ce que celle-ci révèle d'un monde construit par des êtres parlants, situés dans un au-delà de la ligne du besoin et du besoin satisfait en particulier, dans un au-delà qui se révèle comme... in-satisfaction.

J'avancerai que cette faille, cette absence d'un état de pur besoin, met en évidence tout ce qu'il y a d'impossible dans une satisfaction totalement satisfaisante,

au même titre qu'un «tout-savoir» dont Lacan dit qu'il est apocalyptique «repos repu d'un septième jour colossal»[11].

Il s'agira de considérer que c'est dans cet impossible, cet impossible de la satisfaction, que s'articulent désir et identification par incorporation du père.

Ainsi, c'est en tant que le père est posé/parlé comme un gêneur quant à la satisfaction[12] de la pulsion (et de l'orale en particulier) que l'amour du père donne la mesure de l'illusion que l'amour tente de soutenir : l'illusion d'un amour-don, d'un amour aimable, dont l'intensité, l'ampleur, ne se justifient que d'une reconnaissance : celle vouée à *ce* dont est redevable l'enfant, victime possible d'une passion où ne cesserait de se jouer un mortel *tout ou rien* dont la représentation serait l'enfant comblé, satisfait, totalement soumis aussi, au règne de la nécessité.

Ici, nous percevons que l'amour (en ce sens, qu'aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas) pourrait s'articuler à l'imaginaire du corps et au réel de la mort.

Dans la voix et son absence (qui n'est pas le silence : le silence suscite dieu), dans la présence et l'absence, c'est dans ce rythme, que l'enfant perçoit que dans un *ailleurs* de discontinuité... il est du père. Du père, en tant que métaphore. Aussi pouvons-nous dire de cet *ailleurs,* qu'il fonde un *soupçon* (une intuition ?) propre à délimiter un objet *extérieur,* un objet produit d'une limite et d'un clivage dans une passion, un amour-cause-de-tout pour la mère.

J'ignore pour ma part, si nous pouvons dire qu'il aime son père, mais que ce père soit aimable, ceci il le sait, il en est saisi. C'est autour de cette saisie et du dessaisissement qu'elle implique, que je suppose que le problème de la psychose se posera ou ne se posera pas. Butoir sur lequel les passions vont venir se heurter, comme si cet amour pris dans une remarquable ambivalence, permettait d'introduire une faille, une limite à une dé-munition auquel le sujet aurait à se confronter au temps tardif d'un amour dans lequel il pourrait sombrer corps et âme (et qui ferait comme révéler cette vieille coupure *déplacée* chère aux théologiens plus qu'aux mystiques, entre corps et âme).

Témoignage précurseur (et fondateur) du *fort-da*, l'amour du père rend caduque (par avance) un tout-amour à prétention dyadique, modèle littéraire qui persiste pourtant à causer et à nous causer.

Peut-on avancer que l'énamouré, au temps de la défaite (ou du désastre), rejoue ce moment instable du *fort-da*, moment de vacillement où ce qui se trace, peut se réduire à une vision accommodée sur un point de non-retour et d'absence radicale qui l'entraîne vers la folie ou la mise à mort[13] ?

Nous nous situons ici au temps du retour d'une absence, de ce que je me propose d'appeler, non sans hésitation, une hallucination d'absence[14].

(Il me semble, du coup, difficile de parler d'érotisation de la mort. Il n'est pas d'érotisation possible de la mort, il y a de l'érotisation dans le regard du spectateur imaginé, ou dans celui du metteur en scène d'un drame où se joue la mort de l'autre).

Reconstitution du don d'un non-avoir, qui permet de postuler un lieu autre que celui de la satisfaction du besoin, tel est le point où je suppose que cette forme d'identification qui nous préoccupe s'articule à l'amour. De l'appel, du cri, qui

témoignent du besoin, et du passage de cette *expression* par les défilés d'une structure signifiante dont «l'enfant» ignorera toujours tout, se trace le texte d'un désir de savoir qui tend à border ce qui à ce point fait trou et qui introduit la mère dans l'ordre du symbolique.

Pour élaborer la première partie de ce texte, je me suis appuyé sur l'obscénité de l'amour, car je ne peux m'empêcher de penser que l'amour — comme comédie ou comme drame — répète sur une scène décriée, (démonétisée), une tragédie.

Aussi, allons-nous maintenant tenter de reformuler ce que j'ai avancé jusqu'ici pour justifier ce terme : incorporation-du-père.

Terme qui met fin à la situation narcissique primaire, fiction reconstituée vers laquelle chacun de nous se tourne, à un moment ou à un autre, sommés que nous sommes de faire appel chaque fois que le problème du Nom et de sa transmission se pose, à cet enfant merveilleux et terrifiant.

Si «l'enfant qui naît est... composé de morceaux de Nom dont l'étoffe est indissociable de la féminité maternelle»[15], avançons que ce qui se transmet de cette féminité maternelle là, en tant que dépliant de cette bouche qui se baiserait elle-même, fait rupture dans l'état supposé de pur plaisir et de pure satisfaction dans lequel l'enfant serait immergé, témoigne de ce lieu autre que celui du besoin, où s'ébauche le désir tel qu'il se constitue dans le champ de «l'insatisfaction et par l'intermédiaire de la demande qui refuse»[16].

C'est de ce point de rupture, d'insatisfaction, qui n'est pas sans laisser des traces, que des combustibles seront fournies à l'amour. Point qui pourrait (d'après Michèle Montrelay) avoir quelque rapport avec la féminité du père, et que je préfère pour ma part désigner comme témoignage de son incorporation. Car la féminité du père telle que nous la lisons n'a-t-elle pas, dans ces conditions, la plus étroite parenté avec ce que j'ai tenté de dégager à ma manière en ce qui concerne son incorporation ?

Ou, en d'autres termes : parler de la féminité du père, n'est-ce pas témoigner du mode d'identification par incorporation ? Si d'emblée, il n'est pas de corps-corps mère/enfant —, sinon dans la différence et la discontinuité, il n'est pas non plus de circuit plaisant, fermé, paisible entre «celle qui perd le sein-la mère», et l'enfant. Aussi, la demande viendra-t-elle témoigner de la répétition de l'insatisfaction.

Qu'est-ce qui rend supportable cette insatisfaction et la soutient, sinon le fait de chérir un «ne pas pouvoir tout» de l'humain quant à la satisfaction, de le rechercher et de se soutenir de lui ?

De cette hantise, de cette recherche du *pas-pouvoir-tout* et de sa répétition, le corps n'est pas sans être marqué, vacuolé, en zones différenciées, dites érogènes, lieux marqués d'un pas-pouvoir-tout, marqués aussi du point où la pulsion témoigne de la demande de l'Autre.

Ici, pourrait se figurer naïvement ce qu'il en est de l'incorporation du père. Disons qu'elle se présente comme un *dépliant* (dans les deux sens du terme), porteur

d'un message sur un message que la mère soutient auprès de l'enfant. Somme toute, si l'enfant incorpore un interdit, ce n'est guère dans le sens d'une ex-communication, mais d'abord comme une répartition de dire, un inter-dit qui serait une «répartition d'amour»,... un inter-dit qui serait un inter-locuteur.

Au même titre donc, que c'est la mère, c'est elle, qui perd le sein, l'enfant, au risque de filer muni d'un inépuisable viatique — (tout(e) — puissant(e) bienfaiteur(trice)) — vers le plaisir suprême d'un végétal perpétuellement arrosé par un fleuve inépuisable, vision terririsante d'un paradis où chaque chose serait à sa place pour la plus grande satisfaction de celui qui le hante, à ce même titre donc, l'enfant quant à lui, se trouve confronté à ceci : il incorpore un interdit, celui de la demande privilégiée, du commandement absolu du : «tu ne désireras pas celle qui a été mon désir»[17], et quelque chose — à partir — de cet interdit surgit, comme manquant à sa place dans l'ordre naturel pré-existant.

L'interdit incorporé est créateur de ce «manque à la place» qui permet le surgissement du sujet au temps de la privation.

C'est bien par-ce que nous ne sommes pas dans l'ordre de la nature mais dans celui du désir et du langage, que l'incorporation du père, son assimilation, et ce qui en résulte, ouvre le champ des premières formes de différenciation et d'identification.

Incorporation du père ? J'avancerai volontiers qu'il s'agit là d'un terme commode qui permet de rendre compte de ce qui donne cohérence, lien, liant, et densité, au corps.

Disons que dans l'opération qui s'accomplir dans l'incorporation, *le corps est lesté d'un en-moins.*

En-moins propre au surgissement d'un objet métonymique cause du désir et révélateur de l'impossible de l'Autre.

Incorporation du père comme repas cannibalique ? Oui, si nous considérons le «je te *haime*» que cela implique, et si nous voulons bien admettre, que la mort de l'enfant, celle que j'ai essayé de lire : l'[enfant-mort], indique que l'enfant ne perpétue qu'une lignée de mortels. L'enfant n'immortalisera rien, sinon un nom. Par contre, il révèle la mortalité. Et c'est bien ce qu'il révèle radicalement, et d'abord au père.

Et si l'incorporation du père a les plus étroites ressemblances avec la communion, le repas sacré, nous percevons ici que si elle introduit le sujet dans une lignée de mortels elle fonde aussi la croyance en un Dieu caché, immortel (un père d'une essence supérieure, dit Freud) dont elle révèle la radicale in-existence. Dieu comme doté d'un tout-savoir toujours défié, Dieu comme produit du silence et d'un défaut radical de présence, ne peut-il pas revenir, ressurgir, comme recours, quand le sujet rencontre quelque chose comme un vacillement de cette forme première d'identification ?

Le surgissement du sujet advient sur fond d'un enfant signe de la mort du père, d'un enfant Mort (!) témoin de l'instant fatal d'une première rencontre avec un premier pas qui fera trace[18], mais aussi temps de passage de l'enfant assassiné[19] à [l'enfant-mort], «instant d'enveloppement réciproque et contradictoire de l'avant

par l'après; on est encore ce qu'on va cesser d'être et déjà ce qu'on va devenir; on vit sa mort, on meurt sa vie... C'est le temps de l'angoisse et de l'héroïsme, du plaisir et de la destruction...» (Sartre dans *Saint Genet, comédien et martyr* au chapitre : «L'enfant mélodieux mort en moi, bien avant que me tranche la hache.»)

Aussi [l'enfant-mort] qui a la densité d'un verbe conjugué au futur antérieur, est cause de l'accession au langage, au mot, et au *il* du *je*, et témoigne de l'effacement des premières traces de *pas*.

(C'est à ce titre, et à ce titre seulement, de temps constitutif du lieu de l'Autre, que nous évoquons ici l'[enfant-mort].)

Ainsi, c'est autour de ce temps second, que se met en place l'identification au trait unaire, et aussi l'investissement libidinal de la mère comme séparée. C'est, situé dans l'entre-deux morts que l'enfant entre dans l'histoire, la constitue et s'y constitue.

«Séparé d'Elle»[21] pour «se parer de l'Autre», c'est ainsi que pris d'abord dans le déduit (divertissement amoureux), l'enfant, de demandes en fins de non-recevoir, de déductions en déductions accèdera au statut de sujet parlant, de sujet désirant.

Enfin, c'est en tant que l'identification par incorporation est «électivement masculine», qu'elle se soutient d'un «pas de ça», que du même coup, le *elle* du *je* est à proprement parler *inarticulable* : parce que annulation du *je* de la phrase. En effet, si le *je* se constitue au niveau de la mère, c'est bien parce qu'il vient remplir auprès de l'enfant sa fonction de message d'interdiction.

Là où l'enfant attend quelque chose d'*elle*, il entend un interdit venu de *il*. Déception soulageante sur lequel le *je* du sujet s'étaye, point d'ébranlement de l'assujet[22] où le père intervient comme *je*, et noyau de la seconde forme d'identification et de la formation de l'idéal du moi.

Ici se posent les insignes d'une masculinité qui rend insoutenable un quelconque *elle* de *je*.

Articulé au désir en tant qu'il est lié à la présence du signifiant dans l'homme, le *il* du *je*, nous aurons à l'entendre comme agencé à ce qui ne cesse de se conjuguer au futur antérieur, associé aussi à l'histoire étymologique du *mot* qui n'a accédé à sa fonction langagière qu'en passant par les défilés de la négation[20]... qui n'affirme sa positivité qu'en s'exprimant par la négation[23].

C'est ainsi que se différencie, me semble-t-il : langue maternelle, langage-femme/langue de la mère.

La langue maternelle ne saurait être qu'une langue où le sujet signifie ces stigmates identificatoires où le même est quand même transformé.

(La langue dite du caprice maternel serait-elle la langue schrébérienne de la psychose ?)

Il est temps d'interrompre ici ce texte.

Je l'ai intitulé «Le temps de l'insatisfaction». Peut-être était-ce là manière d'indiquer que c'est à ce point, que le temps donne sa mesure. Au point de l'insatisfac-

tion dont je parle. Je vous citerai en guise de conclusion, ce texte de Barthes, intitulé «Le chant romantique» :

«Que dire de ce qu'on aime, sinon *je l'aime* et le répéter sans fin ? Cette difficulté est ici d'autant plus grande que le chant romantique n'est aujourd'hui l'objet d'aucun débat : ce n'est pas un art d'avant-garde, il n'y a pas à combattre pour lui; et ce n'est pas non plus un art lointain ou étranger, un art méconnu, pour la résurection duquel nous devons militer; il n'est ni à la mode ni franchement démodé : on le dira simplement *inactuel.* Mais c'est précisément là, peut-être, qu'est sa plus subtile provocation; et c'est de cette inactualité que je voudrais faire une autre actualité.»

Alors, et l'amour du père ?
Et l'amour dans son obscénité et sa violence ?
Sont-ils actuels ou in-actuels ?

NOTES

1. A propos de l'insatisfaction... terme qui peut surprendre certains, je dirais, suivant en cela le Landais, qu'il s'agit d'un mot qui se réfère au désir : «*La satisfaction regarde le désir... suppose nécessairement le désir... la satisfaction mène au contentement, mais il faut que l'objet le procure... le contentement ajoute à la satisfaction des désirs une satisfaction douce de la possession.*»
Se référer aussi au *Séminaire «Les formations de l'Inconscient* où J. Lacan articule satisfaction et désir.

2. Dire qu'il s'agit d'une «croyance» nous permet d'avancer qu'il ne peut être parlé de Dieu autrement qu'en termes d'in-ek-sistence.

3. Journées d'Études de l'E.F.P. Septembre 1972.

4. «Deuil et Mélancolie» in *Métapsychologie.*

5. Séminaire sur l'identification, 21 Mars 1962.

6. «La Jalousie» par Madeleine Chapsal, (Fayard).

7. C'est ainsi que saint Bernard nomme la Vierge Mère.

8. *L'Identification* trad. Porge et Hommel.

9. S. Freud *Moïse et le monothéisme.* Le mot à mot donnerait : «La paternité serait une conjecture basée sur une conclusion et des prémisses.»

10. Séminaire «*Les formations de l'inconscient.*»

11. Séminaire sur l'identification.

12. Séminaire «*Les formations de l'inconscient*», 29-1-58.

13. De cette folie, disons qu'en l'occurrence elle est celle qui nous fait dire d'elle/de lui : «Il/elle est fou d'elle/de lui» «Il/elle le/la rend fou/folle»... où littéralement, quelque chose de la folie... et non de la psychose se joue pour le sujet en question. C'est en ce sens que je peux avancer l'hypothèse que ce qui apparaît de l'incorporation du père en ces moments, forme butée, irréductible, colore l'élan amoureux dans son extrême déchirement de cette nuance de folie.

14. Nous trouverons une représentation de cette «hallucination d'absence» dans les personnages de fantômes. Car si l'apparition est une hallucination de présence et relève d'une épiphanie, et que le spectre est constamment le retour effrayant d'un mort venu crier vengeance ou annoncer le décès d'un proche, le fantôme révèle un être dont on peut dire que «la vie n'a pas pris.» C'est dans cette tonalité fantômatique d'une image dont seuls les yeux seraient visibles, que nous entendrons l'hallucination d'une absence.

15. Michèle Montrelay : *L'ombre et le Nom* (Minuit).

16. J. Lacan : Séminaire «*Les formations de l'inconscient*» (16-4-58).

17. J. Lacan : Séminaire sur l'identification (21 Mars 62).

18. Jean Clavreul; in l'*Inconscient,* n° 7 : «Identification et complexe de castration.»

19. S. Freud «Sur la sexualité féminine» (1931).
Du temps de l'enfant assassiné, de celui dont Freud parle quand il évoque l'angoisse d'être assassiné que rencontre l'enfant soumis aux soins maternels, dont on peut dire après-coup qu'ils s'inscrivent comme illisibilité du désir de l'Autre, l'enfant passe par «le temps» de l'[enfant-mort].

20. A l'origine *mot* a le sens de «son émis.» Il est surtout utilisé dans des phrases négatives avec les verbes *dire, sonner*, tinter... C'est au contact de ces verbes qu'il prend la signification de *parole* (attestée depuis Roland) Bloch et v. Wartburg; *Dictionnaire étymologique de la langue française.*

21. *L'Ordinaire du psychanalyste,* N° 7.

22. J. Lacan : Séminaire *Les formations de l'inconscient* (29-1-59)

23. Le lecteur aura reconnu ici une référence faite au «Oui, j'enseigne là quelque chose de positif. Sauf que ça s'exprime par une négation» (J. Lacan : *Encore*)

RÉPONSES DE JACQUES HASSOUN

Jacques Hassoun a fait «le point» du mythe de l'incorporation du père, il a situé son au-delà et son non-au-delà, mais **LUCIEN MÉLÈSE** se voit pas bien «sur quel trajet de choses réelles se constitue l'après-coup symbolique.» Pour éclairer sa question, Mélèse évoque

l'exemple de Peter Pan «figure mythique du retour du pas-encore-né, être diaphane qui n'a pas encore de corps et va devoir disparaître» : dans ce mythe, il y a des représentations de corps, des traces d'événements réels. Sur quelles traces le passage symbolique dont parle Hassoun est-il censé, semblablement, se constituer ?

Voici comment au départ de sa réflexion, **HASSOUN** se figurait l'incorporation du père, ce rejeton de la phase orale. Il partait de l'idée de «la bouche qui se baiserait elle-même», configuration extrême du narcissisme primaire pour laquelle le seul fait de satisfaire au besoin, d'y répondre, serait déjà une sorte d'effraction; ce qui s'incorporerait, ce serait justement l'effraction, la rupture de cette félicité absolue. Dans cette affaire, le père fait figure de «dépliant», poursuit **HASSOUN**, mais un dépliant, c'est aussi un texte écrit qui vante des choses, qui résume.

Sur un autre versant, ce terme mystérieux d'incorporation du père qui nous renvoyait tout à l'heure à une anthropologie fantastique, n'est-il pas simplement *le terme que Freud a utilisé* ? Lacan nous le donne à entendre comme pur signifiant. C'est — et **HASSOUN** n'énonce pas la chose «sans un certain tremblement» — *le signifiant qui manquait à Freud.* L'incorporation du père serait dans le «bien avant que tu ne naisses» que Freud adresse au petit Hans; l'incorporation renverrait à un «c'était là avant.»

J'ai parlé de l'enfant assassiné, poursuit-il. Il faut attendre 1931 et le texte sur la féminité, un an après la mort de la mère de Freud, pour lire ces mots : «l'angoisse surprenante d'être assassiné que rencontre l'enfant soumis aux soins maternels.» Or, l'angoisse, ce n'est pas autre chose que l'illisibilité du désir de l'Autre. Pour Freud, jusqu'à cette date, l'amour maternel était non-ambivalent !

GUY LÉANDRE s'étonne : Jacques Hassoun n'a évoqué ni la métaphore paternelle, ni l'Oedipe.

Si **JACQUES HASSOUN** a parlé de l'amour, c'est parce qu'il révèle ce point de vacillement où le problème de la métaphore paternelle peut s'entr'apercevoir. «La folie de Dieu et la folie d'amour, ce sont deux moments d'une folie dont je dirais qu'elle procède de l'incorporation du père, mais qu'en même temps, celle-ci fait butée, ce qui fait que dans l'ordre de la mystique ou de l'amour, il n'y a pas forcément psychose. Cette butée apparaît «quand tout se débine.» C'est à ce point, dans ces moments où tout se défait, et où le sujet néanmoins ne bascule pas dans la psychose, que dans notre pratique analytique, on peut articuler quelque chose de l'incorporation.

On demande à Jacques Hassoun de revenir sur ce qu'il a dit de l'amour «en rapport avec l'imaginaire du corps et le réel de la mère.» Et sur le concept d'hallucination négative.

Ces questions interpellent vivement **JACQUES HASSOUN**. Jean-Pierre Dreyfuss le lui avait d'ailleurs fait remarquer : il se dégage du travail d'Hassoun une sorte de questionnement à propos du «donner corps», du «donner liant ou densité au corps» : ne se soutiendraient-ils pas de l'incorporation du père ? «Dans le corps de l'enfant, ce qui se marque comme zones dites érogènes, c'est à mon sens des points d'ancrage d'un *pas pouvoir tout* d'une part, et d'autre part, ce qui met en jeu la demande répétée. C'est l'expression à la fois de la demande en tant qu'elle est toujours répétée et insatisfaite, et du point de déhiscence (que J.P. Dreyfuss appelle le «hile du je») où le narcissisme primaire s'ouvre sur un échec.»

Au cours de la discussion qui a suivi, les points suivants ont pu être précisés[1] :

Que l'incorporation du père préhistorique permet de rendre compte de la mise en échec — (ou de marquer la fin) de ces autres mythes que seraient la mère archaïque et l'enfant du narcissisme primaire.

Qu'il s'agissait donc d'un *ensemble* propre à rendre compte de la seconde mort, de la fonction paternelle, et de la rentrée du sujet dans l'histoire.

Que dans ces conditions, les points charnières où pourrait se repérer le plus facilement ce mythe, renvoient à l'échec d'un amour dyadique, nostalgie d'une abjection où l'Absent (Dieu ou la femme — in-ek-sistants) est l'objet de vaines invocations.

1. Les intervenants dans la discussion n'ayant pas cru devoir utiliser de micro, le débat est resté inaudible à l'enregistrement.

CLAUDE DUPRAT

L'identification
Président de séance : S. Zlatine

LA PROBLÉMATIQUE PSYCHOTIQUE DE L'HOMME AUX LOUPS

À PARTIR D'UNE CERTAINE LECTURE DE «THE WOLF MAN BY THE WOLF MAN»

ARGUMENT

En 1970, près d'un demi-siècle après son analyse avec Freud, l'Homme aux loups termine la rédaction de ses mémoires, qui sont publiés un an plus tard sous le titre énigmatique de : The wolf-man by the wolf-man.

L'Homme aux loups se refuse à faire œuvre littéraire, il a l'ambition de rendre compte de faits «sans confondre poésie et vérité.» Par là il essaie de se protéger d'une vérité analytique qu'il sait brûlante. Bien entendu, il en dit plus qu'il n'y paraît et quand il peint les avatars de sa longue vie et les malheurs de ses ascendants le poids du destin évoque les tragédies antiques.

Dans l'histoire familiale, la mort impossible du registre mélancolique croise la répétition des deuils inachevés. L'Homme aux loups a pressenti, dans la mélancolie paternelle, l'effroi de l'innommable. Il n'a pu se nommer dans sa filiation à son père et il s'en est tenu à ce surnom qu'il devait à Freud de qui il acceptait une nomination. Il laisse à sa généalogie et à son identité le questionnement de l'énigme.

Dès 1918, Freud avait rendu célèbre l'Homme-aux-loups en publiant «Extrait de l'histoire d'une névrose infantile.» En 1970, près d'un demi-siècle après ses deux périodes d'analyse avec Freud (1910-1914 et 1919-1920) et plus de trente ans après la mort de Freud, l'Homme-aux-loups termine la rédaction de ses mémoires.

Les mémoires sont écrits en langue allemande, la langue de son analyse avec Freud et non dans sa langue maternelle qu'est le russe. Muriel Gardiner reçoit le texte original, le traduit en anglais et il est édité en 1971, à New-York, chez Basic Books.

Les mémoires comportent sept chapitres : 1) *Recollections of my childhood* («Souvenirs d'enfance»); 2) 1905-1908 : *Unconscious mourning* («Deuil inconscient»); 3) 1908 : *Castles in Spain* («Châteaux en Espagne»); 4) 1909-1914 : *Shifting decisions* («Décisions de changements»); 6) 1919-1938 : *Every day life* («Vie de tous les jours»); 7) 1938 : *The climax* («Le sommet»). Aux mémoires proprement dits «The Memoirs of the Wolf-man by the Wolf-man» l'édition américaine joint un autre texte de l'Homme aux loups «My recollections of Sigmund Freud by the wolf-man» *(Mes souvenirs de Freud par l'Homme aux loups)* et différents textes de Muriel Gardiner apportant de nombreuses précisions et donnant en quelque sorte une suite chronologique aux mémoires de l'Homme aux loups qui s'arrêtent à 1938. Enfin l'édition inclut l'observation de Freud et l'article de Ruth Mack Brunswick (celle qui reçut en analyse l'Homme aux loups en 1926 puis en 1938) dont le titre est : «Supplément à l'histoire d'une névrose infantile.» L'ouvrage reçoit le titre énigmatique de *The Wolf-man by the Wolf-man* : «L'Homme aux loups par l'Homme aux loups» et comme sous-titre *The double story of Freud's most famous case.* L'Homme aux loups commence en ces termes ses Mémoires : «Moi qui suis maintenant un vieil émigré russe âgé de quatre-vingt-trois ans et qui fus, sous le nom de l'Homme aux loups, un des premiers patients de Freud...» Il s'en tient au surnom que lui a donné Freud et se refuse à préciser sa véritable identité. Il cache son patronyme avec la dernière énergie et ne fait pas une seule fois référence à ces initiales S.P. citées dans l'étude de Freud à propos de ce rêve de l'Homme aux loups où un homme arrachait à une *Espe* ses ailes, *Espe* étant l'altération du mot allemand *Wespe* qui signifie guêpe.

Enfin, s'il évoque un instant son prénom — Serge — c'est indirectement et en français, en citant une phrase de sa gouvernante française à son adresse.

Énigme de l'identité de l'Homme aux loups, énigme de la visée de ses Mémoires.

Évoquant l'observation de Freud, Jacques Lacan, dans les *Écrits techniques* nous dit que : «sur la restitution du passé Freud met et remet toujours l'accent.» Dans le même Séminaire, Lacan montre comment, pour Freud, «la dimension propre de l'analyse c'est la réintégration par le sujet de son histoire jusqu'à ses dernières limites sensibles, c'est-à-dire jusqu'à une dimension qui dépasse de beaucoup les limites individuelles.» L'important est ce que le sujet reconstruit et «en fin de compte, ce dont il s'agit c'est moins de se souvenir que de réécrire l'histoire.»

C'est en 1957, à Vienne, à l'âge de soixante dix ans, selon le conseil de Muriel Gardiner, voire sous son amicale pression, que S.P. commence ses Mémoires. Il lui faudra treize ans pour rédiger les sept chapitres et il est essentiel de noter que le dernier chapitre qu'il lui restera à écrire sera celui de ses souvenirs d'enfance («Recollections of my childhood») et que Muriel Gardiner reçut le dernier manuscrit juste avant l'envoi à l'imprimeur des six chapitres déjà rédigés. Elle saisira après coup que S.P. avait, alors qu'il se trouvait déprimé, écrit les souvenirs de son enfance en étant confronté, comme dans son analyse avec Freud, à un temps limite. Certes écrire est très différent de parler et une *writing cure* n'est pas une psychanalyse. Cependant l'Homme aux loups en écrivant ses Mémoires, au crépuscule de sa vie, n'a-t-il pas fait un dernier effort, un effort désespéré, pour continuer une interroga-

tion sur ses énigmes et celles de sa famille, une dernière tentative pour réécrire son histoire ?

Dans l'introduction «Extrait de l'histoire d'une névrose infantile», Freud précise :

«Seule cette névrose infantile fera l'objet de ce travail. En dépit de la prière expresse du patient, je me suis abstenu d'écrire l'histoire complète de sa maladie, de son traitement et de sa guérison, cette tâche m'ayant paru techniquement impraticable et socialement inadmissible. Voilà qui nous ôte du même coup la possibilité de mettre au jour le lien rattachant la maladie infantile à la maladie ultérieure et définitive. De celle-ci, je pourrai seulement dire que le patient, par la suite de sa maladie, resta longtemps dans des sanatoriums allemands et fut alors étiqueté par qui de droit comme atteint d'un état «maniaco-dépressif.» Ce diagnostic était certainement applicable au père du patient, dont la vie, pleine d'activités et d'intérêts variés, avait été à plusieurs reprises, troublée par de graves crises de dépression. Chez le fils, je n'ai pu, malgré une observation de plusieurs années, déceler aucun changement d'humeur qui fut en disproportion, par son intensité ou par ses conditions d'apparition, avec la situation psychique alors manifeste. Je suis d'avis que ce cas, comme beaucoup d'autres que la psychiatrie clinique a parés de diagnostics variés et changeants, doit être regardé comme constituant l'état qui succède à une névrose obsessionnelle spontanément résolue, mais laissant, après guérison, des séquelles.»

Nous appuyant sur les articles de Ruth Mac Brunswick et de Muriel Gardiner et sur la publication des Mémoires de l'Homme aux loups, nous nous ne nous limiterons pas à l'étude que Freud a donnée et nous tenterons de mettre en évidence ce qui, dans la vie de S.P. (c'est par ces initiales que nous appellerons souvent ici l'Homme aux loups) et dans l'histoire de ses ascendants confirme la démonstration par Jacques Lacan de la structure psychotique de l'Homme aux loups chez qui la forclusion de la castration, radicalement distinguée par Freud de ce qui ne serait que refoulement, *(Verwerfung* par opposition à *Verdrängung)* explique la prédisposition à la psychose.

L'hallucination du doigt coupé, décrite par S.P. dans l'observation de Freud et qu'il date de ses cinq ans, préfigurant déjà, peut être, l'état paranoïde dans lequel il se trouve plongé en 1926 qui le conduisit pour la première fois chez Ruth Mack Brunswick à qui il parlera d'un irréparable dommage causé à son nez, du désespoir et du désir de vengeance qu'il en éprouvait, de la contemplation obsédante et agitée de l'objet de son malheur. Par la suite, la façon dont il réagit en 1938 au suicide de sa femme et peut être également ses très nombreuses dépressions, notamment celles de 1951 et 1955, puis celle de 1970 quand, pour lui, se posa la question d'écrire ses souvenirs d'enfance, évoquent, à certains égards, la psychose.

Dans une lettre à Muriel Gardiner, l'Homme aux loups souligne qu'en écrivant ses Mémoires il n'a pas voulu faire de la littérature et que son souci a été de rendre compte des faits, «sans confondre poésie et vérité, sans permettre à l'imagination

d'agrémenter la vérité.» Effectivement le texte est sans lyrisme et sans polyphonie. L'Homme aux loups s'est protégé de cette façon de cette vérité analytique qui a tant d'affinités avec la poésie, qui se loge entre les lignes et appartient au registre d'un mi-dire. Néanmoins S.P. nous donne de nombreuses précisions de grande importance dont la révélation a pu lui coûter. Surtout son texte en dit bien davantage qu'il y paraît. Les informations données sont à mettre en rapport avec des silences étranges, des obscurités, des particularités énigmatiques.

L'Homme aux loups acquiert malgré lui la poésie des tragiques quand il évoque le poids de la mort sur son destin et sur l'histoire de sa famille. Pour S.P. il y a eu le suicide de sa sœur Anna à la fin de l'été 1906 (elle avait 21 ans et lui 19), la mort étrange de son père deux ans plus tard (il n'utilise pas le mot suicide mais il parle d'une dose trop forte de véronal), le suicide de sa femme, Thérèse, en 1938. Mais, il y eut, antérieurement, bien avant sa naissance d'autres malheurs.

Ainsi sa grand-mère paternelle, Irina Petrovna, Irina, fille de Pierre, Irène, fille de Pierre, selon l'usage russe, la seule qu'il nomme directement avec précision eut de nombreux enfants, mais, pendant longtemps, seulement des garçons; elle eut enfin une fille, prénommée Lyuba, à qui elle voua l'amour le plus grand. Et lorsque son unique fille mourut encore enfant, Irina Petrovna perdit le goût de vivre, et sa mort, due officiellement à une dose excessive d'un médicament dangereux, avait le sens d'un suicide, notamment pour la mère de l'Homme aux loups.

L'Homme aux loups ne précise pas les dates de la mort de Lyuba et d'Irina Petrovna mais il nous explique qu'après le décès de sa femme, le grand père paternel, richissime propriétaire terrien du sud de la Russie, se mit à boire et fut à l'origine d'un drame familial proche de celui peint par Dostoïevski dans *Les Frères Karamazov,* en se mettant en tête d'épouser la fiancée de son fils Nicolas (l'oncle paternel de S.P.) et en n'hésitant pas à déshériter son fils quand la jeune fille eût choisi de se marier avec Nicolas. L'Homme aux loups ne nous dit pas la date de la mort d'Irina Petrovna, ni celle du décès de Lyuba il n'indique pas davantage quand s'affrontèrent le grand père et son fils; nous savons seulement que le grand père mourut un an avant la naissance de S.P. (probablement donc en janvier 1886) et les circonstances de sa mort ne sont pas évoquées.

L'Homme aux loups nous révèle un autre drame ayant frappé sa famille dans la branche paternelle. L'oncle préféré de S.P., le plus jeune des deux frères de son père, oncle Peter, aimé pour son caractère enjoué et sociable, s'était mis à avoir un comportement bizarre et à parler de façon étrange, à refuser la compagnie de ses semblables, à présenter des idées de persécution. Curieusement, note S.P., oncle Peter se voua, depuis le début de sa paranoïa (diagnostic du célèbre Korsakoff) à de stériles recherches historiques. Cette fois encore S.P. ne donne aucun repère chronologique.

Sur la maladie mentale de son père et de sa sœur, sur ses réactions à leurs troubles et à leur mort, S.P. reste discret, il apporte néanmoins plusieurs précisions intéressantes. L'Homme aux loups nous dit qu'il s'est trouvé plongé dans la plus profonde dépression, avec des idées de suicide, après la mort de sa sœur Anna. Pour caractériser son état, il use même du mot de mélancolie. Il semble attribuer à la

mort d'Anna la cause déclenchante des états dépressifs qui le conduisirent, avant son analyse avec Freud, à fréquenter, comme son père, les maisons de santé les plus huppées, essentiellement en Allemagne.

Pour sa part, Freud, date des dix-huit ans de S.P. les débuts de dépression, soit en 1905, un an avant le suicide d'Anna et c'est à une blennorragie ayant fait revivre chez son patient la peur de la castration, mis en déroute son narcissisme et l'ayant contraint à abandonner l'espoir d'être un favori du destin, qu'il donne de façon irréfutable la fonction de cause déclenchante. Quand S.P. lui raconte qu'à la mort de sa sœur il avait à peine éprouvé un soupçon de chagrin et qu'il s'était réjoui d'être devenu l'unique héritier, Freud s'inquiète. Il se rassure lorsque l'analyse révèle que les larmes brûlantes versées par l'Homme aux loups sur la tombe du grand poète Lermontov exprimaient inconsciemment son chagrin de la disparition de sa sœur.

D'après les mémoires, S.P. a environ cinq ans au moment où son père vend le grand domaine situé sur les rives du Dniepr, au nord de la ville de Kherson, où vivait la famille et où, le 24 décembre 1886 du calendrier julien, soit le 6 janvier 1887 de notre calendrier, S.P. avait vu le jour. Toute la famille va quitter la campagne pour la ville d'Odessa où le père achète un somptueux hôtel particulier. C'est un déracinement et S.P. pense que son père se rendit compte très vite qu'il avait fait une erreur et cette prise de conscience provoqua chez lui, peu de temps après, sa première dépression mélancolique. Dans *Cinq psychanalyses* Freud évalue à cinq ans l'âge de S.P. au moment du départ pour Odessa et il indique qu'à six ans, l'Homme aux loups a rendu visite à son père, frappé par la mélancolie et séjournant dans un sanatorium; S.P. fut bouleversé de la mauvaise mine de son père et il ressentit pour lui de la pitié. Freud analyse par quel mécanisme S.P. était, depuis sa sixième année, obligé d'expirer quand il voyait des gens dignes de compassion, mendiants, infirmes, gens laids, vieux ou misérables.

Freud montre comment le père était le prototype de tous les deshérités mais il ajoute que par là le patient copiant son père encore au sens positif car la respiration bruyante était l'imitation du bruit qu'il avait entendu émaner de son père pendant le coït, lors de la scène primitive.

Cette sixième année était celle où S.P. avait acquis la lecture et dans ses mémoires, il nous parle avec émotion des rares moments où son père trouvait le temps de jouer avec lui, de lui apprendre à lire le russe, et à déchiffrer l'alphabet cyrillique.

Jusque vers sept, huit ans il semble que l'amour et l'admiration pour son père aient été au premier plan malgré les débuts de sa maladie; l'on peut néanmoins être sûr que la première manifestation de la psychose chez le père avait porté à l'Homme aux loups une grave blessure symbolique.

S.P. parle peu de sa relation à son père dans les dernières années de son enfance, cependant, à propos du suicide de sa sœur, il note que la mort d'Anna lui avait valu de retrouver la sollicitude paternelle, remarque empreinte d'un humour plutôt sombre, S.P. ne manque pas aussi de souligner qu'après le suicide de sa fille,

le père avait eu le sentiment d'avoir failli à sa fonction paternelle et que, sur un autre plan, il en avait été affecté de façon particulière et personnelle. On sait l'importance du lien incestueux qui avait existé entre S.P. et sa sœur et l'on peut supposer, peut-être, un lien de cet ordre entre Anna et son père lorsqu'adolescente, elle noua avec celui-ci une relation privilégiée. Il est probable qu'il y eut là une question brûlante qui n'échappa pas à l'Homme aux loups. De toutes façons, S.P. aura payé cher le retour de l'amour paternel; la jalousie et la peur du père s'éloigneront mais il perdra l'admiration qu'il avait, jeune enfant, pour le monsieur qu'il rêvait d'égaler un jour. Dès lors, S.P. s'identifie non plus au «Monsieur» mais au malade dépressif. Après avoir demandé conseil à son père, il consulte les neurologues et fréquente les maisons de santé, et c'est l'illustre Kraepelin, le psychiatre de son père, qui l'oriente vers le sanatorium où il rencontre Thérèse qui travaille comme infirmière et dont il tombe aussitôt éperduement amoureux.

A la fin de l'été 1908, S.P. reçoit un télégramme annonçant la mort soudaine de son père trouvé sans vie dans le lit d'une chambre d'hôtel de Moscou. Dans ses mémoires, il suggère que son père, âgé seulement de quarante-neuf ans, et d'excellente santé physique, avait peut-être pris par erreur une dose trop forte de véronal, médicament familier à ses insomnies. S.P. n'emploie pas le mot *suicide,* et il n'établit aucune association entre la disparition de son père, le suicide d'Anna en 1906, et bien avant la naissance de S.P. la mort étrange de sa grand-mère paternelle Irina Petrovna.

Freud se montre encore plus discret; il ne donne aucune précision sur le contexte de la mort du père de S.P., et ne laisse point entendre qu'il y ait eu suicide. Pourtant il n'avait pas hésité à parler de la psychose mélancolique du père de son patient, de la démence précoce d'Anna et de son suicide. Dans les mémoires, S.P. fait silence sur le drame qu'a pu représenter pour lui la mort de son père et sur le travail de deuil dans son inconscient. Comme Freud, il se borne à évoquer les reproches violents qu'il faisait à sa mère sur des questions d'argent, alors qu'elle administrait l'héritage, il pense à un déplacement sur sa mère des sentiments ambivalents qu'il ressentait à l'égard de son père, sans s'interroger davantage.

Du côté maternel, l'histoire de sa famille porte également la marque de la folie et de la mort mais de façon moins massive que dans la branche paternelle.

Vers la fin de sa vie, le grand père maternel de l'Homme aux loups, dont S.P. n'évoque ni le patronyme ni le prénom, connut des périodes où il se montrait soudainement enjoué, sociable et généreux : son optimisme et sa confiance ne connaissant plus alors de limites. Il s'enthousiasmait pour des projets mirifiques. Il avait même l'idée de convoquer un congrès mondial de l'espéranto dont il aurait été le président. Les psychiatres attribuèrent à l'artério-sclérose ces phases d'euphorie qui surprirent chez un homme ordinairement réservé, taciturne et avare. Il vécut néanmoins fort âgé et S.P. ne précise pas la date de son décès ni ses circonstances.

De sa grand-mère maternelle qu'il ne nomme pas davantage, il dit seulement qu'elle aurait été paralysée de nombreuses années et nécessitait en permanence les soins d'une infirmière. Cependant le début de la paralysie n'est pas daté ni le décès.

A propos de sa mère, l'Homme aux loups confirme les faits déjà indiqués par

Freud; la mère de S.P. était très attachée à sa famille, notamment à ses frères et sœurs et très souvent elle parlait de la mort de ses trois jeunes frères. Elle évoquait avec une particulière tendresse le plus jeune, qui, disait-elle, avait vu venir la mort et l'avait acceptée.

Qu'avait représenté pour elle ce frère ? Et quel avait été le poids de ces trois deuils sur ses parents et sur elle-même ? D'autre part, quand il décrit le contexte de ses cinq premières années, l'Homme aux loups souligne les fréquentes absences de ses parents, le peu de temps qu'ils lui consacraient quand ils étaient présents, et il met l'accent sur ceci : sa mère devenait la plus attentive des mères. L'infirmière la plus dévouée, lorsqu'il tombait malade; il rappelle qu'il avait failli mourir en bas-âge d'une pneumonie et qu'un linceul avait même été préparé. Il évoque aussi la malaria qui l'avait frappé pendant sa petite enfance mais il passe sous silence son observation du coït de ses parents alors qu'il se trouvait dans leur chambre pendant un accès de sa maladie.

Juste avant trois ans et trois mois il avait entendu sa mère se plaindre au médecin et l'on sait que Freud a pointé l'effet déterminant du «Je ne peux plus vivre ainsi», de la plainte maternelle moins de deux ans après la vision de la scène primitive.

S.P. a représenté pour sa mère les trois frères morts dont elle n'avait pu faire le deuil. A un autre niveau, S.P. s'est trouvé pris dans la plainte hystérique de sa mère; la mère ne pouvait manifester sa présence auprès de l'Homme aux loups durant sa petite enfance que dans l'actualité de la maladie et l'arrière-plan de la mort. Il était, pour elle, objet de soins, chargé de combler son manque. La maladie maniaco-dépressive du père de S.P., l'impossibilité, dès lors, pour le père, d'assurer comme il aurait été nécessaire une fonction paternelle, et l'identification du fils au symptôme de dépression de son père, ont emprisonné encore davantage l'Homme aux loups dans la capture maternelle.

Bien plus tard, son mariage avec Thérèse, (*infirmière* se dit «sœur» en allemand), traduit son lien incestueux à sa mère et à sa sœur, sa position passive envers les soins de sa mère, et la séduction venue d'Anna, quand il avait trois ans et trois mois et sur quoi il fait silence dans ses Mémoires.

Que sa bonne vieille Nania l'ait choyé dans son enfance et vu en lui le remplaçant de son propre fils mort en bas âge, que sa femme Thérèse, en 1919 ait perdu, quatre ans après son mariage avec S.P. sa fille unique, Elsa, née d'une précédente union, redouble ce réseau mortifère.

Ainsi, depuis la mort de Lyuba et celle des trois frères de la mère de S.P., dans l'histoire familiale, la répétition des deuils inachevés croise la mort impossible du registre mélancolique, l'identification du moi à l'objet perdu étant propre à la mélancolie.

Cependant, grâce à Jacques Lacan, nous savons que c'est dans la forclusion du Nom-du-Père que réside la détermination fondamentale des psychoses. Chez le père de l'Homme aux loups, chez l'oncle paternel prénommé Peter, chez sa sœur Anna, la forclusion du Nom-du-Père montre ses effets ravageants dans le déchaînement de la psychose.

Chez S.P. la psychose n'est pas aussi envahissante et funeste mais l'hallucination du doigt coupé l'épisode de 1926, ses réactions après la mort de sa femme en 1938, et peut-être aussi certaines de ses fréquentes dépressions ultérieures, sont de l'ordre de la psychose.

D'autre part, dans les Mémoires, de nombreuses particularités témoignent de l'impossibilité pour l'Homme aux loups d'évoquer son patronyme, de s'inscrire dans sa filiation, de prendre place dans la lignée paternelle.

Qu'il taise obstinément son patronyme, qu'il fasse silence sur les prénoms de son père et de son grand-père paternel, qu'il cache les prénoms et le patronyme de ses grands-parents maternels a valeur de symptôme.

Lorsque S.P. nous apprend le prénom de sa mère c'est indirectement, en référence à une interprétation de Freud, je cite : «comme le premier prénom de tante Alexandra était le même que celui de ma mère, l'interprétation du professeur Freud fut que j'avais identifié ma tante à ma mère.»

Son propre prénom nous l'apprenons par la citation d'une phrase de sa gouvernante française : «Serge a un jugement juste»; la citation est en français dans le texte et nulle part son prénom n'apparaît sous sa forme d'origine dans la langue russe, sa langue maternelle. Absence du mot Serguei, absence des initiales S.P. dont on ne sait si la seconde lettre correspond au patronyme de l'Homme aux loups, ou au prénom de son père, selon l'usage russe.

Par contraste, quel sens donner à l'évocation des prénoms de ses trois oncles paternels : Nicolas, Peter, Épiphanie, du prénom de sa tante paternelle, Lyuba, à l'évocation des prénoms des deux oncles maternels : Alexis, Basile, et de deux tantes maternelles : Eugenia et Xenia ?

Pourquoi nomme-t-il, et de façon exceptionnellement directe et précise, sa grand-mère paternelle, Irina Petrovna, Irina, fille de Petrov, Irène, fille de Pierre, selon l'usage russe, et elle seule ? Sans divulguer son patronyme, l'Homme aux loups aurait pu faire référence à sa propre filiation en disant le prénom de son père et en y adjoignant le «itch», marquant qu'il est «fils de» ? De même, il lui aurait été facile de référer ses ascendants à leur père sans préciser leur patronyme.

Quelle étrange discrétion ! Il publie ses Mémoires, n'hésite pas à parler de drames personnels ou familiaux, donne à voir les photos de ses parents, de sa sœur, d'une tante, de Nania, de sa femme, de la somptueuse demeure familiale d'Odessa.

Pourquoi ces silences, ces non-dits, ces prénoms et ces noms qui ne sont pas dits ?

Il est aussi frappant de constater que dans les *Mémoires de l'Homme aux loups*, il désigne nombre de prsonnages tantôt par une initiale tantôt par un nom de famille sans qu'on ait le moindre indice justifiant l'extrême discrétion ou à l'inverse la précision de la nomination. Très insolite également, cette façon qu'a l'Homme aux loups d'appeler *Dr. Mack* son analyste Mme Ruth Mack Brunswick.

Tout aussi remarquable est la manière dont S.P., s'intéresse à l'origine de tel ou tel, à son patronyme, à sa filiation, à sa généalogie. Ainsi, à propos de son précepteur, Alexander Jakalovitch Dick, il précise l'origine hollandaise du patronyme

(Dick) et il évoque le *itch*, marque seconde de la filiation, ajoute que sa mère est russe, et qu'il parle parfaitement le russe, l'allemand, et le français.

Pour Lermontov, le grand poète russe qu'il admirait entre tous, il note que le nom de famille du poète est d'origine écossaise, et que ce nom d'origine, Lermon, dans sa version russe, est devenue Lermontov.

L'attention que porte S.P. à la généalogie, à l'origine linguistique, à la nationalité d'origine, au repérage de la langue maternelle, à la transmission d'un nom, à l'altération de la lettre d'un patronyme après une émigration, étant à opposer à son silence sur ces points pour lui-même et sa famille.

Freud avait pointé ce lapsus de l'Homme aux loups qui, ayant eu à traduire le mot latin *filius* avait utilisé le mot français *fils* au lieu de faire appel à sa langue maternelle alors que son professeur de latin se trouvait porter le nom de *Wolf*.

Lacan articule la fonction paternelle sur la fonction symbolique et met l'accent sur le Nom-du-Père comme signifiant majeur. Il précise : «Pour faire un joint entre le nom du père en tant qu'il peut, à l'occasion marquer, et le père, dont la présence effective, n'est pas toujours nécessaire pour qu'il ne manque pas, nous introduisons l'expression de *métaphore paternelle*.» «La métaphore paternelle agit pour autant que la primauté du phallus est instaurée dans l'ordre de la culture.»

Puis, dans *R.S.I.*, Lacan expose comment les noms du père sont le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel en tant que noms premiers ayant la fonction de nomination et il en démontre l'articulation complexe par l'interrogation des nœuds borroméens; dans le même Séminaire, il souligne que l'interdit de l'inceste est structural du fait du Symbolique. «Cet interdit consiste dans le trou du symbolique pour qu'apparaisse, individualisé dans le nœud, le Nom-du-Père, ce qui veut dire le père comme nom, ce qui ne veut rien dire au départ, et non seulement le père comme nom mais le père comme nommant.» Et il y a un lien entre l'interdit de l'inceste et la castration qui est essentielle.

En m'appuyant sur ces points de la théorie et sur la lecture que j'ai pu faire des Mémoires de l'homme aux loups je me risquerai à proposer quelques hypothèses :

1. S.P. ne s'inscrit pas dans la ligne paternelle directe où se transmet son patronyme; en nommant la seule Irina Petrovna, sa grand-mère paternelle, il s'inscrit du côté des femmes dans la branche paternelle; en référant la grand-mère au prénom de son père : Irina fille de Petrov, Irène fille de Pierre, il met en place un garde-fou.

2. La répétition des psychoses dans la branche paternelle chez S.P. et sa sœur Anna, témoigne des effets ravageants de la forclusion du Nom-du-Père sur deux générations, et renvoie à l'énigme de l'histoire des arrière-grands-parents au-delà du suicide d'Irina Petrovna, et de la déchéance du grand-père paternel.

3. L'attitude contradictoire de S.P. quant à la généalogie laisse supposer une énigme de sa généalogie, un accident de cette généalogie, un silence, un non-dit. Lorsque Jacques Lacan nous apprend dans les *Écrits* comment l'élision du signifiant W dans la ESPE trouve sa correspondance dans l'élision de la première syllabe du nom de famille, en quoi se perpétue la noble bâtardise, où une branche s'origine en russe ? Peut-être laisse-t-il entendre la possibilité d'une telle énigme ? L'impossibilité,

pour l'Homme aux loups, d'écrire son patronyme, de faire référence à sa filiation, et ses bizarreries dans l'évocation des noms, signent, à notre avis, la forclusion du Nom-du-Père.

Les deuils inachevés, la mort impossible, la force du lien incestueux à la mère et à la sœur, l'identification à la jouissance maternelle lors de la vision de la scène primitive, confirment la forclusion de la castration, la forclusion du Nom-du-Père. L'Homme aux loups, par son analyse, et peut-être aussi par la rédaction de ses Mémoires, a lutté contre la psychose et, n'ayant pu se nommer dans sa filiation à son père, il s'en est tenu à ce surnom qu'il devait à Freud, de qui il acceptait d'être nommé.

JEAN-JACQUES MOSCOVITZ

L'identification
Président de séance : S. Zlatine

À PROPOS DE L'INCORPORATION

(EINVERLEIBUNG)

C'est en avançant devant vous ces trois termes : *liens surpris, incorporation nullivore, fonction analyste* que j'essaierai d'articuler devant vous mon propos sur l'identification.

Articulation par quoi je souhaite soulever quelques points pour une discussion plutôt que de vous déverser ex-abrupto un trajet déjà tout tracé. Articuler ces trois points : leur énoncé évoque que ce trajet me questionne et n'a rien de définitif : c'est la question de savoir s'il y a bien une question du Père, d'un sujet d'avant la question (celle du A). Et cela par rapport à ce lien Père-Fils de l'identification narcissique qu'on oppose classiquement à l'identification hystérique.

Je m'explique par une boutade : *articulation*, au sens propre, anatomique c'est ce qui va avec liens, ligaments, et surtout un mot : celui d'*aponévrose.* Pour l'analyste il fait irruption, c'est un «à partir de là», il y a de la névrose (narcissique ou de transfer)[1].

Du père au fils (et pourquoi pas à la fille, d'ailleurs) : point de névrose; exclusion ou concentration en un point unique, retenons qu'à partir de là, de la névrose commence : point comme attribut ou comme existence ?

Ce point est ce qui se passe mal ou pas entre père et fils, ne cesse pas et : à un moment la parole est de trop et c'est un acte, un coup de gueule, la voix grosse du père, qui sont attendus. Ce hurlement, ce vociféré : j'essaierai de le reprendre tout à l'heure.

Voyez ce qui se passe pour Hans-le-petit. Je fais référence à ce texte des *Cinq psychanalyses,* car elles sont interminables par définition : apo-névrotiquement.

1. Névroses narcissique ou de transfert : je veux dire qu'ici il ne s'agit nullement d'un avant la névrose nommable, d'une étiquette «Psychose» ou autre; névrose au sens freudien, ce sont les névroses narcissiques (psychose) et de transfert (accessibles au dit tel).

Hans-le-petit va chercher son cheval d'angoisse pour s'éloigner de l'intérieur du père et faire de la place à son sexe; «se marier avec.»

S'éloigner de son père donc — père bavardant très sérieusement avec Freud qui explore là le champ de la castration dans son rapport à l'inconscient.

D'après l'observation, personne d'autre que Freud pour Hans ne peut être en place de lui articuler ce quelque chose qui fonde la reconnaissance de cet au-delà : ce «grand Autre» comme lieu.

A Freud, il peut lui dire : «si mon père parle avec toi, toi tu parles avec Dieu» : Hans est sorti d'affaire à partir de cette entrevue. Il y a là une possibilité d'ouverture du champ de la causation qui peut être offerte au sujet. Les pourquoi peuvent s'ombiliquer.

«Ombiliquer» : voyez combien il est difficile de ne pas s'orienter vers d'où l'on vient. C'est en terme apparemment du registre maternel que j'évoque cette causation. Bien sûr l'ombilic, c'est quand même le nouveau-né qui le «reçoit». C'est le signe même de la séparation d'avec cet objet partiel entre tous, le placenta, cet objet caduque qui disparaît. Modèle utilisé par J. Lacan pour désigner cet objet spécial, l'objet *a* mais celui-là, le placenta, reste énigmatique dans son rapport à la pulsion (vampirisme ?)

Je crois ne pas sortir du sujet qui nous intéresse, sujet de la citation, en donnant là ma référence au *Séminaire* de Jacques Lacan (sur l'identification et sur l'angoisse). *Séminaire* où, leçon après leçon, un effet d'enseignement analytique surgit, et dont nous essayons ici, ensemble, de rendre compte.

L'image que je me permettrai à propos du Séminaire est la suivante : c'est celle d'une riche caravane, disons celle de la Route de la soie, et comme toute caravane, les pilliards ne sont pas loin, et qui dans un coup de main s'emparent d'un butin chacun à sa façon, quitte à le rapporter... c'est-à-dire tel moment de lecture plutôt qu'un autre.

C'est déjà là poser le rapport à la loi, à la loi d'un dire, dire qui se déroule pour être reçu mais non sans questions, surtout si ce discours fait réponse.

Ce terme de pillard est exagéré, mais il est à entendre aussi en terme «d'embuscade théorique» à l'intérieur de la caravane elle-même : à savoir que cet instrument topologique, par exemple, qu'est la surface de Moebius, pille de fait, débusque et en même temps embusque la pensée, rend caduque tout l'acquis de ce qu'en termes freudiens, on qualifie de «devenir conscient.» L'usage de la topologie montre comme il est dit dans *Scilicet*[1] : qu'«un sujet ne peut se saisir lui-même qu'à l'intérieur de la structure et où il ne s'y découvre que divisé par le signifiant.»

1. *Scilicet*, n° 2-3. «Le clivage du sujet et son identification.»

Embuscade, dis-je, car «l'effet Moebius» procède de l'inquiétante étrangeté. D'abord *heimlich,* puis dans un deuxième temps : c'est la surprise d'être à la fois en un point là, et le même de l'autre côté, qui reste la même surface de fait.

Cette ligature des contraires se retrouve dans *heimlich — un-heimlich.* Or justement, dans ce texte de Freud, il s'agit, il ne s'agit que de cela : des avatars des liens entre Père et Fils, et où justement le contraire, la négation, l'*un-heimlich,* fait «partie de la série de toutes les combinaisons possibles»[1], cela rappelant cet article de Freud : «Du sens opposé dans les mots primitifs» (1910)[1] : la négation peut s'exprimer au moyen d'une seule et même représentation que l'affirmation.

Le surgissement du nom, la fonction du nom propre, procède dans cette désignation directe du signifiant comme objet, de cette surprise de l'inquiétante étrangeté. Cet effet de surprise, «d'opposition des contraires»[2] entre le Tout et le Rien est propre à cette identification dite primordiale.

Einverleibung : cela fait effet de nom propre (de l'allemand au français) : l'incorporation du père premier type d'identification selon Freud, et où quelque chose saisit ou a été saisi mais quoi ? Dévoré le père a été détruit, son meurtre consommé.

Et c'est un mythe, puisque dans le cadre analytique, celui de l'Oedipe, il n'y a que des avatars : ainsi dans sa version obsessionnelle, la tragédie d'Hamlet nous montre la honte et le doute des hontes surprises de son propre père : d'où le geste vengeur toujours remis à plus tard.

Le spectre du père, revenant, dont la voix se fait percevoir : le «pas sans objet» de l'incorporation que je qualifie, c'est là mon hypothèse de travail, de nullivore, d'apulsionnelle; ce «pas sans objet» d'où surgit un indéterminé, voire un rien; rien d'oral en tous cas, un rien qui s'apparente au vocal, voix comme objet chu de l'organe de la parole, «voix de la conscience», du sur-moi archaïque.

Dans ce terme de *liens surpris,* j'essaie d'indiquer ce lien fils — père, où, c'est dans *Totem et Tabou,* apparaît ce Père que Freud décrit toujours tyrannique, vengeur, unique en son désir, car : père primordial et désir font Un, Un disjonctif d'avec tout le reste de la parole.

Car de ce père-là : point de névrose : il est «nul être conscient»... En ce que «Dieu est inconscient.» (*Séminaire XI,* p. 58).

C'est dire qu'il n'y a pas d'analyse du père.

Et là se montre ce lien indestructible entre le désir et la loi. Seul le fils est «médiations», il va se laisser faire, s'il le peut, car cet objet-cause du désir, cet objet dont on dit que l'angoisse est le signal de l'absence, alors que Lacan nous

1. D. Sibony : «Remarques sur l'affect *ratial*» in «*Eléments pour une analyse du Fascisme*» (A.M. Macciocchi). col. 10/18 Vol. II.

2. Conrad Stein in : *La mort d'Oedipe,* collection Médiations Denoël-Gonthier, p. 143.154.

propose cette formule que «l'angoisse n'est pas sans objet»; «qu'elle est affect du sujet» en ce qu'elle est «sensation du désir de l'Autre», et qu'en cela, elle ne trompe pas.

L'incorporation elle aussi ne trompe pas dans sa nécessité logique concernant l'inconscient freudien. Le «pas sans objet» : voilà le sens de l'adjectif nullivore : rien n'est dévoré, car le *a* est dissimulé, indéterminé, (nous verrons plus loin pourquoi) au champ de l'Autre, Autre qu'il troue; lorsqu'il apparaît c'est la voix, et elle vient, spectrale, de l'Autre.

Or ce n'est pas à sa recherche qu'il part, celui qui s'énonce fils, fils de la médiation, mais à en faire : jamais rencontre; nous savons que si elle s'agence, cette rencontre, c'est la psychose schrébérienne, et la voix devient hallucination. Car le pacte avec le réel du père est de l'ordre de l'impossible. Père et fils ne pourront se serrer la cuillère, puisqu'il s'agit classiquement d'oralité, qu'après beaucoup de temps, peut-être quand le fils sera déjà père et qu'ils peuvent se reconnaître tous deux en un lieu commun : d'être dupes devant cet impossible-là.

Là, paroles entre eux deux ne seront plus que souvenirs, souvenirs du père idéal, du père mort, celui sacrifié au refoulement originaire qui se célèbre dans les oublis et les symptômes des refoulements secondaires. Cet oubli est celui de l'ombilical de leur pacte, pacte sur un meurtre en commun d'un signifiant *x* qui, par les *Vorstellungsrepräsentanz,* repris dans l'analyse, fera surgir un signifiant plus primordial, celui du Nom du Père. Et ce père meurt toujours au souvenir, venant surprendre le sujet dans son intimité même, dans son sommeil.

«Père ne vois-tu pas que je brûle ?» : rêve de père, rêve atroce et dont Freud ne connaît pas le rêveur originaire : c'est par ces médiations-là qu'il ouvre son VIIe chapitre de la *Science des Rêves.*

Médiations qui remontent à ce meurtre primitif tel que le montre le sacrifice d'Isaac, où c'est finalement l'ancêtre du Dieu unique, le bélier qui se jette sur l'auteltotem et est tué par Abraham : par un père donc. Une corne est arrachée à l'animal c'est le *schofar* du rituel hébraïque.

Ce lien qu'est l'incorporation, une fois surpris, serait en partie transformé, en partie laissé intact. Ce sont les copeaux du narcissisme primaire qui se détachent et vont former images et objets du Moi pour le consister : le reste, c'est l'idéal du Moi, que Freud qualifie bien d'héritier, terme adéquat à notre propos, héritier du narcissisme — tandis que le sur-moi est héritier du complexe d'Oedipe, en ce que l'Oedipe c'est pour le père : le meurtre, l'inceste pour la mère.

Freud, concernant précisément cette *Einverleibung* nous dit ce rapport qu'elle a à l'Oedipe :

«Le petit garçon manifeste un grand intérêt pour son père, il voudrait être ce qu'il est : disons-le tranquillement, il fait de son père son idéal. Le lien de sentiment demeure indépendant de l'investissement d'objet nettement sexuel à l'égard de la mère. Puis c'est la rencontre de ces deux courants formateurs de «l'Oedipe normal.»

Donc opposition entre identification et objet, avec cette nuance que l'identification en question «se comporte comme un rejeton de la première phase orale de l'organisation de la libido dans laquelle on incorporait l'objet convoité et estimé au moyen de le manger.»[1]

Ce dernier point semble contredire ce terme de nullivore : de fait ce qui est incorporé c'est l'incorporation elle-même : «le petit garçon fait de son père son idéal» montre que ce serait «l'idéalité» comme telle qui est incorporée.

Car ce qu'il s'agit de distinguer : entre idéal et désir, entre *A* et *a* : c'est l'objet de l'incorporation.

Le rapport du lieu de l'Autre à la cause du désir montre que cette incorporation est à placer dans cette nécessité structurale qui fait que le A est non-intact de *a*, il en est troué (cf. opération de la division S / A → $\underline{a}$; $\not{A}$ → $\not{S}$).

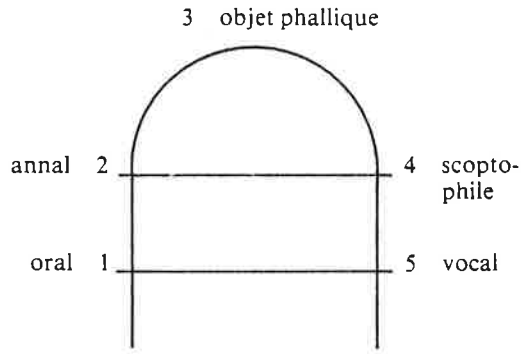
En ce sens, cette incorporation ne serait nullivore que si elle est réussie, c'est-à-dire qu'elle est en rapport avec la fin de l'analyse, le non-névrotique («apo-névrose»), c'est-à-dire de la fonction analyste elle-même, dont toute cure montre qu'elle ne peut que se heurter à son dysfonctionnement pour opérer.

Notre hypothèse est donc celle-là : l'incorporation est l'intersection de deux objets *a* ou plus qui s'emboutissent. Le repérage de cet «emboutissage» procède de l'*Einverleibung*.

J. Lacan se sert en effet de deux tores emboîtés l'un dans l'autre pour montrer topologiquement la relation des éléments en jeu dans la structure : la demande, le désir, le sujet, l'Autre, avec deux *a* qui se recoupent en effet.

Ce que je veux dire pour ma part, c'est qu'il y a une sorte d'embrouillage des *a* dont le désenbrouillage est ce qui va s'opérer dans l'analyse (d'où *liens surpris*).

Voir d'ailleurs le schéma (dans *L'Angoisse*) de cinq étagements des *a* où apparaît cette correspondance regrédiente-progrédiente entre oral et vocal, anal et scoptophile. Le phallus comme objet, apparaissant comme à l'opposé de ce *rien* dans un rapport au sexuel comme fondamentalement lié, pour le vivant sexué qu'est l'humain, à ce qui «cloche» *(odd)*.



Cependant, qu'il y ait embrouillage des *a* n'exigerait pas l'incorporation; sinon en ce que

1. *Psychologie des masses et analyse du moi*, chapitre VII : «L'identification»; traduction d'Erik Porge et de Susanne Hommel à l'E.F.P. en 1974.

le désembrouillage n'est possible, que cette intersection une fois repérée : c'est cela l'incorporation nullivoire, *Einverleibung* de la fonction analyste elle-même.

Avant de conclure sur ce point, quelques exemples cliniques.

Je vous ai parlé d'Hamlet : quand le spectre apparaît à Marcellus et Horatio il ne s'agit que de spectre; quand le spectre apparaît enfin à Hamlet, c'est en parlant, c'est une voix et le spectre est donc une sorte de forme donnée au regard et qui parle, implore, «injonctionne.»

J'ai parlé également de l'énigmatique du rapport à la pulsion quant au placenta comme objet : or le placenta est bien un modèle, ce n'est pas un objet *a* à proprement parler. Dans le vampirisme, par exemple on peut très bien admettre qu'il y a intersection de trois objets *a* dont les uns deviennent les contenus du fantasme, tandis que l'un des autres dans le fantasme est au niveau de la cause du désir; le placenta serait l'un des trois; ce serait la succion du sang maternel : donc à la fois le placenta et l'oralité en acte, et de plus c'est une fiction qui fait référence à ce qui regarde. On voit le regard et on «voit» les crocs phalliques du vampire dans un rapport cannibalique.

Un autre exemple : les analysants, surtout les patientes, silencieux, dont on sait tout à la fois que la bouche est et orale et vocale, où il y a un dépassement-glissement du vocal vers l'oral. Souvent, ces patientes vous racontent à un moment donné qu'elles ont fait un rêve de boulimie ou d'anorexie, qu'elles sont allées se goinfrer de pâtisseries après la séance. C'est une sorte de ratage de la pulsion quant au but, le circuit est trop hâtif; le vocal est «tombé», choit, dans l'oral ou inversement : intersection de deux circuits pulsionnels.

Au niveau de l'oralité un autre exemple : ce que l'on a appelé dans la théorie psychanalytique : la relation d'objet, où au fond, Lacan le démontre à juste titre, cette relation d'objet fonctionne sur la prédilection de la part de l'analyste de l'objet *a* au niveau de l'oralité. Cela se traduit par l'ignorance de fait et l'envahissement de la situation par une sorte de dualité entre le patient et l'analyste à trouver «la juste distance» pour que l'un ne bouffe pas l'autre. L'analyste en fonction privilégierait là un objet *a* de la série des objets partiels et ainsi échappe-t-il au rapport entre discours analytique et oralité elle-même. D'où cette bévue des tenants de la relation d'objet quant au rapport au père dans cette élucubration phalliciste : de «l'incorporation du pénis paternel» et l'idéalisation dans la théorie de l'érotique-anale.

L'exemple *princeps* est celui de Théodor Reik qui souhaitait tant que les psychanalystes, à fins d'enseignement, parlassent de leur pratique, érigeant par là une «clinique» de l'écoute analytique elle-même.

On pourrait tout à fait suivre l'œuvre de Reik à travers son rapport à l'objet

vocal et cela dans deux versants : le *schofar,* et les démêlés de Reik avec l'œuvre du musicien Gustave Mahler.

Le schofar : pour notre propos avançons ceci que Lacan cite Reik[1] (dans le Séminaire sur l'angoisse) pour expliciter le «vocal», ce *a* comme voix. Le *schofar* est cet instrument spécial produisant un son plutôt qu'une mélodie, instrument à la limite de l'ustensile et du symbole, et qui désigne le franchissement d'une limite : fin du jeûne de Yom-Kippour, excommunication, danger grave pour l'ensemble de la communauté, etc.

Pour confirmer son dire quant au vocal, Lacan cite l'expérience faite par Jakobson : après un long travail de supplication auprès d'un directeur de nursery, il a pu mettre un magnétophone pour entendre le babil des nourrissons qui s'endorment. Au moment de l'endormissement, les enfants sembleraient régurgiter bruits et mots perçus dans la journée : ce babil s'arrête immédiatement dès qu'une forme, donc un regard, apparaît. Il s'agit donc d'une sorte de vocalisation onirique et de régurgitation phonique des mots avec là : croisement du regard et du vocal.

L'autre versant reikien se montre dans cet ouvrage : *The Haunting Melody*[2]. Nous percevons là essentiellement l'intersection de la voix au téléphone (voix qu'il reçoit lui annonçant la mort de Karl Abraham, qui fut son analyste dix ans auparavant) avec l'inquiétante étrangeté qui s'ensuit à l'annonce de cette mort : quand il monte sur le *Sommening*, il est happé vers le pic de cette montagne du Tyrol et le sommet des arbres. Il y a là un moment où son regard lui est littéralement arraché par ce pic et par ces grands arbres. Moment qui va être suivi dans les heures qui viennent, par ceci : il se met à entendre compulsivement une mélodie (fragment de la 2e symphonie de Mahler) : mélodie qui est le contenu du fantasme mais non la cause du désir, de ce qui se passe pour lui comme sujet : mélodie liée à la mort du maître de Mahler. Mahler dont le nom s'enracine aux objets du père de Reik.

Autre exemple, cité lors de la discussion, celui de cet article intitulé «La voix de mon père»[3]. De la voix de son père, en fait il s'en rappelle au moment du franchissement depuis la rue où se trouve l'hôtel dont il franchit la porte. Franchissement d'espace dans la mesure où l'espace, c'est du réel : cette incursion par le regard dans le dedans du dedans : ça se remplit de la voix du Père, ça le cause.

Le franchissement de ce réel de l'espace, (espace comme regard) de la porte à l'intérieur de l'hôtel, lui fait à ce moment se rappeler subjectivement la voix de son père : c'est cela que j'appelle emboutissement des objets *a*.

---

1. *Le rituel : Psychanalyse des rites religieux* par Th. Reik : Denoël, coll. «Freud et son temps.»

2. Titre arbitrairement traduit en Français par «*Variations psychanalytiques sur un thème de Gustav Mahler*», Denoël, coll. «Freud et son temps.»

3. *Écouter avec la troisième oreille,* par Théodor Reik; trad. E. Ochs. — coll. Epi. —

(Ajoutons : le souvenir dont Reik témoigne est cette parole de son père : «ces gens de l'hôtel ont vraiment trop d'argent !» renvoyant le sujet Reik au rapport du père à la privation; ce qui nécessiterait tout un autre travail).

Pour conclure : la fonction analyste. Il s'agit de fonction : ni de personne ni de personnage, car l'analysant prête à l'analyste ce savoir supposé en rapport avec cette séparation des différents objets partiels. L'acte analytique définit bien cette fonction comme mettant l'analyste en position de semblant et non pas de faire semblant : de faire comme.

Mais ce semblant comme *a*, comme rien là qui est intersection des différents objets perdus, ce rien de l'arrachement imagé dans cette sphère, surface sur laquelle est fait un trou : ce reste, perte et cause à la fois, le sujet en est arraché, et il va chercher à le boucher, ce trou, mais en vain, comme l'indique l'utilisation du *cross-cap* qui ferait se réunir chaque point, de ce cercle-trou sur la sphère, au point antipodique.

Mis en place de semblant, objet de la causation, objet indéterminé, lieu de la différence absolue, l'analyste peut autoriser la marche de l'analyse, où justement transfert, symptômes, rêves de l'analysant vont tenter de faire se rapprocher et cet objet perdu et cet idéal du Moi.

L'analyste ne s'autorise de lui-même que de ce rien quant à l'objet de son désir d'analyste.

La fonction analyste écarte ce *a* de ce point idéal grand I. où l'analysant souhaite se loger, être sujet non divisé, avant tout arrachement.

Par ce terme d'incorporation nullivore j'entends donc cette réserve libidinale primaire, origine de l'investissement pulsionnel mais non pulsionnelle elle-même, et pourtant procédant des signifiants de l'Amour, celui du Père incorporé comme Idéal.

Nullivore donc parce qu'il s'est opéré un certain désembrouillage des différents objets *a* permettant le repérage des séries identificatoires et ainsi leur traversée : c'est le *durcharbeitung*.

La fonction analyste et l'incorporation dans leur rapport à cet objet indéterminé d'où surgit cette surprise, ce nullivore, engagent analyste et analysant, c'est là la spécificité freudienne, à cette reconnaissance de cette perte transcendée, celle de cet arrachement au sujet d'avant la question, constitutif du sujet parlant, constitutif dans son rapport au lieu de l'Autre, mais «il ne faut pas oublier que l'Autre n'existe pas» sinon pour le névrosé.

C'est cela qui met l'analyste en position d'attendre de la séance : la surprise.

QUELQUES PRÉCISIONS DE JEAN-JACQUES MOSCOVITZ

FRANCINE LAVAL demande à J.-J. Moscovitz de revenir sur l'intrication qu'il a évoquée des deux objets *a*.

JEAN-JACQUES MOSCOVITZ : «Il ne s'agit pas seulement du regard. L'intersection se fait entre deux objets *a* quelconques : oral, anal phallique, scopique, vocal.

«Lacan explique effectivement qu'il y a une communication possible, comme vous pouvez le voir dans la clinique, entre l'analité et la scoptophilie, entre l'oralité et le vocal.

«Il semblerait qu'il y ait comme une sorte de communication entre différents objets possible à un niveau structural : le phallique est tout à fait particulier puisqu'il est lié à la castration, il va glisser sur tous les autres objets (j'ai privilégié peut-être le regard dans ce que j'ai dit, dans mon esprit ce n'est pas du tout à privilégier) pour faire se croiser par exemple l'oral ou le vocal avec l'anal; dans l'exemple de Reik, c'est le regard qui se croise avec le vocal.

«Cela ne correspond pas à quelque chose de l'ordre du transversal mais à quelque chose d'un certain ratage.

Un autre exemple de Reik, c'est cet épisode où il est convoqué à Vienne par Freud dans les années 1930-33, pour s'occuper d'un richissime obsessionnel américain; Reik accepte, abandonne ou termine toutes ses analyses en cours à Berlin et vient s'installer à Vienne dans un hôtel des plus luxueux, payé par le client qui lui dit : — Je vous paierai tout ce que vous gagnez par semaine à Berlin...

«Évidemment, le patient ne vient pas*. Reik se déprime, finit par écrire à ce patient qu'il ne peut plus attendre. Comme toujours il va travailler pendant des années pour savoir pourquoi il a fait cela. Il finira par trouver, et c'est raconté dans son livre : *Écouter avec la troisième oreille*, au chapitre «La voix de son père.» Effectivement, c'est encore une fois le regard et le vocal qui se mêlent, qui s'emboutissent. Il finit par découvrir pourquoi il était si malheureux et pourquoi il avait accepté de faire cette bêtise. Un jour à Vienne, beaucoup plus tard, il rentre dans cet hôtel, le plus grand de la ville à l'époque, et là lui revient, tout à coup, dans son oreille, la voix de son propre père qui lui dit : «Ces gens là ne sont pas pour nous», au sens de : «Nous ne sommes pas assez riches pour entrer dans un hôtel pareil.»

Et ça lui suffit pour comprendre ce qui s'est passé.

En fait, quand on s'intéresse un peu à la question de l'objet — qu'est-ce que l'objet au sens freudien — et au *pas-sans-objet* que lance Lacan, on s'aperçoit qu'en fait, c'est en rentrant de la rue de l'intérieur de l'hôtel que lui arrive cette voix; la voix étant, encore une fois, comme le contenu du fantasme; la formule du fantasme S *a*, le petit *a* du fantasme c'est bien le regard, c'est bien le passage d'un espace à un autre — ce que Lacan appelle la fenêtre — c'est la notion même de fenêtre découpée dans l'espace qui fait que l'espace c'est du réel et que cette fenêtre, cette porte à l'occasion, dans laquelle il entre, et à ce moment-là il entend effectivement la voix; c'est l'emboutissement des objets «a»; l'incorporation dont je parle, nullivore, c'est-à-dire l'incorporation de la fonction analyste, serait justement d'arriver à percevoir cet emboutissement. C'est le travail de l'interprétation, de proposer un désemboutissement momentané; bien sûr ça va se collaber à nouveau...»

LAURENT CORNAL rappelle alors que Lacan, dans le *Séminaire XI* se sert de l'exemple de Sartre, tiré de l'*Être et le Néant* où Sartre s'imagine regardant par le trou d'une serrure

* L'histoire est un peu différente et beaucoup plus *«troublante.»* J.J. Moscovitz la cite ici *«de mémoire.»* L'épisode de l'hôtel Bristol avait duré trois mois... La phrase du père n'était pas exactement celle-là.

une scène qu'il ne décrit pas; il s'imagine surpris dans cette position par un regard. Lacan note que toute la description de Sartre fait appel uniquement à des sons, à des pas dans le couloir; on ne voit rien; le regard est imaginé, c'est un fantasme pur. Est-ce qu'il n'y a pas là un exemple presque privilégié de croisement entre le regard et le vocal ? (Sartre en fait une sorte de preuve de l'existence du sujet).

JEAN-JACQUES MOSCOVITZ en tombe d'accord.

SERGE ZLATINE

DORA : AU-DELÀ DE MADAME K....

Pour cette rencontre de Lille, je vous proposerai une suite à mon exposé présenté lors des journées de novembre 1976 dans l'E.F.P., sous le titre de «La distance entre la femme et la Madone.»[1] Je reprends donc là quelques points particuliers que j'ai tentés d'éclairer dans ma pratique, pour y entendre quelque chose d'un parcours qu'effectue la femme au cours de l'analyse. Pour des motifs de discrétion, fort compréhensibles, j'ai dû me servir du cas Dora, qui a toujours l'avantage d'être connu de tous, tout en restant d'une richesse inépuisable.

Dans mon précédent exposé, j'avais déjà mis l'accent sur ce propos assez mystérieux que Dora avait tenu à Freud : son père voulait la prostituer. J'avais souligné que ce discours ne manquait pas d'évoquer des phénomènes persécutoires, interprétatifs, ineffables, de l'hostilité d'autrui, qui ne sont pas sans rapport avec la psychose.

Sachant que Dora n'est pas psychotique, puisqu'elle reste, dans la littérature analytique, le modèle de l'hystérique, ces paroles sont donc énigmatiques. Pour ma part, dans la pratique, j'ai entendu ce même discours plusieurs fois, et toujours tenu par des femmes.

Et ce «mon père veut me prostituer» peut légitimement sembler relever du pur délire. Mais de là à coller aussitôt l'étiquette de paranoïa — ou autre chose d'approchant — il n'y a qu'un pas que franchissent rapidement certains que je connais, conseillant immédiatement une entrée en clinique !

Une autre façon de procéder consiste à laisser... parler.

J'ai moi-même laissé le discours s'engager en essayant d'entendre quelque chose de ces folles paroles, en-dehors du registre psychotique.

Le cas Dora qui nous occupe maintenant présente un quatuor : Dora, son père, Mme K., M. K.

En ce qui concerne M. K., nul n'ignore son importance prévalente puisque la patiente de Freud s'est identifiée à lui et que c'est ainsi qu'elle aborde Mme K. J'avais relevé dans un précédent exposé que la femme hystérique posait toujours la question

1. *Lettres de l'École Freudienne*, n° 21, août 1977.

de la féminité à une autre femme, par sexe masculin interposé. En l'occurrence, pour Dora, c'est par l'intermédiaire de M. K. qu'elle pose à Mme K. aimée de son père la question : «— Qu'est-ce qu'une femme ?»

L'amour porté par le père de Dora à Mme K. occupe tout au long de l'observation, une place massive. De plus, — et c'est un point crucial — le père de Dora est impuissant, tout le monde le sait, et Dora la première.

Il n'est pas besoin d'être un grand théoricien pour savoir que le père est attendu pour donner le phallus. Mais ici, ce qui éclate dans toute l'observation, c'est que *le père l'a,* ce phallus, d'emblée comme *manquant*, du fait de son impuissance. C'est aussi en cela que le cas de Dora est exemplaire de la dialectique de la circulation phallique. Ce phallus attendu du père ne peut être donné puisqu'il est flagrant que le père, ici, ne l'a pas. Donc, dès le départ, Dora ne peut recevoir aucun don viril de son père. Et, c'est le point crucial, c'est par là que Dora est si attachée à son père. Toute l'observation du cas montre qu'au fur et à mesure que le père est diminué, malade, l'attachement de Dora pour lui s'accroît. Autrement dit, l'attachement de Dora pour son père augmente proportionnellement à la diminution des capacités de son père. (Ceci est dans Freud.)

Dora sait donc que son père est impuissant, et elle attend de lui, malgré tout, le don viril. Ceci est exemplaire de ce que nous apprend la pratique analytique : ce qui est demandé, désiré, par le sujet, c'est ce que l'autre n'a pas — ce don qui fait le sujet désirant et qui rejoint l'amour qui est de donner ce que l'on n'a pas — l'amour et le don étant l'envers et l'endroit d'une même pièce de monnaie. Et dans le cas de Dora, l'amour, c'est à Mme K. que le père en fait don.

Pour mieux me faire entendre en ce qui concerne l'amour et le don, je citerai un exemple de Lacan : si nous supposons un sujet pourvu de tous les biens possibles, de toutes les richesses, il est bien évident qu'un don venant de lui, puisqu'il ne lui en coûte rien, ne pourrait être pris comme un signe d'amour, et aurait au contraire toutes les chances d'être reçu comme un signe de mépris. Et si nous envisageons aussi l'amour porté à Dieu, il en est de même : puisqu'il ne coûte rien à ce Dieu qui a tout à donner, il est impensable de recevoir des signes d'amour de sa part. Aussi faut-il qu'au fond de toute croyance, il y ait un reste de scepticisme : et c'est la fonction des sceptiques de pouvoir dire, donc de faire supposer, que Dieu n'existe pas.

Par là nous revenons à Dora et à son père. Nous avons dit que son amour pour lui s'accroît d'autant plus qu'il n'a rien à donner. C'est la recherche du *rien,* et c'est ce *rien* le plus important : il amène logiquement Dora à l'étape suivante. Puisque son père donne son amour à Mme K., à une autre, elle se demande alors : «— Qu'est-ce que mon père aime en Mme K. pour qu'il lui donne son *rien* ?» Ce qui sous-entend l'autre question : «— Puisque cette femme est à mon image, qu'elle m'est corporellement semblable, qu'elle a la même matérialité, qu'y a-t-il donc *au-delà d'elle* pour que mon père lui donne son amour ?»

La question de Dora se situe bien au-delà de l'image et du corps de l'autre femme. Il s'agit de la recherche d'un «quelque chose» qui est au-delà de la femme, au-delà de la Madone. Dora s'attache à ce quelque chose qui est le «mystère.» Cet au-delà de la femme est un point crucial sur lequel nous reviendrons après avoir apporté quelques précisions indispensables.

Car un autre facteur essentiel apparaît à ce moment : c'est son père qui désigne à Dora Mme K., c'est lui qui introduit Mme K. en l'aimant et c'est en celle-ci que vient s'incarner la question : «— Qu'est-ce qu'une femme ?» dans laquelle Dora se projette. En d'autres termes, Mme K. devient la représentation, peut-être devrais-je dire le voile, de ce qu'il y a au-delà d'elle, c'est-à-dire de ce que le père de Dora cherche en elle et qui n'est autre que le phallus, à l'endroit où il manque, c'est-à-dire ce qui pourrait apparaître sur le fond de l'absence.

Mme K. réalise, pour Dora, le mystère qu'elle ne peut élucider : l'amour du père qui, par amour, donne ce qu'il n'a pas. Et ce mystère fait se poser à Dora la question : «— Quel est donc le secret pour une femme ?»

En fait, cette situation est très «tenable» pour Dora : elle peut en effet maintenir ainsi sa question et son désir. Et outre l'identification à M. K., plusieurs éléments entrent en jeu pour rendre cette situation tenable.

Et d'abord, l'attitude de son père et de Mme K. maintiennent Dora dans un certain circuit (et là il y aurait beaucoup à dire sur le désir du père). Par les cadeaux somptueux qu'il fait à Mme K., le père de Dora supplée à son impuissance d'une manière toute symbolique qui relève du don. Ces dons matériels, ces munificences se répartissent entre Mme K. et Dora et cette répartition joue dans le plein sens du terme : ces dons symbolisent le phallus du père qui fait ainsi participer sa fille à une position symbolique, position où les femmes (Mme K. et Dora) sont mises en situation de recevoir quelque chose de l'homme; Dora, placée dans cette lignée de femmes, peut recevoir quelque chose de ce que le père donne, et qui symbolise le manque.

J'ouvrirai ici une parenthèse au sujet de cette répartition qui joue aussi pour l'homme en situation de recevoir, mais de recevoir quoi exactement ? Un exemple m'a été fourni par un proxénète qui, par ailleurs impuissant, comptait la recette de deux prostituées «travaillant» pour lui et convertissait ce rapport en le nombre de passes qu'il représentait. C'est ainsi que lorsque le nombre de passes imposées n'était pas satisfait, la prostituée était «mise à l'amende» le lendemain et devait rapporter le double de «ce qui avait manqué.»

Pour en revenir à Dora, cette situation la place aussi dans une autre lignée symbolique, entendant bien par lignée symbolique, un ensemble de personnes qui peuvent vivre entre eux parce que régis par les lois, des règles, même quelquefois extrêmement ténues, comme c'est ici le cas. Cette autre lignée symbolique est celle des adorateurs de Mme K., importante à tel point que tout s'est écroulé à partir du moment où un maillon de la chaîne a manqué : M. K. s'éliminant de la chaîne, tout l'équilibre de Dora s'est effondré, le chaînon qu'il était lui étant supprimé. Dora ne peut plus alors poser sa question à travers son identification masculine et c'est le désastre pour tout le monde, car Dora devient revendiquante de l'amour de son père. Amenée à Freud, elle déclare que son père veut la prostituer. Et pourquoi ne pas penser alors qu'il puisse y avoir psychose, lorsque, comme Freud, on connaît ce brave homme de père !

Est-ce aussi simple ? Je ne le pense pas.

Prostituer quelqu'un, c'est le livrer à l'impudicité, c'est le déshonorer par un

usage indigne — et s'il y a usage indigne, c'est sur un fond de dignité qui procède d'un ensemble de règles, d'un circuit organisé, reconnu par tous, avec ses lois : c'est par exemple le circuit des adorateurs de Mme K., celui où peuvent s'échanger les symboles de ce que le père ne peut pas donner, ce circuit où se règle l'échange.

Si tout à coup M. K. se retire de ce circuit, rien ne va plus, car alors tout simplement il s'intéresse à Dora en «chair et en os» pour ainsi dire, en tant que cet «en chair et en os» représente le cadavre futur.

Et c'est ce qui est absolument intolérable à Dora qui n'est pas entrée dans l'Oedipe, qui ne peut pas encore se faire objet du désir de l'homme, n'ayant pas renoncé au phallus paternel. Aussi clame-t-elle que son père veut la prostituer au moment où celui-ci n'est pour rien, du moins le semble-t-il, dans tout cela, car c'est M. K., en fait, qui agit comme tout homme présumé normal : lui, il exprime son désir, comme le mari de la belle bouchère, il veut «s'en payer une tranche», ce qui est inacceptable pour Dora : elle ne pourrait plus partager avec Mme K. les munificences de son père, l'amour de son père resterait pour Mme K. ... Mais non, en fait il n'y aurait plus d'amour surtout; il n'y aurait plus d'au-delà de la femme et toutes ses questions seraient renvoyées dans les ténèbres : ce «renvoi dans les ténèbres» évoque quelque chose de la forclusion qui expliquerait les paroles folles de celle qui ne trouve plus sa place, qui est exclue d'une lignée où elle se cherche. Freud lui-même avoue avoir fait perdre à Dora cette occasion en méconnaissant sa question.

Abordons le dernier point de cet exposé en revenant sur la déclaration de M. K. : «ma femme n'est rien pour moi.» Elle signifie qu'il ne s'intéresse qu'à Dora, qu'à son corps à elle, qu'il ne peut s'intéresser qu'à une seule femme, que, donc en miroir, et par voie de conséquence, le père de Dora ne peut aussi s'intéresser qu'à une seule femme, en l'occurrence Mme K. C'est en ceci que Dora peut prétendre être prostituée, c'est-à-dire être donnée — comme monnaie d'échange — à cause de l'intérêt de son père pour une seule femme.

De plus, si M. K. ne s'intéresse plus à sa femme; s'il s'intéresse à Dora «en chair et en os», celle-ci n'a donc plus elle-même d'au-delà possible : elle reste un corps dans sa totalité, avec des organes génitaux bien sûr, et par voie de conséquence, Mme K. en miroir pour Dora, est, elle aussi, réduite à un corps dans sa totalité. C'est alors pour Dora rayer l'au-delà, le mystère, au moment où elle ne peut rien dire de ce qu'elle est, où elle ne sait ni se situer, ni à quoi elle sert, ni à quoi sert l'amour, sachant pourtant qu'il existe puisque son père aime une autre femme. Et ce qu'elle ne p eut supporter, c'est qu'ainsi on supprime sa question : «Qu'y a-t-il au-delà du corps de l'autre pour que son père puisse l'aimer ?», sous-entendant l'autre question : «— Que pourrais-je avoir au-delà de moi pour qu'un homme puisse m'aimer ?»

DISCUSSION APRÈS L'EXPOSÉ DE SERGE ZLATINE

Pour **JEAN-JACQUES MOSCOVITZ**, la gifle de Dora n'est que la forme inversée du baiser qu'elle aurait pu recevoir de Monsieur K.; ce qu'elle dit, cette gifle, c'est que quelque chose de l'ordre de l'«amour consommable» n'a pas lieu. La gifle, Dora aurait pu tout aussi bien la recevoir, elle, puisqu'après tout, elle n'est qu'une allumeuse (de signifiants).

Ce que Moscovitz a entendu de l'exposé de Zlatine, c'est que l'hystérie interroge ceci qu'il n'y aurait du masculin que parce qu'il y a de la femme. Il note que l'impuissance de Monsieur K. redouble l'impuissance du père : il faut bien dire que Dora ne trouve que des hommes qui n'en sont pas.

SERGE ZLATINE fait remarquer que Monsieur K. n'était pas indifférent à Dora. Dans l'imaginaire, Dora a été enceinte de ses œuvres. Par là, elle participait, toujours dans l'imaginaire, de la position symbolique de la femme.

FRANCINE LAVAL se demande, si chez Dora, il n'y a pas, à partir de ce que lui dit M. K.: — «Ma femme n'est rien pour moi» —, une revendication d'être dans le *pas-toute* (dans la fonction phallique). Ce qui expliquerait sa fascination par l'image de la Vierge, qui, elle, est, «on ne peut plus» sur le versant du *pas-toute.*

Mais cette question laisse les participants dans l'expectative. «Vous avez certainement raison», répond **SERGE ZLATINE.** Ce que j'aurais aimé, poursuit-il, c'est que Pierre Martin parle de ce thème de la prostitution dont nous avions discuté à propos de mon exposé; il m'avait mis sur certaines voies : ce signifiant pur que serait la femme, que chercherait à avoir la femme et qui arrêterait les significations...»

PIERRE MARTIN : «Etre prostituée par le père, ce serait, en quelque sorte, être le signifiant pur qui attire tous les hommes — et n'est en aucun «retenu» — là où la femme s'identifierait à ce qui, du signifiant de la jouissance sexuelle, serait, en elle-même «retenu»...

SERGE ZLATINE : «Une autre signification serait la méprise...»

FRANCINE LAVAL : «Est-ce que ce fantasme de prostitution n'est pas justement l'inverse ? La prostitution, c'est être *toute* dans la fonction phallique, or justement, la femme n'y est *pas-toute...*»

ELISABETH GEBLESCO : «Qu'est-ce qu'une femme ?» : cette question n'est-elle pas de la part de Dora, la revendication d'être reconnue par un homme, Freud, son père ou Monsieur K., comme *pas-toute* ? Personne n'entend cette question, alors elle se réfugie aux pieds de la Madone : autrement, il lui reste la prostitution.»

PIERRE MARTIN : «A propos de la prostitution, de quelque sexe qu'il s'agisse, est-ce que le fait de passer de l'un, à l'un, à l'un, puis à un autre, ne situe pas la position de la femme au niveau de la coupure, de la différence radicale ? Il y aurait à référer cela à la Chose...»

SERGE ZLATINE fait état du témoignage d'un proxénète : lorsque ses femmes venaient à la comptée, le fait de donner cet argent, de s'en débarrasser réalisait une coupure, une scansion. Scansion aussi quand Dora se présente à son tour à un homme, impuissant de surcroît, pour qu'il lui dise si elle en a assez fait ou s'il aurait fallu qu'elle en fasse un peu plus.

PIERRE MARTIN : «Si l'on revient à ne pas voir simplement dans l'argent, l'équivalent général des marchandises — qui est en cause, à n'en point douter — mais aussi le représentant d'un geste de coupure, on peut faire le rapprochement avec ce qui arrive en cours de cure d'une façon tout à fait fréquente : à savoir que les patients relient leur position vis-à-vis de l'analyste à celle de la putain; la putain étant du côté de l'analyste ou de l'autre. Il y a là une référence à l'argent en tant que signifiant de cette coupure.

Qui donne, qui reçoit, en la matière ?

CLAUDE DUPRAT : — Est-ce qu'elle compte, qui compte ? Pour qui ça compte ?

PIERRE MARTIN : Ça me réjouit beaucoup, ce que vous dites là. Nous sommes enfin dans le thème du Congrès : revoir le tore... il y a un tour qui n'est pas compté.

JEAN-JACQUES MOSCOVITZ : «Ce tour qui n'est pas compté, Lacan en parle comme justement de quelque chose de l'ordre du sujet du désir. La prostituée ne se déchargerait-elle pars, avec l'argent, de ce déchet qui fait que d'avoir un proxénète pas loin, et surtout impuissant, pourrait le signifier comme sujet ?»

Ce qui paraît à **PIERRE MARTIN** tout à fait recevable.

ALBERT FONTAINE

L'IDENTIFICATION AU PÈRE

L'article «Le moi et le *es*» fut écrit en 1922 et publié en 1923, il est donc postérieur de deux ans à *Au-delà du principe de plaisir,* qui reste le point tournant du passage à la deuxième topique.

La préface écrite par Freud se situe d'ailleurs dans le droit fil de *Au-delà du principe de plaisir.*

Les emprunts à la biologie semblent constituer avec certains faits cliniques la base que Freud a cherché au fonctionnement, à l'illustration, à l'exemplification, voire à la justification de l'apport nouveau que constitue la pulsion de mort. Vous savez que c'est la tendance en quelque sorte «naturelle» de tout organisme vivant vers un état de non-changement qu'il tente d'articuler comme base à ce qui serait la pulsion de mort.

Dans ce champ, à la lisière de tout balisage de la pensée, ouvert sur la question des origines, Freud a délibérément choisi une voie scientiste; encore qu'il mentionne au passage les solutions que pourrait offrir la philosophie en particulier socratique et pré-socratique. En philosophie, la question du dualisme n'est effectivement pas une nouveauté.

C'est donc vers le comportement des protistes que Freud tourne préférentiellement son regard et c'est dans l'èntropie vers l'inanimé qu'on peut lire dans l'observation biologique de tout organisme mono ou pluri-cellulaire qu'il affirme qu'au moins la biologie ne constitue pas une réfutation de l'hypothèse dualiste des pulsions. Encore que ce terme d'entropie, si nous l'utilisons ce n'est pas en tant qu'il devrait être pris au pied de la lettre : je ne pense pas qu'on puisse rattacher la pensée freudienne à un quelconque déterminisme naturel. A ce terme, il faut plutôt reconnaître la sous-jacence, les attaches qu'il conserve avec les principes de la thermo-dynamique.

Si donc l'*Au-delà du principe de plaisir* fait de larges emprunts à la biologie, ce n'est pas dire que la clinique psychanalytique y soit absente. On ne fera pas

---

1. Quant à la non-traduction du terme *es*, nous suivons ici la proposition faite par Erik Porge et Susanne Hommel dans leur traduction partielle de l'article de Freud, elle-même fondée sur l'utilisation que Lacan fait de ce terme. Les difficultés de trouver à ce terme sa traduction le justifiant amplement.

l'impasse sur le jeu de la bobine... Cependant, Freud nous le dit, c'est en tant qu'il ne fait pas de nouveaux emprunts à la biologie que «Le moi et le *es*» se trouve plus proche de la psychanalyse. En fait, si la biologie, dans le premier des articles, est recherchée en tant qu'appui à la notion de pulsion de mort, dans le second c'est, à l'inverse, celle-ci qui vient comme support théorique à l'explication des faits cliniques. Ceci nous introduit donc à une lecture du «moi et le *es*» comme en quelque sorte le prolongement d'*Au-delà du principe de plaisir*.

Il est de tradition psychanalytique de considérer cet article comme l'ouverture d'une nouvelle topique. A juste titre d'ailleurs puisqu'il établit les bases topiques de l'appareil psychique en trois instances, le moi, le surmoi (ou idéal du moi) et le *es*. Cependant, on ne peut pas ne pas être frappé par ceci que les instances de l'appareil psychique ainsi formulées dans le texte, ne sont, en quelque sorte, qu'un aboutissement. Je veux dire que dans ce texte si, aussi bien Freud les formule en tant que telles, elles n'appareissent pas sans raison. Freud ne fait pas simplement qu'affirmer leur existence, et leurs rapports réciproques. Elles sont la conséquence de quelque chose que Freud fonde entièrement sur la clinique à partir de quoi il met en place sa topique.[1]

Ce quelque chose, Freud en avait parlé déjà dans «Deuil et mélancolie» ce qui l'avait amené à considérer le problème qu'il reprend ici, problème qui se résume à savoir comment il se fait que le moi prend en lui un objet précédemment investi de façon libidinale.

Au processus qu'il formulait alors en tant que spécifique de la mélancolie, il donne ici une assise, une extension beaucoup plus vaste puisqu'il est le processus constituant non seulement du moi mais du surmoi; il est donc celui à partir de quoi se structure l'appareil psychique; mais il est aussi ce qui semble faire de cet article son axe. Car si ce à quoi Freud, effectivement, vise, c'est à une mise en place topique de l'appareil psychique et des rapports des instances entre elles, ce qui en fait le fondement, la charnière qui articule la pulsion de vie et la pulsion de mort aux faits cliniques ou plus précisément ce qui marque l'impact de l'incidence pulsionnelle, c'est bien ce processus d'identification que Freud pose à l'origine du surmoi mais aussi bien comme ce qui rend compte de la nature du moi.

Il s'agit de ce qui se passe lorsqu'un investissement d'objet doit être abandonné, quelle que puisse en être la raison, la principale en étant, bien sûr celle du développement psychique. Un investissement du *es* est donc combattu par le moi et, à terme, abandonné. Le biais que le moi utilise étant celui de l'identification, soit d'une prise à l'intérieur de l'objet, telle que le moi pourra alors se proposer au *es* comme objet de sa sollicitude.

---

1. Ces faits sont ceux de la névrose obsessionnelle et de la réaction thérapeutique négative, principalement.

La charnière que cette identification établit en rapport avec le dualisme pulsionnel jouant sur un certain nombre de points. Je veux dire qu'à partir du dualisme pulsionnel, c'est cette identification qui permet l'explication du jeu pulsionnel dans les processus psychiques. Nous savons effectivement que cette identification va opérer une désintrication pulsionnelle, à partir de l'investissement primitif du *es* sur un objet, identification telle qu'à terme, le moi prend sur lui une partie de l'Eros constitutif de la pulsion et va libérer une partie de la pulsion de mort au profit du surmoi.

Sont alors ouvertes les portes vers une redistribution du rôle de chacune des instances topiques.

Dans le *es* le libre jeu, en quelque sorte, des motions pulsionnelles et de leur investissement des objets. Le rôle du «Moi» étant, dès l'origine de combattre, de contrôler ces investissements, et ceci par le biais préférentiel de l'identification à l'objet primitif, de l'investissement.

C'est poser le moi comme instance contrôlante, ce qui n'est pas une nouveauté. Depuis *L'Esquisse*, c'est quelque chose qui jalonne l'œuvre de Freud. Mais ce qui est nouveau, c'est que, comme conséquence de la désintrication pulsionnelle consécutive à cette identification, le contenu du moi est alors théorisable en tant qu'il opère sur l'énergie attribuée à Eros. On passe donc, avec ce texte, d'une libido primaire à une libido narcissique secondaire.

Par le biais de l'identification, le moi également ouvre la voie à la question de la sublimation. Freud fait l'hypothèse générale en effet que toute sublimation trouverait à sa racine ce processus de désintrication pulsionnelle attribué à l'opération identificatoire. Il y aurait lutte victorieuse contre l'investissement primitif du *es*, aboutissant à une désexualisation de la pulsion.

Reste la part désintriquée de la pulsion de destruction. Si aussi bien, ce n'est pas une surprise depuis *Deuil et Mélancolie,* qu'une part du moi s'érige en instance critique sur une autre partie du moi, ici cette instance y trouve sa formalisation topique ainsi que son explication économique.

Sa formalisation topique en tant qu'instance psychique séparée du moi et du ça, son explication économique, en tant que son énergie d'investissement provient du *es* et plus particulièrement sur le modèle de ce qui lui a donné naissance, soit l'identification au père, de la pulsion de mort libérée par la désintrication pulsionnelle. La pulsion de mort étant ce qui fonde l'explication à donner au caractère de cruauté du surmoi, tel qu'il apparaît dans la névrose obsessionnelle particulièrement, ainsi que son caractère ravageant dans la mélancolie. Ainsi, donc, on peut donc concevoir que le statut du surmoi topique et économique, se trouve fondé sur l'introduction de la bipolarité pulsionnelle, elle-même n'étant articulable qu'à partir de l'identification.

Une remarque pour clore ce rapide survol de ce qui semble constituer les axes de cet article. Il apparaît bien en effet qu'avec *Le moi et le ça,* on soit à un moment de franchissement de la pensée freudienne.

Sans doute ce qui force le pas théorique est l'introduction de la pulsion de mort. Ce passage, ce franchissement, s'articulant autour des notions de désintrication

et de sublimation. On assiste alors à une sorte de re-distribution des choses avec d'une part les précisions nouvelles apportées au contenu du moi, qui oblige à une véritable révision du narcissisme, d'autre part avec le statut du surmoi nouvellement fondé.

Ces deux points nous offrant la faveur de leur titre à la continuation de ce commentaire.

LA QUESTION DU NARCISSISME

Il est une conséquence majeure que Freud souligne de la mise en place à laquelle procède *Le moi et le ça.* Nous savons que, dès les *Trois essais,* la question de l'origine de la libido avait été attribuée au moi : le moi étant la source et la cause des premiers investissements.

Cette vue s'appuyait sur une opération du moi qui n'était pas sans rapports avec une sorte de fonctionnement automatique, lui-même fondé sur le principe d'une thermodynamique telle qu'à tout accroissement de la quantité d'énergie devait correspondre une décharge. Cette vue n'est d'ailleurs pas sans soulever quelques questions puisqu'il semble bien qu'on puisse considérer les premiers investissements du moi comme étant réalisés à une limite ou plutôt dans un temps antérieur à l'opération du principe du plaisir.

Les rapports que le moi primitif *(moi réalité)* entretient avec son monde se prévalant d'un temps antécédant à l'opération du principe du plaisir, temps lui-même constitutif du moi et de la réalité. On aurait ainsi à concevoir, au temps des origines, un moi qui fonctionne dans un rapport au monde excluant la notion de l'objet, voire celle de la pulsion, un moi à qui rien n'est étranger, qui coïncide avec ce qui est source de plaisir.

Le notable changement de perspective que la pulsion de mort nécessite est un décentrement du rôle attribué au Moi, puisqu'ici Freud fait passer le narcissisme du moi, au second plan. Ce qui était narcissisme primaire devient narcissisme secondaire, la libido d'objet primaire devenant libido narcissique secondaire. Sans doute, ce qui motive une telle révision est bien la dualité pulsionnelle attribuée au *es*; le *es* devenant, à la place du moi, le «grand réservoir» (pour utiliser les métaphores freudiennes) qui, comme l'amibe avec ses pseudopodes établit avec ses objets des investissements.

Ainsi, la perspective selon laquelle c'est au moi qu'est attribuée l'opération constitutive du rapport d'un organisme à son monde [et nous savons que Freud a fondé ce rapport sur des critères théoriques tout à fait repérables : à travers la motricité, la notion de l'arc-réflexe et celle d'un moi-réalité la haine de ce moi vis-à-vis de ce qui lui est étranger (soit le monde extérieur) et son mécanisme primitif de rejet *(Ausstossung)*] cette perspective se trouve-t-elle invalidée par l'opération des pulsions de vie et de mort attribuées au *es*. Une toute nouvelle question

se trouve ainsi ouverte qui est celle du rapport du pulsionnel au monde, soit la délicate question de ce en quoi le pulsionnel concerne un psychisme. On tâchera d'aborder cette question à propos de l'identification paternelle.

Qu'il suffise pour clore ces remarques concernant le narcissisme de dire que si Freud continue à inscrire le moi comme instance contrôlante face aux exigences pulsionnelles, il est certain que ce qui en constituait les bases se trouve bousculé. Je veux dire que la portée, l'importance attribuée précédemment à celui-ci, sa place, se trouve singulièrement remise en question. D'une part par la brèche qu'ouvre le fait qu'une partie, dont on ne peut pas mesurer l'importance, dit Freud, qu'une partie du moi est inconsciente. Le paradoxe d'un moi inconscient étant, ce qui amène Freud à se servir de l'hypothèse économique pour se sortir du dilemme que crée cette partie inconsciente du moi dans une voie purement descriptive. Vous savez qu'on arrive selon cette voie à trois sortes d'inconscient !

Mais si par l'explication économique, selon laquelle tout ce qui est refoulé (par l'opération du moi) est inconscient, aussi bien faut-il alors supposer qu'il y a un inconscient non refoulé, car tout ce qui est inconscient, n'est pas refoulé. La question est alors de savoir cequi distingue l'inconscient refoulé de celui qui ne l'est pas. Ce qui pour la part inconsciente du moi est une question qui peut déboucher sur toutes les révisions possibles.

D'autre part, le moi est dans ce texte, de façon définitive, distingué du système perception-conscience. Cette non-coïncidence entre conscience et moi est ce qui constitue une autre brèche au statut d'un moi, dont l'opération majeure n'est plus alors que celle qu'il accomplit dans son contrôle pulsionnel par le refoulement ou l'identification. Il ne reste à terme que ce dont il est formé : soit, d'une part, des traces successives que ces identifications ont laissé, et, d'autre part ce que Freud nous dit qu'il est : soit la projection du corps ou plus précisément la projection de sa surface.

En prenant les choses d'un peu plus loin, cette révision du narcissisme, l'excentration de la question par rapport aux termes dans lesquels elle se posait, la place que laisse vide, en quelque sorte, ce changement de perspective, en tant qu'elle débouche sur l'incidence du jeu pulsionnel, constitue une sorte de mise en question du moi, à l'intérieur même de la formalisation que Freud tente de lui donner. Quelque chose est à l'œuvre qui travaille le texte même, dans les dessous en quelque sorte.

LA QUESTION DU PÈRE

Cette même remarque s'applique de façon plus évidente encore pour ce qui concerne l'identification paternelle.

Car aussi bien dans le deuxième chapitre («Le moi et le surmoi (idéal du moi)») l'identification au père est-elle posée comme principe caché derrière le surmoi; dans

la formalisation ultérieure du statut du surmoi, dans les chapitres suivants, les caractéristiques de cette identification tendent à s'estomper.

Dans un premier temps cette identification cachée derrière le surmoi s'appuie au moins sur deux aspects qui lui sont propres, Freud nous dit qu'elle est immédiate, (c'est-à-dire qu'elle n'est la conséquence d'aucun investissement d'objet), elle est donc antérieure à tout choix d'objet. C'est une identification au Père de la propre histoire personnelle d'un individu.

En tant qu'elle antécède tout choix d'objet; la conceptualisation de cette opération, en quelque sorte automatique, l'identification à l'origine des rapports d'un individu n'est pas nouvelle. On y a fait allusion tout à l'heure. Elle est quelque chose qui s'inscrit très tôt chez Freud et qui se soutient apparemment jusqu'ici. On sait que ce sur quoi elle tourne est la place et le rôle qu'occupe le moi en tant que Freud les distingue comme moi-réalité, voire comme moi-plaisir et moi-plaisir purifié.

En tant que cette identification antécède tout choix d'objet, il semblerait donc qu'il faille l'isoler des autres identifications et en particulier de la première des identifications du moi : l'identification par étayage à la mère ou plus précisément au sein maternel.

Cependant dans la mesure où effectivement le narcissisme primaire du moi passe au plan d'un narcissisme secondaire et que ce avec quoi Freud se trouve confronté est l'impact pulsionnel tel qu'il nécessite un rapport premier du *es* à l'objet, car on ne voit pas comment s'efectuerait l'identification par la moi, si l'objet n'était pas, d'ores et déjà investi, une toute autre perspective se trouve dégagée. Il faut donc poser au préalable l'incidence de l'investissement du *es*.

Si l'on a l'impression d'une contestation intérieure au texte même, à partir de l'introduction de la pulsion de mort, c'est bien à ce virage qu'elle apparaît car ce que Freud propose, cette deuxième formulation de l'identification paternelle, ne permet plus de la distinguer d'une quelconque des identifications de ce type. A partir de la supposition première de l'investissement du *es* à l'objet, le sens de l'identification au père se trouve effectivement réductible au sens qu'ont les autres identifications du moi, c'est-à-dire à la domination et au contrôle des pulsions.

Freud dit en effet que «le surmoi naît, comme nous le savons, d'une identification avec le père pris comme modèle.» Il ajoute : «Chaque identification de cette sorte a le caractère d'une desexualisation et même d'une sublimation.»

Cette nouvelle perspective sur l'identification paternelle à la fois conteste la formulation du début du texte, car ce qui se trouve en question est à un tout autre niveau qu'à celui du moi narcissique primaire, mais aussi ouvre la place à une question inabordée qui est celle de l'articulation, à l'origine, des deux pulsions de vie et de mort, au rapport à un investissement primitif.

Si cette articulation du rapport du pulsionnel au monde est effectivement posée, dès lors qu'elle se fonde sur la perspective nouvelle qui est celle de la deuxième topique et posée d'une façon telle que ce qu'elle autorise est la place de la question de l'identification paternelle, en quelque sorte dans un au-delà du narcissisme, il est tout à fait singulier que le point où semble s'arrêter le fondement théorique de cette identification — disons de cette identification deuxième-formule — apparaisse,

en réalité, tellement en retrait. La bipolarité pulsionnelle en quelque sorte ouvre la question des origines sous un angle très nouveau (et il faut bien le dire, inabordé) et en même temps s'articule sur une identification qui laisse filer le relief particulier que dessinait l'identification au père au début de l'article.

En effet, il y a quelque chose dans la formalisation de l'identification en tant qu'immédiate, au père de la propre préhistoire du sujet, en tant qu'antérieure à tout choix d'objet qui est de l'ordre d'une fulgurante intuition. Sous la forme d'une assertion lapidaire, car Freud ne fonde son affirmation sur aucune théorisation qui pourrait en rendre compte, n'y a-t-il pas là une dimension ouverte sur ce qui pourrait distinguer radicalement l'identification paternelle de toutes les autres ?

Vous savez qu'une note en bas de page (référée à cette identification) retourne la perspective de l'identification paternelle en tant que Freud se pose la question de savoir si au fond il ne serait pas plus juste de dire que cette identification paternelle se fait aux parents de l'enfant et non pas au père seul. Et de fonder sa formulation sur le fait qu'à cet âge précoce l'enfant n'a pas encore pu distinguer la différence sexuelle. N'est-ce pas ouvrir, sans trop forcer le texte, la question de l'identification paternelle comme d'un tout autre niveau que celui de l'identification par exemple sexuelle, voire du lien d'amour, comme aussi bien faire la place à ce qu'il y aurait ici à tenir en compte d'une radicale altérité.

Ceci constitue pour l'essentiel ce que j'avais à dire sur l'article «Le moi et le *es*.»

Il m'avait semblé intéressant de connoter, au moment où la théorisation freudienne franchit un pas avec l'introduction de la bi-polarité pulsionnelle, les remaniements que cette nouvelle perspective nécessitait aussi bien au plan du narcissisme qu'à celui de l'identification paternelle. Nous avons essayé de souligner le décentrement que ce passage théorique opère sur le statut du moi ainsi que ce qu'il permet quant à la formalisation du surmoi. Aussi bien n'est-ce pas sans surprise qu'on découvre à l'orée des élaborations théoriques qui constituent la deuxième topique que dans le fond, le principe même qui les fonde, loin d'en soutenir la formulation, d'une certaine manière la conteste.

*

* *

Je voudrais terminer par un commentaire qui partirait d'une note en bas de page, où Freud fait remarquer qu'après tout il y a des limites à la psychanalyse. Il le dira plus tard à propos du *Penisneid* et de la castration.

Ici, il s'agit de la réaction thérapeutique négative qui correspond à cette pente où s'engagent certaines analyses qui font qu'à toute remarque de satisfaction de l'analyste quant au progrès de l'analyse, invariablement correspond une attitude négative de la part de l'analysant, voire une aggravation de son état. Il y a quelque chose qui est comme un refus de guérir. Ce qui se trouve en question est un sentiment inconscient de culpabilité en tant qu'il reflète l'action du surmoi. Pour ce qui concerne l'analyse, le problème est posé comme limitation à son efficace parce qu'il n'y aurait pas de force telle qu'elle puisse s'opposer à ce sentiment inconscient de culpabilité. Après tout, conclut Freud, le but de l'analyse n'est pas d'éliminer les réactions pathologiques mais de rendre au moi sa liberté de décision.

Sur le plan de la cure la difficulté est donc celle de trouver une force capable de contrecarrer l'action de la pulsion de mort, ce qui veut dire que le moi refuse de s'allier au progrès de la cure (au moi de l'analyste). Force est bien de constater qu'à ce point le moi n'est à l'analyste d'aucun secours; l'Eros qui l'habite refusant d'autres investissements. Tout dépend alors, nous dit Freud, de l'intensité de la culpabilité, c'est-à-dire du besoin de la maladie en tant que punition, ou de la personnalité du praticien qui est ou qui n'est pas en mesure d'occuper la place de l'idéal du moi (avec ce danger qu'il risque dans ce cas de se prendre pour un prophète).

Mais pourquoi le moi refuse-t-il de libérer une part de l'énergie narcissique ? La réaction thérapeutique négative ne pose-t-elle pas à la fois de façon descriptive le chemin de la fin d'une analyse, et de façon théorique le problème de l'identification (alors visée) au père en tant que racine de toute idéalisation ? En quelque sorte, l'embarras de Freud, voire sa position en retrait, découvre assez l'état d'un problème inabordé, problème qui est, à la fin d'une analyse : qu'en est-il de l'identification et de son objet ?

Tout se passe dans la réaction thérapeutique négative comme si le moi tenait plus qu'à tout autre chose à cette identification, que nous posons dans la perspective d'une fin d'analyse comme primitive. Freud n'est pas sans savoir le danger qui menace le moi, plus radical encore que sa lutte contre le surmoi. Par l'identification le moi capte l'Eros de la pulsion mais libère du même coup au profit du surmoi, la pulsion de mort. Il secrète en quelque sorte ses propres produits d'annihilation, tel ce protozoaire de la comparaison de Freud que ses propres déchets finissent par tuer. L'exemple de Freud, à mon avis, ne vaut donc que jusqu'à cette constatation qu'au fond le moi s'avère beaucoup plus résistant que ce qu'on imagine, tout du moins si l'on reste hors du champ de la psychose.

En réalité, le véritable danger qui menace le moi, vise, à travers l'identification, le statut de l'objet. Ou, pour le dire autrement, le statut même du moi en tant que cette identification à l'objet est la racine même de ce dont il est constitué. Dans le texte on peut glaner des formulations s'y rapportant. D'une part Freud parle de ce mécanisme très primitif du moi — (à peine moins archaïque que le réflexe de fuite) — qui est de promouvoir un objet face à la menace pulsionnelle sur le mode du mécanisme phobique.

La peur de la mort, d'autre part, qu'il réfère à la peur de la castration et qui ne semble pas être autre chose que le signal émis par le moi face à la menace d'avoir à abandonner ses investissements narcissiques c'est-à-dire en quelque sorte d'avoir à s'abandonner lui-même, dit Freud. (Le problème de la réaction thérapeutique négative, en effet, ne concerne rien de moins que l'existence même du moi).

Pour reprendre notre question : quoi de plus normal, pourrait-on dire, une fois qu'on pose le moi comme instance (ce qui est en effet de la théorie) qu'il lutte pour sa survie en préservant son investissement narcissique ?

Est-ce dire qu'il faille fixer les limites de l'analyse à cette borne ? S'il en était ainsi, de quelle singulière lumière s'éclairerait l'impératif éthique du *Wo es war !*

RÉPONSES D'ALBERT FONTAINE.

«Va-t-il de soi, demande **ANDRÉ PICARD-DECOCK**, de parler d'une désexualisation de la pulsion ?»

ALBERT FONTAINE : — L'investissement du Es à l'objet est, selon Freud, de nature sexuelle, et lorsque Freud parle de désexualisation, c'est pour autant que le Moi vient combattre cet investissement. C'est à partir de là que Freud fonde l'hypothèse d'une voie ouverte à la sublimation. La sublimation est conçue par Freud comme la voie même de la désexualisation.

«La démarche n'est-elle pas là purement descriptive ?», objecte **ANDRÉ PICARD DECOCK.**

Mais **ALBERT FONTAINE** est catégorique. Freud nous donne ici une explication tout à fait dynamique de la désexualisation puisqu'il «fonde cette mécanique par le biais des forces d'investissement.»

JEAN-CLAUDE RAZAVET revient à la question de la réaction thérapeutique négative. Albert Fontaine ne voulait-il pas «nous mettre sur la voie de quelque chose» lorsqu'il parlait du Moi menacé dans son existence et lorsqu'il évoquait la question qui se pose alors : — Faut-il s'arrêter là ? Est-ce une borne ? N'en est-ce pas une ?

«Il est certain, répond **ALBERT FONTAINE**, qu'on se «dépatouille» mal de la question de l'identification paternelle lorsqu'on l'aborde en termes de pulsions de vie et de pulsions de mort.» La lecture que nous faisons de Freud aujourd'hui, nous la faisons après Lacan. «J'ai imputé à Freud, poursuit-il, d'avoir posé dans son article la question de l'investissement premier du *Es.* Ce qu'il nous dit c'est que l'identification paternelle se fait sur un objet et qu'il faut bien supposer que cet objet a été précédemment investi. La question est donc à la fois non posée et tout à fait présente. Tout le problème de la fin de l'analyse est là, c'est certain.

GENNIE LEMOINE

L'identification
Palais des Sports
(Samedi après-midi)

UN MATHÈME DE LA PARTITION

Il est éprouvant de passer d'un propos dans lequel on a été plongé à un autre propos; cela fait un propos qui est toujours autre et c'est difficile.

Quant à moi, je voulais proposer simplement les deux formules qui sont au tableau :

$$\text{soit la femme} = x \overset{R}{\underset{o}{\frown}} y$$

$$\text{et l'homme} = 1 \rightarrow a \nearrow {}^{A}, a_1 \nearrow {}^{A}, a_2 \nearrow {}^{A},$$

formules qui, pour moi, contiennent la question du même et de l'autre.

C'est ma question en effet, en quoi je ne suis pas originale mais c'est en ces termes, justement, qu'elle se pose pour moi.

Avant de vous les proposer je vais les introduire. Elles font suite à ce que j'avais essayé de mettre en circulation dans un travail écrit, à savoir une théorie de la partition; le mot, d'ailleurs, pour ma grande satisfaction circule, si j'en crois ce qui m'a été rapporté de ce qui est dit ici même dans ce congrès.

Mais contrairement à ce que vous avez pu lire dans mon projet où elles sont abruptement posées, cette fois-ci je vais essayer de les présenter.

Et pourtant c'est abruptement qu'elles se sont imposées à moi, quand, à la suite d'Élie Doumit et après tout le monde, je me suis mise à la théorie des ensembles.

Il s'agit donc de ce qu'il en est du même et de l'autre : on est à la fois le même et l'autre, proposition impossible en mathématique, je pense, et c'est la question de l'appartenance.

La théorie des ensembles a ceci de merveilleux que c'est précisément cette problématique qui est au cœur de la théorie, celle de la propriété de l'appartenance à un ensemble. Et Jacques Lacan ajoute : ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la théorie des ensembles a permis de voir qu'un élément est différent de l'ensemble auquel il appartient. Mais il me semble que l'appartenance déjà pose le problème dans son entier. Il est vrai que pour la théorie des ensembles un élément

ne fait partie d'un ensemble que pour autant qu'il a une propriété; ce n'est pas une problématique, c'est de l'ordre de la définition.

Or, cette définition est précisément, pour l'analysant, problématique; il ne se pose pas d'autres questions, il sait bien qu'on le range dans la catégorie des hommes ou des femmes, des enfants ou des adultes, etc. Mais il ne peut dire lui-même s'il en est, s'il appartient réellement à tel ou tel groupe, s'il peut se déclarer homme ou femme, enfant ou adulte. Suis-je un homme ? Rien n'est moins sûr, par exemple, pour Rudolf Valentino, si vous avez vu le film qui, tout au long du film de Ken Russell, se pose précisément cette question. Certes, Noureev est un danseur, mais un danseur est-il un homme ? La question insiste jusqu'au drame, jusqu'au massacre. Noureev-Valentino se fait démolir le portrait — comme on dit dans un raccourci admirable — pas le sexe, le portrait, par un énorme boxeur à seule fin de prouver — à qui ? — qu'il est un homme. Mais la victoire remportée chèrement — le beau visage en prend un coup — n'est pas une réponse; car le boxeur, lui, est-il un homme, et une femme peut-elle se dire une femme.?

C'est bien la seule question qui se pose et que nous pose l'analysant; non pas qui il est, mais ce qu'il est. Et plus particulièrement, quel est son sexe ?

Bien entendu ni les sciences, ni le langage courant bien qu'ils établissent des classes, n'ont jamais posé le problème de l'appartenance et de la propriété, ils le supposent résolu et le supposant résolu ils l'occultent : il y a deux classes, plusieurs espèces, quatre races, etc.

Ils ne posent pas non plus le problème de la généalogie de ces groupes.

Par contre l'analysant ne cesse de s'interroger sur cette espèce de généalogie-là, il doute, quant à lui, du bien fondé de sa catégorisation dans un groupe; il doute, certes, et c'est ce doute que, dans le même temps et du même mouvement, chacun redoute si fort qu'il le nie scientifiquement et mathématiquement. Toutefois le doute travaille, jusqu'au jour où le quelqu'un interpelle l'autre en la personne de l'analyste. Car c'est l'autre et non le même, le frère, l'ami, le père encore moins, la mère pas davantage — c'est l'autre qui est interpellé. C'est l'être le plus lointain, mais qui se trouve être aussi celui qui, depuis toujours, le hante, l'autre soi-même. Les proches, il ne les interroge pas et Jacques Lacan a fait observer un jour que si l'enfant leur pose des questions, c'est pour qu'ils ne lui répondent pas, c'est pour ne pas savoir.

Le doute, donc, n'est pas négatif, bien au contraire puisque personne ne peut dire : Je suis ce que je suis. Bien entendu, il ne peut pas davantage dire : Je suis l'autre. Toutefois l'analysant en appelle à l'autre, il sait donc qu'il ne peut se trouver que dans une relation à l'autre. Il va ainsi au devant des pires difficultés, évidemment, et il ne s'en sortira que par l'amour ou la haine. Et nous voici ramenés à cette relation fondamentale qui se vit à deux, par exemple un homme et une femme, l'amour et la haine qui font de deux être un double enchaîné. A quelle place, alors, appartient chacun d'eux ?

Bien que je n'aie jamais fait de mathématiques et que je sois incapable de soutenir mon propos mathématiquement, ce n'était pas mon propos, une plongée occasionnelle et brève dans la théorie des ensembles, m'a donc aussitôt permis de pêcher cette nouvelle formulation de la différence des sexes.

Le mot commun à la théorie des ensembles et à ma propre élaboration est le mot : partition. Il s'agit de la partition en classes, d'abord, mais bien davantage encore de ce qui m'est apparu comme un régime spécifiquement féminin.

Je répète, pour conjurer les critiques pressés, que les traits que je peux relever comme proprement féminins, sont le propre de la féminité, non des femmes. La même chose peut se dire des hommes. Mais j'irai plus loin encore : il me paraît tout à fait illégitime de réclamer pour les femmes, un «propre» comme on dit, — une langue propre, un regard propre, un pouvoir propre, etc. comme si les hommes se l'étaient approprié, ce pouvoir propre, abusivement sans laisser à la femme d'autre possibilité que de se définir négativement par rapport à eux. Il ne faut voir dans ce genre de répartition que l'effet de la loi d'exclusion dont a parlé Charles Melman hier, et de cette loi d'exclusion, on peut constater les effets aujourd'hui, historiquement; on peut aussi décider de les réparer, de les combattre, mais on ne peut en aucun cas leur attribuer quelque objectivité. En fait, ni la femme, ni l'homme n'ont rien en propre, me semble-t-il; mais alors comment peuvent-ils se constituer en des classes dont les éléments auraient des propriétés différentes suivant l'un ou l'autre sexe ? Une première affirmation s'impose, les êtres humains ne sont pas des êtres mathématiques, le mathématique et le psychique ne coïncident pas, les êtres humains sont travaillés par des identifications et s'ils sont identifiables, ils ne sont pas pour autant assimilables à leur identité. Ils ne détiennent donc, de droit, aucune propriété. C'est une difficulté; il y en a une autre. La partition féminine divise la femme, et l'on ne saurait dire pour autant qu'elle détermine en elle deux classes; par ailleurs la partition des sexes divise l'humanité en deux classes, les hommes et les femmes. S'agit-il de la même partition ?

L'homme, aussi bien que la femme, naît sous le signe de la séparation, mais l'expérience spéculaire lui est occasion de conquêtes unitaires; par contre, chez la femme, l'image en miroir est une nouvelle occasion de doublement et de dédoublement. Il y a donc dissymétrie dans le développement libidinal de l'un et de l'autre. Dans notre société actuellement cette dissymétrie se traduit par deux régimes psychiques différents; l'homme, par exemple, a un lien de filiation, par rapport à son père, et le père par rapport à l'enfant en vertu duquel le père lui transmet en droite ligne quelque chose, le nom, l'héritage, par exemple. La femme, quand elle engendre, se sépare, c'est de l'ordre de la scissiparité, si j'ose dire. Ces divergences sont aisément repérables même si elles ne se déploient que dans le champ de l'imaginaire et elles m'ont permis de mettre en formules les deux régimes psychiques; ce sont ces formules que j'ai empruntées à Lacan et aux mathématiques, qui sont au tableau.

Soit donc :

$$\text{la femme} = x \underset{o}{\overset{R}{\frown}} y$$

Dans une relation binaire que je désigne par $\widehat{xy}$, R signifie relation (je reviendrai sur le zéro tout à l'heure, parce qu'on m'a fait remarquer que le zéro ici n'indique pas une loi de composition, comme dans la théorie des ensembles; pour moi, ici il a sa simple valeur de zéro, si tant est que zéro soit une valeur. Mettons que c'est une case vide.)

et :

$$\text{l'homme : } 1 \rightarrow a \nearrow A_{a^1} \nearrow A_{a^2} \nearrow A \ldots\ldots$$

Ces formules sont celles où d'une part se lit ce que j'ai appelé la «partition féminine» et, d'autre part, «l'identification de l'homme au trait unaire.» Mais en outre, une partition en classes, puisqu'il y a deux groupes, celle des femmes et celle des hommes. Pourtant, elle n'implique pas, deux E, deux ensembles disjoints, celui des femmes et celui des hommes, sans relations entre eux, ni un ensemble unique originaire, d'où seraient issus deux sous ensembles disjoints par «catastrophe», le terme n'est pas de moi; c'est un terme nouveau créé par René Thom[1], un mathématicien, pour ses nouvelles mathématiques. Mon propos n'est ni d'ensembler ni de désensembler les uns et les autres.

Les deux formules décrivent *actuellement* et *singulièrement* la situation simultanée d'un homme et d'une femme telle qu'elle se révèle par exemple à l'écoute, analytique ou pas, à savoir mêlée d'imaginaire et de symbolique dans la structure œdipienne. C'est la figure de ce qu'ils s'attribuent réciproquement comme propriété, on peut dire aussi que ce sont leurs réciproques fantasmes.

La déhiscence féminine se réfère au processus imaginaire selon lequel un sujet, femme, x, s'identifie à son image, y, mais la relation binaire, $\widehat{xy}$, bien que l'écart distingue l'antécédent de l'image, ne constitue pas deux êtres, à la différence de ce qui se passe en mathématiques. On ne peut écrire, en effet, $x = y$, ni $y = x$, sauf constitution d'une paire pathologique. Le couple $\widehat{xy}$ est ordonné, l'écart réserve en tout cas l'admission du zéro, c'est-à-dire la place de la case vide, sans que la relation et donc l'écart, implique deux êtres.

L'homme est appareillé de même, intimement, comme couple, il se voit et il est vu. Et il est de même soumis au principe de la séparation. Mais secondairement le pénis symbolise le manque, noté ici zéro, en même temps qu'il le nie; la fonction phallique recouvre la castration. La structure du couple intime cède au triomphe de l'un, par suite peut-être d'une «torsion», (le terme est de Lacan) qui instaure une succession linéaire où le désir de l'homme se diffracte. Aussi est-il voué, dit-on, à la collection et au reste.

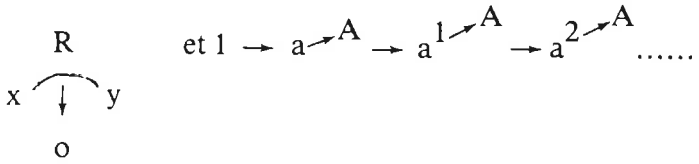
C'est en raison du zéro d'une part et du grand A, d'autre part, en tant qu'ensemble vide, noté dans la théorie des ensembles ϕ, que peut s'opérer un certain

1. Dont on a dit que sa théorie pouvait s'interpréter «comme le retour du refoulé de la physique fondamentale» (Jean Petitot Cocorda : «Modèles mathématiques de la morphogénèse (René Thom)» in : *L'Identité*, séminaire dirigé par Cl. Levi-Strauss.

nombre de combinaisons entre l'une et l'autre formule, toutes combinaisons de type aléatoire comme les articulations qui supposent une cavité; je me réfère ici à un travail de quelqu'un que je ne connais pas, de Philippe Vendryes, qui a montré que l'articulation entre deux membres se fait autour d'une cavité et que grâce à cela il y a plusieurs possibilités, s'il n'y en avait qu'une, si un membre ne pouvait se déployer que dans une direction et sur un seul plan, il n'y aurait pas de liberté, il n'y aurait pas non plus de hasard, cela ne s'appellerait pas une articulation; donc il faut une cavité, le mouvement est aléatoire et le sujet a un choix.

Donc, c'est une articulation de ce type; mais du moment que la femme s'introduit déjà comme couple dans un ensemble, elle détermine une partition en classes s'il m'est permis de distordre quelque peu cette définition mathématique de la partition à mon profit.

Donc comment peuvent jouer ces deux formules ?



Le mécanisme est celui de l'identification, palliatif du rapport sexuel impossible, et le moteur en est le désir l'un de l'autre, marqué par les flèches en haut et en bas, ce désir fait qu'il y a relation sexuelle, mais la relation sexuelle est supportée par des identifications.

Les combinaisons ne peuvent conduire au repos. Et les solutions identificatoires restent en porte à faux parce que nous avons d'une part ce que nous pouvons considérer comme un ensemble de deux parties, côté femmes et d'autre part un ensemble disons homogène encore que le trait unaire reste explosif.

Du côté femme, si *x* s'identifie au trait unaire, pour en finir avec sa propre division, le zéro s'efface sous le *I* et le *x* et l'*y* se télescopent. Il n'y a plus d'antécédent ni d'image; bon débarras pour un temps, mais qu'advient-il et qu'en est-il de cette nouvelle unité ? Elle est illusoire, puisque l'autre en reste le garant; cet autre peut être un dieu.

Si naît un enfant, la femme sera alors partagée entre deux 1, nouvelle position paradoxale qui la précipite, déchirée, dans la psychose. Le 1 en effet est totalisant et que signifierait alors pour la femme être 2 ? Impossible maternité. Je repense à ces peuplades où la femme, nouvelle accouchée, réserve un sein pour le mari et un sein pour l'allaitement, avec interdiction absolue de changer.

Si la femme s'identifie au *a* de l'autre, qu'elle met à la place de son image, la combinaison peut tenir, tant que *x* peut l'endurer sans détérioration. si elle s'identifie au grand A, elle entre dans le fantasme de l'homme et se perd comme sujet.

Quant à l'homme, si la nostalgie de la division primitive le point, il s'identifie à la double figure de la femme sur fond d'abîme. L'image *y* de la femme peut alors venir à la place de *a* et déterminer une relation 1 → y pour l'homme. Mais chez lui l'analité ayant été le stade de la séparation par excellence, cette identification à une relation binaire le fait régresser au stade anal. Ce stade anal, régressif, où il vit sa

dualité intime, le fait passer au pôle féminin tandis que le grand A devient pour lui le pôle mâle. C'est le cas, je crois, du président Schreber. Dans cette relation binaire, le *a* peut être aussi une œuvre. Il y a donc eu, en tout cas, «change de sexe», ce change est le processus parallèle qui accompagne normalement chez l'homme, la grossesse de la femme, comme j'ai essayé de le montrer dans mon travail écrit.

Quant naît un enfant du couple, produit aléatoire, comme je l'ai dit, de ces combinaisons, il a le choix entre être l'un ou l'autre des parents, ni l'un ni l'autre, l'un et l'autre. Trois choix, respectivement :

— exclusif et comminatoire, c'est le *vel* léthal lacanien,

— obsessionnel,

— paranoïaque.

Certes, il y a du jeu dans ces combinaisons et j'ai renoncé à en épuiser la série car très vite je me suis embrouillée dans les termes, ne sachant plus si l'identification se faisait de la femme à l'homme ou de l'homme à la femme, parce que j'aboutissais aux mêmes formules, tant l'identification se trouve frappée, en son principe, de transitivisme; qui s'identifie à qui ?

Ce ne sont pas des opérations mathématiques, que ces combinaisons puisque l'identité y est constamment en défaut. Je ne nie pas qu'il ne puisse venir de jeunes mathématiciens, capables d'inventer de nouvelles mathématiques qui porteraient plus près d'un terme cette assimilation de la mathématique, et de ce qu'on peut appeler la théorie psychique.

Pour moi, je n'ai fait qu'essayer de «mathématiser» le langage comme l'a dit et fait, par exemple, Raymond Queneau, et pas lui tout seul, il y a bien longtemps déjà, tout simplement parce que le langage mathématique a une très grande perfection; en outre cette formulation m'a permis de fixer utilement et de ramasser une élaboration par trop fluente. Enfin, je ne vois pas pourquoi, comme il m'en a été fait le reproche dans *Ornicar,* il ne serait pas permis d'exporter des concepts hors de leur champ opératoire; je soutiens au contraire qu'on ne peut pas parler sans ce genre d'exportation.

LILIANE FAINSILBER

L'identification
Palais des Sports
(Samedi après-midi)

L'HOMMESINTHOME D'UNE FEMME DANS LE CHAMP THÉORIQUE DE LA PASSE

DE LA CATÉGORIE DU CONTINGENT OÙ IL PREND NAISSANCE A CELLE DU POSSIBLE OÙ IL TROUVE SA FONCTION DE MATHÈME.

Dans cet abord si difficile pour elle de sa propre féminité comment une femme trouve-t-elle l'appui de la fonction paternelle ?

Sous ce titre un peu rébarbatif, cet hommesinthome dans le champ de la passe, je voudrais vous parler de ce que représente pour une femme sa rencontre d'un homme.

C'est en essayant de rendre compte de l'importance de cette rencontre que nous pourrons articuler sur le plan théorique la manière dont fonctionne pour une femme la métaphore paternelle ou le Nom du Père — et c'est ainsi que j'ai été poussée à vous présenter cet homme sinthome comme un mathème spécifique de la castration symbolique féminine.

Je vous parlerai d'abord de la naissance de cet hommesinthome entre les deux ortho-graphes du mot symptôme; puis nous verrons comment en prenant sa fonction de mathème dans la métaphore du désir d'une femme il nous permet d'aborder les difficultés théoriques et les points d'impasse de la sexualité féminine que Lacan a non seulement prises en compte, mais formalisées sous la forme de ce quanteur nié $\overline{\exists x}\ \Phi x$; à l'aide de cet hommesinthome il devrait être possible d'articuler de façon satisfaisante ce problème que pose l'absence de refoulement originaire pour les femmes — et aussi donner toute sa portée théorique à cette phrase pour le moins énigmatique de Lacan : «Une femme ne rejoint l'homme que dans la psychose.»

Dans la deuxième partie de mon argumentation, j'essaierai de vous montrer que si cet hommesinthome est un effet du discours analytique — né dans les embrouilles du vrai *(Ornicar ? 8)* sous la forme du symptôme, il doit aussi si c'est bien une lettre, un mathème, avoir des effets de discours — et nous le mettrons à l'épreuve dans ce champ priviligié que constitue la théorisation de la passe.

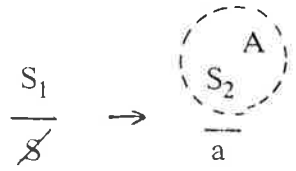
I

COMMENT UNE FEMME PEUT-ELLE AVOIR UN INCONSCIENT ?

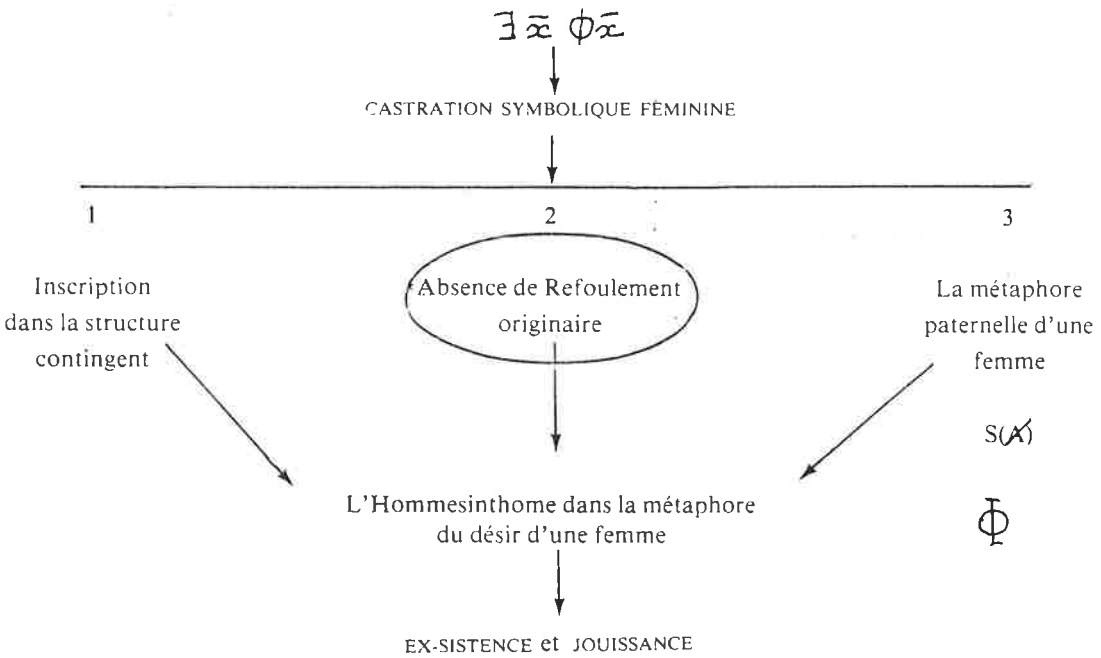
Bien sûr ça surprend, et ça dérange même, mais c'est pourtant bien sous cette forme expéditive que nous pouvons exprimer le mieux cette absence de refoulement originaire pour les femmes.

Mais essayons d'abord de prendre quelques appuis solides :

Ce qui nous permet donc du côté homme, de rendre compte du refoulement originaire, c'est le discours du maître, dans la mesure où la disparition du sujet est provoquée par cette relation S_1 S_2 — tandis que le ratage de l'objet *a* instaure la dimension de la répétition.



Par contre du côté femme, je ne peux pas encore articuler de façon satisfaisante cette absence de refoulement originaire et pour cette fois-ci, je vais me contenter de la cerner, de l'approcher à l'aide de ce schéma que je vous propose et que j'ai déjà utilisé à Nice[1] pour y rendre compte de ce chemin logique de la jouissance supplémentaire d'une femme qui a partie liée avec sa castration symbolique.



1. Journées de l'E.F.P, 8-9 mai 1977. Nice.

Ce schéma va me permettre de vous faire repérer comment ce quanteur nié organise les 3 éléments différentiels de la castration symbolique féminine que je vous propose.

1 — l'inscription d'une femme dans la structure sous la forme d'une ex-existence particulière au niveau du contingent,

2 — cette absence de refoulement originaire,

3 — la fonction différente de la métaphore paternelle pour un homme et une femme. Je reprendrai tout à l'heure cet élément un peu plus loin dans mon exposé — en vous proposant une autre formulation de cette métaphore paternelle.

Pour l'instant, vous voyez que ces 3 éléments différentiels permettent chacun la mise en place de cette écriture de l'hommesinthome dans la métaphore du désir d'une femme que nous pouvons écrire ainsi en reprenant la formule classique de la métaphore : $\frac{S}{\cancel{S}'} \cdot \frac{\cancel{S}'}{\text{Signifié}}$

+ effet de sens

C'est ainsi que cet hommesinthome dans un effet d'après-coup de la mise en place du phallus symbolique assure une femme de son ex-sistence en tant que sujet du désir — et de sa jouissance supplémentaire qui l'inscrit comme *pas toute* dans la fonction phallique.

C'est Jenny Aubry qui en parlant tout à l'heure de cette mère à tuer m'a donné envie de souligner cette autre fonction de la métaphore du désir d'une femme qui est de lui permettre la symbolisation et donc l'apaisement de cette violence et primordiale frustration imaginaire, celle de l'envie du pénis.

Cette nécessaire mise à plat du phallus symbolique dont nous parle Lacan à la fin d'une analyse, permet de résoudre cette relation conflictuelle de haine et de reproche vis-à-vis de la mère.

En effet, cette métaphore du désir d'une femme provoque un remaniement, dans un effet d'après-coup des conséquences de ces deux très mauvaises rencontres d'une femme avec un homme : d'abord celle de la différence des sexes, et ensuite celle de la rencontre du père en tant qu'objet du désir de la mère.

Paradoxalement, cette rencontre du père qui vient pourtant renforcer l'effet traumatique du *Penisneid,* le met pourtant sur la voie d'une symbolisation puisque elle met en place la métaphore paternelle en tant que trace signifiante du désir de la mère.

II

L'HOMMESINTHOME D'UNE FEMME

Je vais donc vous parler un peu plus de cet hommesinthome; c'est une définition à vrai dire pas très classique du symptôme, que j'ai trouvée dans un séminaire de Lacan qui m'a permis de saisir comment une femme pouvait avoir quand même un inconscient malgré cette absence de refoulement originaire.

Voici cette citation qui constitue le point de départ de toute mon argumentation autour de cet hommesinthome :

«Ce en quoi l'inconscient consiste est susceptible de s'écrire d'une lettre sans doute y faudrait-il convention — mais l'étrange est que c'est cela même que le symptôme opère *sauvagement* ce qui ne cesse pas de s'écrire du symptôme relève de là.» *(Ornicar ? 3,* p. 107*)*.

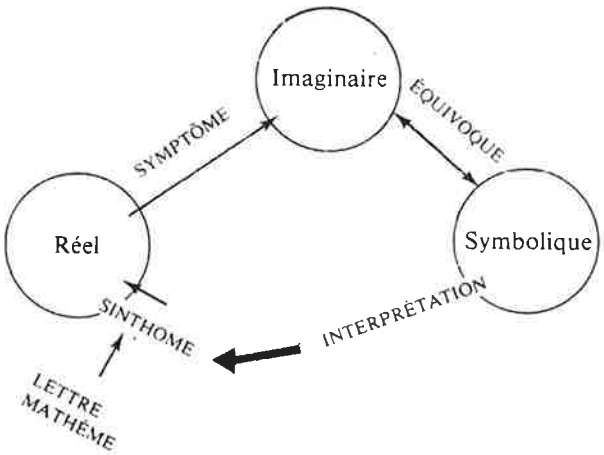
Retenons ce mot sauvagement.

Si donc ce symptôme est bien cette lettre sauvage de l'inconscient, comment allons-nous établir à l'aide de cette deuxième écriture du mot le sinthome, cette lettre de l'inconscient d'une femme mais cette fois-ci domestiquée, apprivoisée par le discours analytique ?

A vrai dire, ce qu'il y a de surprenant, c'est que même sans le discours analytique une femme est en quelque sorte contrainte d'inventer son propre mathème pour assurer sa castration symbolique, en raison de ce quanteur nié $\overline{\exists x}\ \overline{\Phi x}$. Elle invente donc son propre mathème en domestiquant à son usage cette lettre sauvage du désir de l'Autre que constitue le symptôme.

Ce que j'aimerais bien déchiffrer c'est pour quelle raison l'hystérique s'arrête en chemin et se contente d'emprunter cette lettre du symptôme au lieu de constituer la propre lettre de son désir sous la forme du sinthome.

Pour essayer d'avancer un peu j'ai fait pour vous ce schéma qui rend compte des liens de structure entre les deux ortho-graphes du symptôme.



Ce qui me paraît important à souligner, c'est la position occupée par ces deux lettres par rapport au réel.

Nous allons dire que le *symptôme* trahit l'ex-sistence du réel. Il surgit sous le signe du petit bonheur la chance — comme création métaphorique dans le champ de l'imaginaire. Le symptôme c'est ce qui tout d'un coup cesse de ne pas s'écrire au niveau du contingent.

L'équivoque entre l'imaginaire et le symbolique permet de ramener le symptôme à sa structure de langage, mais sur ce schéma vous voyez que c'est l'*interprétation* qui par son effet métonymique transforme le symptôme en lettre et ce *sinthome* sur le bord du réel traduit par sa fonction de lettre, non plus l'ex-sistence, mais la consistance du réel, dans la catégorie du possible, soit ce qui de s'écrire, cesse.

Qu'allons-nous faire maintenant de cet hommesinthome ainsi élevé à la fonction de mathème grâce au rôle déterminant de l'interprétation entre les deux écritures du mot ?

D'abord, si nous gardons cette position de recul et aussi d'apaisement que nous donne cette approche de la structure, nous allons pouvoir déchiffrer à l'aide de cet hommesinthome, tous ces éléments fantasmatiques qui sont introduits par la fonction imaginaire du Phallus.

Même si elles nous donnent le témoignage de cet effet de cataclysme narcissique que provoque chez une femme sa rencontre d'un homme, toute cette fantasmatisation de la castration et ses péripéties imaginaires qui vont du viol castrateur à la décapitation du partenaire ne constituent rien de plus qu'une sorte de mythe qui recouvre un fait de structure — et ce que recouvre ce mythe c'est la manière dont une femme invente à partir de sa rencontre d'un homme la lettre de son désir.

Essayons donc maintenant de rendre compte de l'importance et aussi du mode d'action de cette rencontre avec un homme.

Pour cela, reprenons cette rencontre manquée de Freud et de Dora au moment où il la laisse en plan dans le repérage de son désir.

Pour ceux qui auraient envie d'en reprendre d'un peu plus près les éléments, il y a deux pages des *Écrits techniques* dans le chapitre les fluctuations de la libido, où Lacan nous permet de repérer à l'aide du cadre imaginaire *o.o'* — par où doit passer tout processus de symbolisation, le point d'impasse où Freud s'est engagé avec Dora, et ce point est important à situer dans la mesure où c'est dans chaque analyse que l'hystérique attendra son analyste et le mettra à l'épreuve de cette rencontre.

Ce que Freud a manqué dans cette rencontre c'est son interprétation, c'est-à-dire la reconnaissance du désir de Dora — reprenons dans le texte ce que nous en dit Lacan (p. 207 des *Écrits techniques)* :

«Ce qu'on néglige dans l'analyse, c'est évidemment la parole comme fonction de reconnaissance — la parole est cette dimension par où le désir du sujet est authentiquement intégré sur le plan symbolique. C'est seulement lorsqu'il se formule, se nomme devant l'autre, que le désir quelqu'il soit est reconnu au sens plein du terme. Il ne s'agit pas de la satisfaction du désir, ni de je ne sais quel Primary Love, mais exactement de la reconnaissance du désir.»

C'est ainsi que, de cette reconnaissance du désir, quelque chose devrait pouvoir être modifié de cette position hystérique — dans la mesure où ce qui manque à Dora — c'est cette image satisfaisante d'elle-même qui s'appelle moi idéal — et qu'elle cherche en vain dans les images magnifiées d'autres femmes.

Mais essayons de préciser un peu plus cette fonction de l'interprétation pour justifier son importance dans cette rencontre d'un homme — et ceci en la reliant à ces deux notions : à l'amour et au transfert. Nous pouvons le faire en reprenant ces deux formulations :

— L'amour ne se soutient que de la rencontre entre deux savoirs inconscients;

— le transfert ne se soutient que du lien du désir de l'analysant à celui de l'analyste.

Il y a des moments de rencontre, et c'est ce que traduit l'interprétation.

Si maintenant nous rapprochons ce rôle que joue l'interprétation dans cette rencontre avec un homme et celle qu'elle joue entre les deux écritures du symptôme, nous nous expliquons peut-être mieux cette rencontre manquée de l'hystérique avec un homme qui laisse sa lettre en souffrance au niveau de l'imaginaire sous la forme sauvage du symptôme.

III

LA MÉTAPHORE PATERNELLE D'UNE FEMME INTRODUIT CETTE LETTRE S(Ⱥ)

Je peux reprendre maintenant d'une façon un peu plus élaborée, avec ces deux écritures du symptôme, ce que j'avais essayé d'avancer à Nice, dans mon exposé, concernant la fonction différente de la métaphore paternelle pour un homme et une femme.

Ce qui serait intéressant pour en rendre compte, ce serait de partir d'une lecture d'un texte de Freud : *Clivage du moi et mécanismes de défense,* où il fait une extraordinaire analyse structurale des différentes composantes du complexe de castration.

Je reprendrai sans doute ce texte une autre fois pour y introduire et articuler l'une par rapport à l'autre — ces deux lettres de l'hommesinthome et de la femmesinthome et essayer de ce fait, une formulation plus rigoureuse de ce qu'on appelle l'Oedipe inversé.

Mais pour l'instant, je vais plutôt repartir de l'inscription différente d'un homme et d'une femme dans la structure. Vous savez que, si au niveau du corps un homme et une femme subissent la même empreinte signifiante de leur langue maternelle, en tant que sujets leur implication dans les lois du langage est différente.

Un homme en raison de cet *x* qui dit non à la fonction phallique, cette exception qui instaure la règle de la castration, affronte dans la catégorie du nécessaire ce qui a *force de loi.*

Une femme ne connaît qu'une loi, celle du hasard et de la rencontre, sous le signe du petit bonheur la chance et c'est à hanter ce lieu du contingent à essayer de déchiffrer quelque chose qui cesserait de ne pas s'écrire venant de l'Autre qu'elle

trouvera peut-être l'appui de la fonction paternelle pour s'assurer de son ex-sistence comme être de désir.

Peut-être à propos de cette ex-sistence comme une femme, je vais m'arrêter un peu sur ce rôle pacificateur et humanisant du Nom du Père qui intervient au niveau de tous ces fantasmes de castration imaginaire d'une extrême violence, avec beaucoup de sang — liés essentiellement à la présence surmoïque maternelle. C'est ainsi que si la métaphore paternelle assure une femme de sa jouissance supplémentaire c'est dans la mesure où elle lui permet de résoudre un très archaïque rapport duel à la mère — une femme peut enfin ex-sister comme corps jouissant, à partir du fonctionnement du nom du Père, séparation, partition comme dit G. Lemoine, sans cesse renouvelée au cours de chaque relation sexuelle, c'est ainsi que le «ce n'est pas elle, c'est moi» — triomphe sur le corps de la mère.

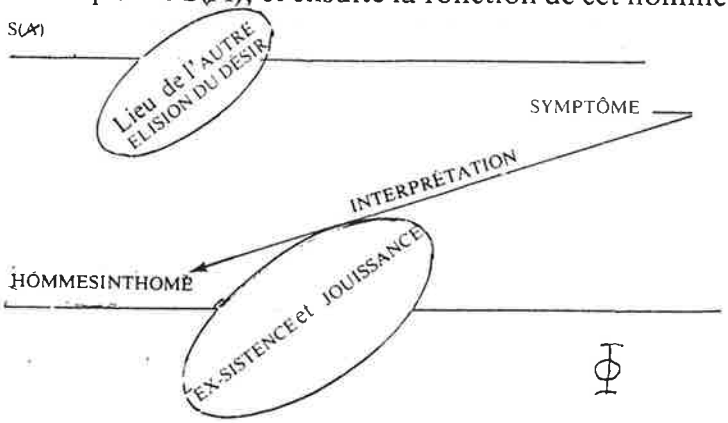
Mais essayons de reprendre ce mode de fonctionnement de la métaphore paternelle. Vous en connaissez la formulation qu'en donne Lacan dans les écrits :

$$\frac{\text{Le Nom du Père}}{\text{désir } \cancel{\text{de}} \text{ la mère}} \qquad \frac{\text{désir } \cancel{\text{de}} \text{ la mère}}{\text{phallus}}$$

Du côté homme, en raison de ce quanteur $\exists x\, \Phi x$, de cette exception qui instaure la castration, le Nom du Père est prévalent car à défaut d'un Autre de l'Autre qui serait garant de la vérité, le Nom du Père en tant que signifiant étaye l'Autre comme lieu du code, en l'instaurant comme lieu de la loi.

Du côté femme, nous retrouvons ce quanteur nié $\exists \overline{x}\, \Phi \overline{x}$ qui entraînait déjà un mode d'inscription différent dans la structure —, et ce que va instaurer cette métaphore paternelle d'une femme, c'est le *pas tout* réussi du désir de la mère dont le Nom du Père est la trace signifiante.

C'est sur cette élision du désir de la mère, dans ce lieu étranger intérieur comme Freud appelait l'inconscient, que je vais prendre appui pour vous proposer une autre formulation de la métaphore paternelle, qui va me permettre d'y introduire, d'une part le S(Ⱥ), et ensuite la fonction de cet hommesinthome d'une femme.



Je ne commente pas plus le schéma de ces deux métaphores du désir, elles trouveront leur assise quand je vous aurai parlé de la fonction de cet hommesinthome dans la passe.

Mais ce que je voudrais déjà souligner, c'est que par rapport à ce désir de la mère, ainsi symbolisé par la métaphore paternelle, qu'une femme peut constituer sa propre métaphore du désir, et je vous désigne ici, ce qui constitue la particularité de la sexualité féminine cet abandon de la métaphore paternelle en tant que contribution à l'interdit de l'inceste.

C'est encore l'importance de ce signifiant *S'* exclu, tombé dans les dessous qui soutient la création métaphorique qui nous permet de rendre compte de la manière dont une femme qui n'ex-siste que dans les trous du symbolique peut venir trouver place dans la lignée et dans l'ordre des générations : ce qui se transmet de père en fils, c'est le phallus et à chaque génération, mais en changeant de lignée, une femme *soutient de l'élision de son désir la condition de réussite de la métaphore paternelle !*

IV

L'HOMMESINTHOME D'UNE FEMME DANS LE CHAMP THÉORIQUE DE LA PASSE.

Nous allons maintenant utiliser cette position de l'hommesinthome en tant qu'écriture sur le bord du réel pour aborder cette deuxième partie de mon exposé sur la théorisation de la passe.

Ce que je vais essayer d'y démontrer c'est la fonction tout à fait essentielle de cet hommesinthome en tant qu'il nous permet de rendre compte de la manière dont chacun s'autorise à devenir analyste; mais ce qui est important à souligner c'est qu'il nous permet d'en rendre compte à partir *des déterminations inconscientes qui sont primordialement articulées au désir de l'Autre.*

Je vous propose d'abord une référence solide, un texte tout à fait fondamental pour cette théorisation de la passe, c'est un des séminaires des *Non-dupes errent,* celui du 9 Avril 1974.

Je ne vais pas ici en faire un commentaire mais plutôt en dégager les lignes de force pour montrer comment je pense pouvoir y introduire cette fonction du sinthome comme un point pivot tout à fait essentiel de cette théorie de la passe.

Il s'agit d'une démonstration extrêmement agile et rapide et ce qui donne cette sorte de virtuosité au texte, c'est l'effet d'apparition et de rebondissement de l'objet *a* — dans chacune des formulations que Lacan nous propose.

Voici ce que j'ai pu extraire de ce séminaire :

Lacan nous dit qu'il a inventé l'objet *a* qui se trouve bien sûr dans le graphe au point de la question du désir de l'Autre, mais aussi dans le schéma *L* puis dans les *Quatre discours* et aussi, pourquoi pas, Lacan nous propose de le mettre à la place de cet *x* de l'inscription dans la fonction phallique.

Nous retenons donc cette première proposition :

l'objet a dans les formules de la sexuation.

A Rome nous dit-il, on lui a posé cette question : Peut-on établir un rapport entre les quatre discours et les quatre formules de la sexuation ?

De ceci nous retenons cette deuxième proposition :

brancher, faire tenir ensemble le discours analytique et les 4 formules de la sexuation

mais ce qui nous permet de les faire tenir ensemble, c'est un brusque rapprochement que Lacan effectue entre l'être sexué et l'analyste, ce qui nous donne cette troisième formulation :

l'être sexué ne s'autorise que de lui-même... et de quelques autres de même
l'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres.

A partir de ces trois formulations ainsi construites à l'aide de l'objet *a* et créant un lien entre le discours analytique et les quatre formules de la sexuation, Lacan nous affirme que quelque chose devrait pouvoir s'inventer du groupe analytique qui nous permettrait de rendre compte de la manière dont on devient analyste autrement que sous la forme du *être-nommé-à* et que Lacan d'ailleurs repère *(Les non-dupes errent)* comme conséquence surgissant dans le réel de la forclusion du Nom du Père !

Mais pour que quelque chose puisse s'inventer du groupe analytique, il nous faut dit-il *préciser le lien entre l'inventé du savoir et ce qui s'écrit.* C'est à ce point précis que je pense pouvoir introduire *la fonction du sinthome* en tant que c'est justement cette voie tracée du symptôme au sinthome qui nous donne la meilleure approche de ce lien entre ce qui s'invente et ce qui s'écrit.

Pour le formuler d'une manière concise, on peut dire même que le symptôme est le dire vrai de l'invention métaphorique dont le sinthome est l'écriture.

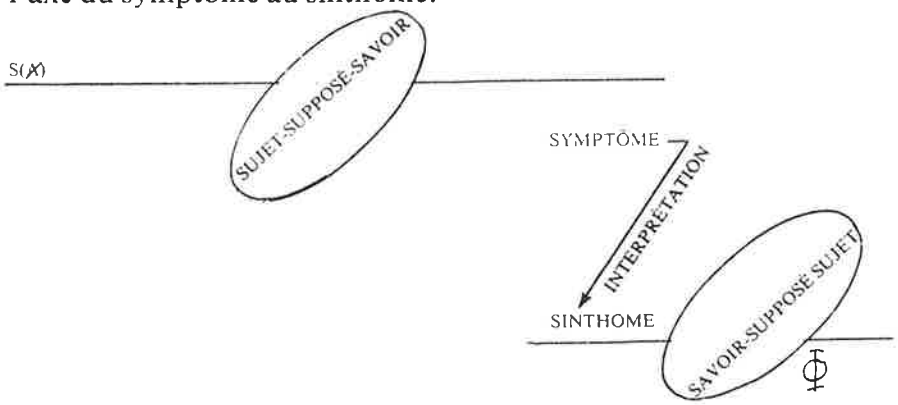
Mais si nous voulons donner toute son importance à cet hommesinthome dans le champ de la passe, il faut porter toute notre attention *sur ces quelques autres* qui viennent faire contrepoids, limite et équilibre à cet analyste qui ne s'autorise que de lui-même et à cet être sexué qui a le choix de son inscription dans la fonction phallique.

C'est en reliant le statut de ces quelques autres à cette formule du désir de l'homme en tant que désir de l'Autre, que nous allons pouvoir faire cette articulation importante pour la théorisation de la passe, de la fonction du sinthome : c'est bien parce que le désir de l'Homme est le désir de l'Autre que le statut de ces quelques autres, trace la voie du symptôme au sinthome. Et ce sinthome en faisant mathème assure aussi bien l'inscription de l'être sexué dans la fonction phallique que ce passage, cette *passe* de l'analysant à l'analyste.

Si vous voulez, nous pouvons aussi voir comment l'écriture de cet homme sinthome nous permet de dégonfler cet énorme baudruche du sujet supposé savoir.

Pour cela, je vais reprendre toujours dans le même séminaire, cette référence d'un vieux sage sur laquelle il s'appuie, qui affirmait fort judicieusement que la route qui monte est la même que celle qui descend, et Lacan profite de cette référence pour faire basculer le sujet supposé savoir en savoir supposé sujet.

Nous reprenons le schéma que je vous ai proposé tout à l'heure de ces deux métaphores du désir pour articuler la manière dont fonctionne pour une femme la métaphore paternelle. Nous allons pouvoir ainsi rendre compte dans ce champ de la passe, de ce point de bascule sur le bord du réel où le sujet suppose savoir cède la place au savoir supposé sujet. Pour cela, entre ces deux lettres S(Ⱥ) et Φ, nous mettrons en fonction deux métaphores du désir, celle de l'analyste (support de ces quelques autres dont l'analysant s'autorise) et celle de l'analysant — entre les deux l'axe du symptôme au sinthome.



C'est ainsi à l'aide de ce schéma que nous pouvons comprendre ce que nous dit Lacan «savoir y faire avec son symptôme, c'est là la fin d'une analyse.»

Il s'agit d'en faire la lettre de son désir, sous la forme du sinthome et c'est de ce temps terminal d'une analyse dont je voudrais vous parler maintenant.

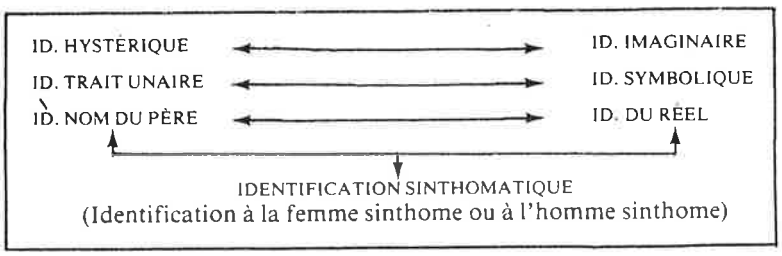
V

L'IDENTIFICATION SINTHOMATIQUE, AU TEMPS TERMINAL D'UNE ANALYSE.

J'ai eu envie d'aller un peu patauger avec cet hommesinthome dans l'autre thème de ces journées : l'identification.

Pour cela, je vous ai préparé un schéma qui établit vous le voyez, l'ordre des équivalences entre cette triple identification décrite par Freud, et cette nouvelle lecture que nous en donne Lacan à l'aide du nœud borroméen le problème est donc d'en rapprocher cette identification sinthomatique *que j'ai introduite sur ce schéma.*

LA TRIPLE IDENTIFICATION



Je vous propose d'abord de reprendre dans le mot à mot du texte cette nouvelle lecture de Lacan parce que c'est elle qui va nous permettre d'y articuler cette identification sinthomatique d'une manière satisfaisante :

«Je vous propose en clôture de cette séance d'aujourd'hui cette formulation de l'identification triple telle que Freud l'avance. S'il y a un Autre réel il n'est pas ailleurs que dans le nœud même et c'est en cela qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

Identifiez-vous à l'imaginaire de cet Autre réel, et c'est l'identification hystérique au désir de l'Autre et c'est ce qui se passe au point central. Identifiez-vous au symbolique de l'Autre réel, vous avez alors l'identification au trait unaire.

Identifiez-vous au réel de l'Autre réel, vous obtenez ce que j'ai indiqué du Nom du Père où Freud désigne ce que l'identification à affaire avec l'amour.»

C'est cette troisième forme d'identification au réel de l'Autre réel qui va retenir notre attention — parce que ce qui me permet de la relier, de la rendre équivalente à cette identification à l'hommesinthome d'une femme, c'est d'abord leur position identique sur le bord du réel, mais aussi ce qui m'incite à les rapprocher c'est ce que nous en dit Lacan — elles ont toutes les deux affaire avec l'amour.

C'est bien de ce lien de l'identification et de l'amour dont il s'agit pour l'hommesinthome.

En effet, quand une femme est obligée de renoncer sous le coup de la déception, à son père comme objet d'amour, c'est à cet hommesinthome qu'elle s'identifie, c'est de cet hommesinthome qu'elle fait la lettre de son désir.

Mais pour introduire l'importance de cette identification sinthomatique, j'ai choisi la référence d'un texte de Guy Le Gaufey qui m'a beaucoup intéressée et où il s'interroge sur ceci : à qui s'identifier à la fin d'une analyse ?

Pour entrer dans le vif du sujet de ce point d'impasse qu'il souligne, je relève cette phrase de son texte :

«Soutenir, nous dit-il, comme je serais enclin à le faire que l'identification hystérique ne saurait avoir sa place au temps terminal d'une analyse est une chose — enquêter en vue d'établir la place qu'un tel symptôme occupe dans la transmission de la psychanalyse en est une autre qui ne saurait se régler par une simple condamnation théorique.»

C'est à l'aide de cette identification sinthomatique que nous allons pouvoir franchir ce point d'impasse que Guy Le Gaufey souligne comme étant liée à cette identification hystérique au désir de l'Autre.

Pour cela, il est important de comprendre ce que devient à la fin d'une analyse cette lettre volée de l'hystérique qu'elle s'était approprié sous la forme du symptôme en tant que trace signifiante du désir de l'Autre, cette lettre volée peut en effet retrouver sa place symbolique en tant que lettre de son propre désir, mais ceci n'est rendu possible que par cette rencontre avec l'analyste au moment de l'interprétation — et c'est de cette interprétation que dépend donc cette transformation, ce passage de l'identification hystérique à l'identification sinthomatique.

Je vous souligne ainsi comment le franchissement de ce point d'articulation théorique du temps terminal d'une analyse ne peut se faire qu'en poussant jusqu'au bout, jusque dans ces dernières conséquences, c'est-à-dire l'écriture du sinthome,

cette identification hystérique tout à fait primordiale en tant que liée au désir de l'Autre.

Et c'est ainsi qu'à cette question que Guy Le Gaufey se pose — à qui s'identifier à la fin d'une analyse — nous pouvons répondre à cet hommesinthome d'une femme ou à cette femmesinthome d'un homme puisque ces deux lettres ne sont pas équivalentes et que c'est même le seul point, au dire de Lacan, où il puisse y avoir un rapport sexuel.

Si elle n'est pas poête, une femme n'a pas plus qu'un homme cette aisance et cette familiarité de l'approche des Dieux qui lui permettraient de jouer les pythies; j'éspère quand même vous avoir fait passer quelque chose de l'importance de cette rencontre tout à fait contingente et particulière d'un homme et d'une femme entre les deux orthographes du symptôme et du sinthome.

PRÉCISIONS

PAUL LEMOINE objecte. Il croit que chez la femme il y a une recherche de l'identification au désir de l'homme, mais que le désir de l'homme, lui, est ailleurs. Il n'est pas sûr que la symétrie soit si parfaite.

Mais **MADAME FAINSILBER** a bien souligné qu'il n'y avait pas équivalence.

PAUL LEMOINE trouve important que Madame Fainsilber ait pu tenir «un discours de femme», et regrette qu'elle ne «veuille pas en dire plus.»

MADAME FAINSILBER : «Je ne peux peut-être pas.»

DOMINIQUE POISSONNIER

L'IDENTIFICATION PRIMORDIALE

L'identification, selon le premier des trois types décrits par Freud, est recouverte par d'autres identifications, partielles, au trait unaire. Elle est pourtant sous-jacente à celles-ci et en permet seule l'établissement et l'éventuelle stabilité. Elle est recouverte par l'identification œdipienne, elle est voilée sous le nom propre, le nom de famille en restant plus proche que le prénom. C'est l'identification primordiale qui connote l'accès au symbolique, et son discernement est difficile et rare. Plutôt qu'une mise en évidence dans les cures, elle est plutôt repérée par «évidence», par défaut, chez les psychotiques.

Freud a progressivement distingué différents types d'identification, et la nécessité des notions d'incorporation et d'introjection se dégage à travers toute une série de textes, essentiellement métapsychologiques, à partir de leur première affirmation dans *Totem et Tabou* (1913). L'identification primaire au père y est nettement située au niveau pulsionnel, et au niveau pulsionnel le plus archaïque, celui de l'oralité. Déjà y apparaît très nettement l'ambivalence et l'opposition pulsion de vie — pulsion de mort. Le Roi est vénéré, comme le Mikado, mais paralysé par la vénération qui lui interdit toute vie hors de ce qui est réputé bénéfique aux sujets, sinon c'est la mort. De même dans la première relation de dépendance de l'enfant à la mère, y a-t-il parfois étouffement de l'enfant par les soins maternels voués au corps, littéralement dévoration comme le dit le langage courant. Cette intrication étroite vie-mort, fondamentale division du sujet, apparaît avec insistance dans le langage des pulsions orales, bien illustrée par l'ambivalence à l'égard de l'animal totem auquel le primitif s'identifie. Dès ce niveau le plus archaïque, se repère une sorte d'alternance entre le sujet et celui auquel il s'identifie; animal totem ou père. C'est un *vel* exclusif : «Soit l'un, soit l'autre», à rapprocher du «naming from without» et du quadrant vide de l'universelle affirmative dans le schéma proposé par Lacan. Ce n'est que lorsque le père aura été tué et mangé que le sujet s'affirmera, mais c'est aussi alors seulement que, incertain de lui-même, il réhabilite le père, et ne s'affirme que comme fils de ce père mort, c'est-à-dire sur le fond de ne pas être par lui-même, appelant donc ce père-mort en ce point d'absence qu'il est seulement : la place du sujet, comme trou, comme discontinuité, n'est occupée

qu'en tant que l'ordre symbolique est instauré. Cette identification apparaît comme tentative de voiler sa division, tentative d'unité réalisée d'abord par l'incorporation du père mort, érection fallacieuse du sujet concordant avec l'élévation du père au rang de signifiant.

En 1915, dans la section VI des *Trois essais sur la théorie de la sexualité,* Freud met l'accent sur le fonctionnement des pulsions partielles chez l'enfant, à la poursuite d'un plaisir d'organe. Il appelle cannibale la première organisation sexuelle prégénitale, insistant sur l'incorporation de l'objet comme premier but sexuel, prototype de l'identification. Ce prototype rejoint, en termes de prospective, ce qu'il développe en termes de régression dans *Deuil et Mélancolie.* Il s'agit bien du premier lien de sentiment à une autre personne, avant même que celle-ci soit prise pour objet.

Il apparaît ici nécessaire de préciser le statut de l'objet, problème essentiel qui est abordé de façon radicale dans *Pour introduire le narcissisme* (1914) sur un plan d'abord économique, envisageant la circulation libidinale et le choix d'objet. Ici est abordée la question des rapports au corps propre, et est mise en place la distinction entre le moi idéal et l'idéal du moi. A partir de ce texte et des rapports de Lacan, nous pouvons reprendre brièvement la situation de l'auto-érotisme et du narcissisme, primaire et secondaire.

Avant le stade du miroir, c'est le domaine de l'autoérotisme des pulsions partielles qui visent le retour sur la zone érogène, c'est-à-dire sur le corps réel, morcellé, parcellaire.

«Le narcissisme primaire, c'est, non pas qu'il n'y ait pas de sujet, mais qu'il n'y a pas encore de différence entre intérieur et extérieur.» (J. Lacan, 11 mai 1976). Ce n'est qu'à partir du stade du miroir que le sujet, s'identifiant à une image, va se délimiter comme moi, imaginaire, et que les mondes intérieur et extérieur vont se distinguer, peuplés d'objets, imaginaires comme le moi.

Le narcissisme secondaire est caractérisé par l'investissement de la libido sur le moi, tandis que le narcissisme primaire serait l'investissement libidinal de la personne propre, mais avant que le moi ne soit constitué, avant qu'une imago unifiante n'ait fonctionné au stade du miroir. Ce n'est en quelque sorte qu'une reconstitution d'après coup, postulant une certaine unité avant l'image, bien qu'à ce moment, les pulsions partielles fonctionnent anarchiquement, à la recherche d'un plaisir d'organe, sur un mode autoérotique.

A partir de la constitution du moi et de sa délimitation des objets, c'est de narcissisme secondaire qu'il s'agit, permettant alors l'investissement et le désinvestissement de ces images (objets ou moi), et la balance économique libidinale.

Dans ce même texte, «Pour introduire le narcissisme», Freud précise la distinction entre moi-idéal et idéal du moi.

Le choix d'objet se fait toujours dans le registre imaginaire : c'est sur des images (du moi, ou de la femme qui a nourri..., etc.) qu'est investie la libido. De même que le moi, le moi idéal est imaginaire, et représente la forme de l'idéal du moi, lequel est d'ordre symbolique, ses exigences «prenant place dans l'ensemble des exigences de la loi» (Lacan). C'est de cette formation symbolique que dépend

l'organisation imaginaire du moi idéal, et le «jeu des relations d'où dépend toute la relation à autrui.»

Dans le cas de l'Amour, la fonction de l'idéal du moi joue à plein : la *Verliebheit,* c'est l'élection d'un objet comme correspondant, superposé, confondu avec le moi idéal. D'où le reversement majeur de la libido sur lui, et l'appauvrissement du même coup du moi, dans la passion amoureuse.

Dans *Deuil et mélancolie,* le moi est présenté comme une instance psychique nettement articulée à partir de la représentation du corps en tant que contenant, sac de peau définissant un contenu et un monde extérieur, un dedans et un dehors. C'est selon le principe de plaisir que sont appréciés les objets, pour être intériorisés et intégrés au moi s'ils sont susceptibles de procurer du plaisir, et, dans le cas contraire, être projetés à l'extérieur pour y être abandonnés, évités, détruits ou étudiés. Cette définition des objets par rapport au principe de plaisir est rappelée en différents textes, jusqu'à *La Verneinung.*

La distinction intérieur-extérieur est ici nettement accentuée. «L'identification est le stade préliminaire du choix d'objet, et la première manière, ambivalente dans son expression, selon laquelle le moi élit un objet. Il voudrait s'incorporer cet objet, et cela conformément à la phase orale, ou cannibalique, du développement de la libido, par le moyen de la dévoration.»

Deuil et mélancolie marque donc une étape importante dans l'élaboration du concept d'identification, car Freud établit ici l'identification narcissique, régressive à partir de la concentration sur un objet. Or il se trouve obligé de postuler une identification primaire, encore plus archaïque, qui fasse le lit de cette identification régressive.

Dans la mélancolie, la perte de l'objet amène à un retour de l'investissement libidinal sur le moi, régression de l'avoir à l'être. du choix d'objet à l'identification. Dans le deuil, «l'existence de l'objet perdu se poursuit psychiquement», c'est-à-dire que l'objet reste masqué (mais maintenu) derrière ses attributs : il y a donc permanence d'objet, permettant ainsi le travail du deuil, de désinvestissement libidinal progressif et de réinvestissement ailleurs.

Dans la mélancolie, au contraire, c'est de la perte de l'objet en tant que tel qu'il s'agit, sans possibilité de négocier ses attributs. En l'absence d'objet, le moi ne peut se maintenir que par identification à l'objet perdu.

La description de cette balance libidinale sera reprise plusieurs fois par Freud, en particulier dans *Psychologie des foules et analyse du moi,* où il décrit l'état amoureux : L'objet y est parfois traité comme le propre moi du sujet, et une partie de la libido narcissique est transférée sur l'objet. Comme dans la mélancolie, mais par un mécanisme inverse, le moi est écrasé, appauvri sous l'objet; il y a limitation extrême du narcissisme par abandon du moi à l'objet. C'est aussi le problème de l'idéalisation : dans l'aveuglement amoureux, l'objet a pris la place de l'idéal du moi. Alors que dans l'identification le moi s'enrichit des qualités de l'objet, dans l'état amoureux le moi est appauvri, s'étant donné à l'objet. Pourtant, l'état amoureux extrême peut être conçu comme une introjection de l'objet dans le moi. La structuration est différente selon que l'objet est mis à la place du moi (mélancolie) ou de l'idéal du moi (passion amoureuse).

C'est dans *Pulsions et destin des pulsions* (1915) que revient le plus souvent le terme d'incorporation, surtout en termes de pulsions partielles. Dans ce texte, «incorporer» est un mode d'établissement de relation, au niveau des pulsions partielles, en même temps que d'établissement de l'instance psychique du moi, sous l'effet du principe de plaisir. *Incorporer* est un terme faisant référence au corps et aux pulsions orales; *introjecter* est un terme faisant référence, non plus directement au corps, mais au moi.

Le sujet apparaît au niveau du vide, du trou réel de la privation, mais, effet de signifiants, il n'apparaît que castré, divisé, et le moi est constitué comme voilement de cette division. Freud s'efforce d'élaborer et de décrire l'appareil psychique à partir du corps, et en particulier ici le moi, qui est autre chose que le corps, mais en tire ses caractéristiques et le représente. La question de l'identification, c'est celle du statut des objets et du moi, (statuts intimement liés dans leur constitution même) et de leur position par rapport au sujet. Le moment de la constitution des objets, c'est aussi celui de l'établissement des limites entre «moi-sujet» et monde extérieur. Les relations d'objet proprement dites s'expriment sur le mode de l'avoir, une fois établies ces limites. Mais la première identification, le «premier lien de sentiment» à une autre «personne», est antérieure à l'établissement de ces limites, s'établit sur le mode de l'être, et se repère dans le jeu des pulsions partielles.

Dans l'*Au-delà du principe de plaisir* (1920), Freud reprend et développe la représentation spatiale des instances psychiques, et des mouvements de la libido. Il persiste toutefois une certaine ambiguïté, les oppositions moi/non-moi, contenu-contenant, moi-monde extérieur... ne se recouvrent pas. Sans cesse apparaissent dans ce texte les questions posées par les limitations du moi. L'introduction de l'Autre se manifeste ici avec insistance par un renvoi au-delà, et par la tendance irrésistible à la répétition, tendance qui s'affirme sans tenir compte du principe de plaisir. L'objet apparaît comme support du plaisir, c'est-à-dire comme limite à la jouissance qui est posée aux deux extrêmes, comme annulation de toute différence énergétique : évoquée vers l'en-deçà primitif, archaïque, mythique, de la jouissance originelle du Tout, et visée comme au-delà ultime, retrouvaille sans cesse reculée vers un horizon non atteint. La jouissance est en rapport étroit avec la mort, «non-vivant antérieur au vivant» mais sous-tendant toute la dynamique vitale pour y aboutir à nouveau. De même que le principe de plaisir fait limite, l'identification apparaît comme une butée, une limite contre la jouissance où s'annule le sujet. Ce sujet barré ne maintient son statut précaire face à l'objet que grâce à ses identifications. C'est à cause précisément des limitations du moi que Freud introduit le concept de l'identification, c'est à cause de la structure même du fantasme : $\not{S}$ coupure de a, $\not{S}$ désir de a, que la théorie analytique doit préciser ce concept. Ce n'est qu'en tant qu'identifié que le sujet parvient à aménager des positions par rapport à l'objet du désir (Voyez *Deuil et mélancolie*).

Cette première identification, la plus archaïque, est fondamentale. Effet du refoulement primordial, elle apparaît comme symptôme de ce refoulement, rempart contre l'éclatement et la dissolution du sujet. C'est pourquoi elle est surtout repérable par défaut chez le psychotique alors que chez le névrosé elle tient lieu de

point d'appui, de fondement sur quoi s'étayent les identifications partielles. Le procès analytique réalise la contestation de toutes ces identifications, et, au-delà, conteste le principe même de l'identification.

Dans *Psychologie des foules et analyse du moi* (1920), l'introduction de l'Autre est développée. A propos de l'hypnose, Freud relève l'éclatement du moi entre les différents pôles de ce que nous pouvons repérer comme les quatre sommets du schéma *L*. L'introduction des «relations amoureuses» comme fond de l'âme collective, jusqu'à Freud dissimulées derrière le vocable de «suggestion» correspond à une introduction du grand Autre par rapport aux travaux antérieurs sur la psychologie des groupes, où ne figuraient que de petits autres semblables au moi. C'est à partir de là que l'analyse de la psychologie des foules prend chez Freud tout son sens, et surtout le parallèle instructif avec l'analyse du moi : «Dans l'Eglise et dans l'Armée règne la même illusion, celle de la présence visible ou invisible d'un chef qui aime d'un amour égal tous les membres de la collectivité. Tout le reste se rattache à cette illusion : il leur remplace le Père.»

Le rappel du mythe de *Totem et Tabou,* par rapport au père de l'Armée et de l'Eglise, est une «conception de la structure libidinale» du groupe. C'est en tant que nécessaire à la destruction des structures libidinales tant des foules que du moi, que Freud a introduit le concept d'identification dans la théorie.

Le mécanisme d'attachement à une autre personne peut être double :

1) Première identification, antérieure à tout choix d'objet : identification masculine au Père. 2) Simultanément, ou un peu plus tard, choix d'objet sexuel, libidinal, vers la mère.

«Le petit garçon fait de son père son idéal. Il voudrait en tous les points prendre sa place.» Il ne s'agit pas d'une identification «hautement limitée» comme les identifications au trait unaire, mais d'une identification massive, à prétention totalisante. Dès le début, cette identification est ambivalente, reflet de l'opposition pulsion de vie-pulsion de mort. L'identification primaire se comporte comme un produit de la première phase, orale, de l'organisation de la libido : c'est ce que le terme d'incorporation illustre, et le mythe de *Totem et Tabou* est là précisément pour en rendre compte.

Ce lien d'incorporation au père est parallèle et antérieur à la relation d'objet à la mère et au sein : d'emblée, il y a division au niveau de la mère et du sein, division qui renvoie au père, qui impose la dimension de l'Autre, et interdit de se contenter d'une explication linéaire, duelle, selon une topologie sphérique. C'est ce dont relève le mythe du tout, par lequel Lacan illustre la fonction du sein. Cette division au niveau de la mère renvoie d'emblée à l'identification au père, «logiquement antérieure» à la relation à la mère.

L'identification primordiale est liée au manque :

— Au temps premier de la privation réelle, le sujet est là comme (— 1), comme point d'inexistence, comme tour non compté selon une topologie torique du sujet;

— Dans la relation à la mère intervient la frustration imaginaire. L'Autre est ici introduit, mais comme préexistant au sujet, et comme tel, c'est-à-dire par l'effet du désir de la mère et de sa castration, est révélée au sujet la perte inhérente à la

métonymie de l'objet (le sein) et du moi. C'est ce manque structural dans l'objet qui exige du sujet l'identification à un signifiant paternel. Pour dire cela autrement; l'identification au père, identification à un signifiant, est la trace du sujet en ce lieu d'absence, trace du sujet repérable mais jamais saisissable. C'est parce qu'il y a un sujet, parce qu'il y a du signifiant dont le sujet est l'effet, qu'en cette place d'absence, de privation, se produit l'identification au père de la préhistoire personnelle, c'est-à-dire au signifiant du nom du père.

Freud s'est heurté à l'ambivalence dès les pulsions orales archaïques, avec déjà là, coupure, rupture, renvoi au-delà. Il a pu avancer dans la compréhension de cette ambivalence grâce à l'analyse parallèle de deux couples d'«opposés complémentaires» : vie et mort, relation d'objet et identification.

Dans *Le Moi et le Ça* (1923), Freud marque le passage de la première à la deuxième topique, avec reprise et accentuation des rapports entre le corps et le moi. Il reprend également la structure libidinale de l'objet et du moi, précisant que l'identification régressive est «la condition sans laquelle le ça ne saurait renoncer à ses objets.» Le ça peut y renoncer... parce qu'il n'y renonce pas : il les retrouve au niveau du moi ainsi modifié, tant il est indispensable de maintenir une occultation du trou, du vide : c'est une sorte de refus, ou d'impossibilité du Réel, de la part du moi, qui peut ainsi se proposer au ça comme aimable. D'où un gain narcissique secondaire, récupération de la libido objectale reconvertie ainsi en libido narcissique. S'il n'y a plus d'objet, le moi ne peut plus se maintenir et c'est l'angoisse intolérable que tente d'éviter l'identification à l'objet perdu.

L'article sur *La Verneinung* permet un parallèle à partir de la conjugaison mort-pulsion de vie : l'identification primordiale au Père, de même que les sources de la fonction du jugement, est située au niveau pulsionnel, tant au niveau des pulsions partielles orales que de l'opposition-conjugaison mort-vie; la mort introduit le symbole de la négation, permettant par là «au penser un premier degré d'indépendance à l'égard... de la contrainte du principe du plaisir.»

De même c'est la mort du père, qui fait passer de l'empêchement par le père à une loi intériorisée qui permet un autre type de fonctionnement du groupe comme du moi : c'est la mort qui introduit le symbolique et permet l'identification. Par là même se réalise un tout premier établissement des instances psychiques moi-surmoi, c'est-à-dire l'index de la position du sujet, véritable dénégation de sa division et de son peu de consistance. L'identification au signifiant paternel introduit la mort et en même temps dégage le sujet de ce qui est mortel dans la jouissance.

DEUX RÉPONSES DE DOMINIQUE POISSONNIER

Incorporation ou introjection ?

— Qu'est-ce qui, dans Freud, fait le départ entre ces deux termes ? demande **JEAN-JACQUES GOROG.**

DOMINIQUE POISSONNIER : — Freud tient beaucoup au terme d'incorporation. Il m'a semblé qu'en employant ce terme il marquait avec insistance un rapport au corps. Dans certains textes, il insiste bien sur le fait que le Moi représente le corps, et rien d'autre.

Lorsque le terme d'introjection est utilisé, il s'agit habituellement de textes sur la topique, et des relations entre les différentes instances psychiques : le terme d'introjection renvoie alors au Moi, en tant qu'instance psychique.

JEAN-JACQUES GOROG note que : Lacan répond à la question en disant qu'en somme les termes sont synonymes pour Freud. Ce n'est pas l'avis, semble-t-il de Maria Torok et Nicolas Abraham, dans le *Verbier de l'Homme aux loups.* Ils réfèrent curieusement l'incorporation à l'identification primaire tandis qu'ils mettent l'introjection en rapport avec l'identification au trait unaire : il y a là une position ambiguë... Cette interprétation est-elle de leur cru ou en trouvent-ils un semblant de fondement à la lecture de Freud ?

DOMINIQUE POISSONNIER : Vous posez là le problème de la superposition des différents types d'identification. Il s'est créé au cours des années une confusion : une pseudo-symétrie s'est instaurée entre projection et introjection. L'introjection est certainement en rapport avec toute cette balance libidinale sur laquelle Freud revient dans de très nombreux textes. Le terme d'incorporation semble plus net.

Identification primaire et refoulement primaire.

Que l'identification primaire fondamentale soit un effet du refoulement primaire, comme l'a avancé Dominique Poissonnier, fait tout à fait question pour **MARIE ALBERTINI.** Dominique Poissonnier pourrait-il en dire davantage là-dessus ?

DOMINIQUE POISSONNIER : Je n'irai pas très loin dans ma réponse.

Je crois que cette identification primaire apparaît comme l'un des éléments de constitution du symbolique, constitution du Moi le plus archaïque, le plus ancien qui soit. En-deçà, on se trouve vraiment dans le domaine de la psychose, le domaine de, simplement, «das Ding.» Il y a là une sorte de repérage qui me paraît pointer une coïncidence de lieu, si vous voulez; le moment du refoulement primordial paraît coïncider avec le moment de cette identification primaire. Je ne peux pas vous en dire beaucoup plus.

MARIE ALBERTINI : — C'est le mot *coïncider...* Nous partons toujours de l'idée, à partir de Lacan, que ce qui est fondamental, c'est le signifiant qui est là et qui donne l'impulsion à tout. Alors, à ce moment-là, de quelle façon cela peut-il s'articuler ? Qu'est-ce-que cela veut dire si cela survient en même temps, avant ? Or, là vous dites bien : *«effet du refoulement primaire.»* Vousne dites pas : effet de ce signifiant qui est venu là, d'une façon primordiale. Cela fait difficulté. Parce que je n'arrive pas à voir ce que cela veut dire, *coïncider.*